

LE CRAPOUVILLOT

Magazine non conformiste

**De Colette
à B.B...**

- **Sexe**
- **Drogue**
- **Maisons de rêve**
- **Les "m'as-tu-vu"**
- **Les "blaireaux"**

SAINT-TROPEZ SECRET



**"MON PARADIS EST DEVENU
UN ENFER" par Brigitte Bardot**



**LE
CRAPOUILLOT**
NOUVELLE SERIE

POUR RECEVOIR
RÉGULIÈREMENT TOUS LES
DEUX MOIS LES
PROCHAINS NUMEROS

**ABONNEZ-VOUS,
OFFREZ UN
ABONNEMENT**

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)

Magazine non conformiste

Directeur :
Roland Gaucher

Réalisation technique : **Stéphane Le Brieuc**

Secrétariat général et révision :
Nicole Dupaty

Directeur de la publication :
Jean-Claude Varanne

Secrétariat de rédaction/iconographie :
Emmanuel Casenac

Maquette : **Guy Filter**

Composition : **Michèle Bonnot**

Promévente :
Philippe Thoreau : 5 23 25 60 N° Vert : 05 19 8 57
Terminal EB 6

Sarl Le Crapeuillot
RCS : Paris B 383 679 529
Siège social : 52, rue Madame 75006 Paris
Dépôt légal : Novembre 1992 - N° CPPAP : 61.147

Abonnements et courrier :
7 ter, cour des Petites-Ecuries 75010 Paris

Couverture : Angeli-Heripret (photo Brigitte Bardot)

FRANCE METROPOLITAINE

5 NUMEROS : 150 F

EUROPE

5 NUMEROS : 190 F

HORS EUROPE (PAR AVION)
240 F

POUR VOUS ABONNER, IL VOUS SUFFIT DE RETOURNER
LE BULLETIN AVEC VOTRE REGLEMENT A :

LE CRAPOUILLOT
SERVICE ABONNEMENTS

7 TER, COUR DES PETITES ECURIES 75010 PARIS

NOM

PRENOM

ADRESSE

.....

.....

JE DESIRE M'ABONNER POUR
5 NUMEROS ☐ F

CI-JOINT MON REGLEMENT
PAR CHEQUE

DATE

Avertissement

Cité de corsaires, port de pêcheurs, village de peintres et d'écrivains, Saint-Tropez aurait-il définitivement succombé aux hordes des envahisseurs modernes ?

Pour certains, ville d'opérette, pour d'autres, ville de cauchemar, chaque été, un grand nombre d'« étrangers » s'y croient autorisés à se dépouiller de leur vraie individualité. C'est alors la saison du tout et n'importe quoi.

« Sodome et Gomorrhe » de cette fin de siècle, tout y semble permis : le cul, la drogue, le fric, la frime, la fripe...

Adoré ou détesté, Saint-Tropez n'en reste pas moins au sein de toutes les conversations estivales. C'est dire la force de résistance de ses inconditionnels. De ceux qui savent y admirer les plus beaux couchers de soleil de la Méditerranée. Ou se remémorer ces vers de Jean Aicard à la gloire du Bailli de Suffren :

*C'est d'ici, tout petit, que l'œil sur
les étoiles,*

*Il rêvait qu'il était patron, puis
amiral.*

*Et la lourde maison voguant à
pleines voiles*

*Dans son rêve d'enfant s'inclinait
au mistral !*

*Qu'en est-il exactement, en cet été 1993 ?
C'est ce que le Crapouillot a voulu voir.*

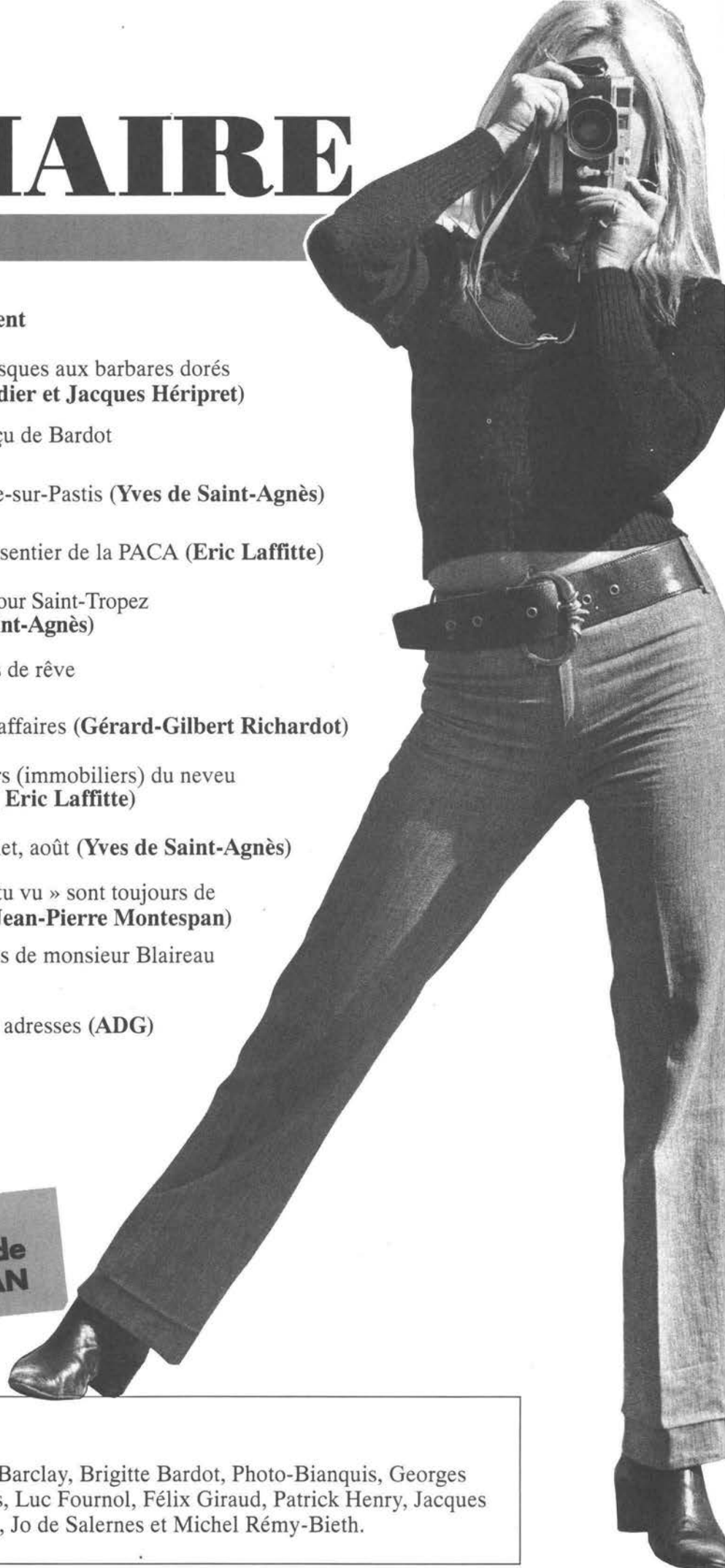
SOMMAIRE

PAGE 3		Avertissement
PAGE 5	I	Des barbaresques aux barbares dorés (Jean Bourdier et Jacques Héripret)
PAGE 17	II	L'amour déçu de Bardot
PAGE 20	III	Clochemerle-sur-Pastis (Yves de Saint-Agnès)
PAGE 22		Tapie sur le sentier de la PACA (Eric Laffitte)
PAGE 24	IV	Bagatelles pour Saint-Tropez (Yves de Saint-Agnès)
PAGE 36	V	Les maisons de rêve
PAGE 44	VI	Les bonnes affaires (Gérard-Gilbert Richardot)
PAGE 47	VII	Les malheurs (immobiliers) du neveu Mitterrand (Eric Laffitte)
PAGE 51	VIII	Jointes... juillet, août (Yves de Saint-Agnès)
PAGE 59	IX	Les « m'as-tu vu » sont toujours de la revue... (Jean-Pierre Montespan)
PAGE 67	X	Les vacances de monsieur Blaireau (ADG)
PAGE 74	XI	Mes bonnes adresses (ADG)
PAGE 77		Lectures

Numéro réalisé
sous la responsabilité de
Jean-Pierre MONTESPAN

REMERCIEMENTS A :

Agence Angeli, Jean Aponte, Eddie Barclay, Brigitte Bardot, Photo-Bianquis, Georges Boéri, Annabel Buffet, Joëlle Despas, Luc Fournol, Félix Giraud, Patrick Henry, Jacques Héripret, Luciano de « La Romana », Jo de Salernes et Michel Rémy-Bieth.



CHAPITRE I

DES *L'histoire d'un port pas comme les autres* BARBARESQUES AUX BARBARES DORES

A bien des égards, Saint-Tropez fait penser à ces vieux et illustres cabots dont on annonce périodiquement la mise à la retraite définitive pour s'apercevoir, quelques mois plus tard, qu'ils sont remontés en douce sur les planches et occupent de nouveau le devant de la scène.



28 SAINT-TROPEZ. — La Citadelle. — LL

« **S**aint-Tropez la Trépassée », titrait naguère *Globe*, avec son habituel sens de l'information exclusive. « *Saint-Tropez : la fin des années folles* », répondait un peu plus tard *Le Journal du Dimanche*, qu'on a connu mieux inspiré. Depuis, quelques millions de touristes de plus sont passés devant Sénèque, et Saint-Tropez alimente toujours la chronique, continue tranquillement d'écrire une histoire aux innombrables facettes qui s'étire, dans un pittoresque toujours renouvelé, depuis quelque vingt siècles bien tassés.

Nous ferons, en effet, grâce au lecteur des *Ligures de la tribu des Camatullans ou Camatullici*, qui, la hache de silex au poing, occupèrent les premiers, à ce qu'on nous dit, la presque île de Saint-Tropez — ou San-Toupres comme on dirait en provençal. Mus par la simple charité chrétienne, nous lui épargnerons aussi les fantaisies gréco-romaines d'Athénopolis, puis d'Heraclea Caccabaria, noms successivement infligés, si l'on en croit les érudits, à ce que, de nos jours, les fils d'immigrés maghrébins appellent tout simplement Saint-Trop'.

Avec une forte apparence de logique, nous ferons tout simplement commencer l'histoire de Saint-Tropez... à saint Tropez. C'est-à-dire à ce martyr romain qui donna à ce port de la côte varoise son nom définitif et la seule ombre de profonde vertu qui ait jamais, semble-t-il, balayé l'endroit.

Or, c'est au I^{er} siècle de notre ère que Torpes, dignitaire de la cour de Néron converti au christianisme, osa narguer son

empereur et maître, en lui affirmant publiquement, lors d'une somptueuse fête se déroulant à Pise, que Dieu était le seul maître du monde. Néron, dont chacun connaît l'exquis caractère et la profonde aversion pour la contradiction, « le fit attacher à une colonne et battre de verges jusqu'à ce que son corps n'offrit plus qu'une horrible plaie : la colonne s'écroula sur les bourreaux. » (1)

Ensuite, « Torpes fut mis sur la roue : elle éclata. Il fut jeté aux bêtes : elles le respectèrent. Enfin, il fut décollé. » (2)

Le corps décapité fut placé, avec un coq et un chien, dans une barque qu'on livra aux caprices des flots. Et ceux-ci amenèrent la barque au lieu dit le Pilon, à Saint-Tropez. Des âmes pieuses cachèrent le corps du martyr jusqu'à la fin des persécutions religieuses et, en l'an 68, le transportèrent jusqu'à une église construite en son honneur. Entre-temps, on avait démoli le temple païen d'Heraclea et rebaptisé la ville du nom du martyr.

Mais celui-ci, ou plus exactement ses restes, placés dans une châsse, n'étaient pas au bout de leurs tribulations. Saint-Tropez et les régions voisines ne tardèrent pas, en effet, à être en butte aux razzias des bandes sarrasines venues par la mer. En 739, l'une de ces bandes rasa purement et simplement Saint-Tropez, après avoir contraint les habitants à se réfugier à l'intérieur des terres. Devant la menace, le prieur de l'église où se trouvaient les reliques aurait enterré la châsse pour la soustraire à l'ennemi avant de se faire tuer.

1888 Maupassant découvre Saint-Tropez

Nous arrivons maintenant à l'entrée du golfe, qui s'enfonce au loin entre deux berges de montagnes et de forêts, jusqu'au village de Grimaud, bâti, sur une cime, tout au bout. L'antique château des Grimaldi, haute ruine qui domine le village, apparaît là-bas dans la brume comme une évocation de conte de fées.

Plus de vent. Le golfe a l'air d'un lac immense et calme où nous pénétrons doucement en profitant des derniers souffles de cette bourrasque matinale. A droite du passage, Sainte-Maxime, petit port blanc, se mire dans l'eau où le reflet des maisons les reproduit, la tête en bas, aussi nettes que sur la berge. En face, Saint-Tropez apparaît, protégée par un vieux fort.

A onze heures, le *Bel-Ami* s'amarre au quai, à côté du petit vapeur qui fait le service de Saint-Raphaël. Seul, en effet, avec une vieille diligence qui porte les lettres et part la nuit par l'unique route qui traverse ces monts, le *Lion-de-Mer*, ancien yacht de plaisance, met les habitants de ce petit port isolé en communication avec le reste du monde.

C'est là une de ces charmantes et simples filles de la mer, une de ces bonnes petites villes modestes, poussées dans l'eau comme un coquillage, nourries de poissons et d'air marin et qui produisent des matelots. Sur le port se dresse en bronze la statue du bailli de Suffren.

On y sent la pêche et le goudron qui flambe, la saumure et la coque des barques. On y voit, sur les pavés des rues, briller, comme des perles, des écailles de sardines, et, le long des murs du port, le peuple boiteux et paralysé des vieux marins qui se chauffe au soleil sur les bancs de pierre. Ils parlent de temps en temps des navigations passées et de ceux qu'ils ont connus jadis, des grands-pères de ces gamins qui courent là-bas. Leurs visages et leurs mains sont ridés, tannés, brunis, séchés par les vents, les fatigues, les embruns, les chaleurs de l'équateur et les glaces des mers du Nord, car ils ont vu, en rôdant par les océans, les dessus et les dessous du monde, et l'envers de toutes les terres et de toutes les latitudes. Devant eux passe, calé sur une canne, l'ancien capitaine au long cours qui commanda les *Trois-Sœurs*, ou les *Deux-Amis*, ou la *Marie-Louise*, ou la *Jeune-Clémentine*.

Tous le saluent, à la façon des soldats qui répondent à l'appel, d'une litanie de « Bonjour, capitaine ! » modulés sur des tons différents.

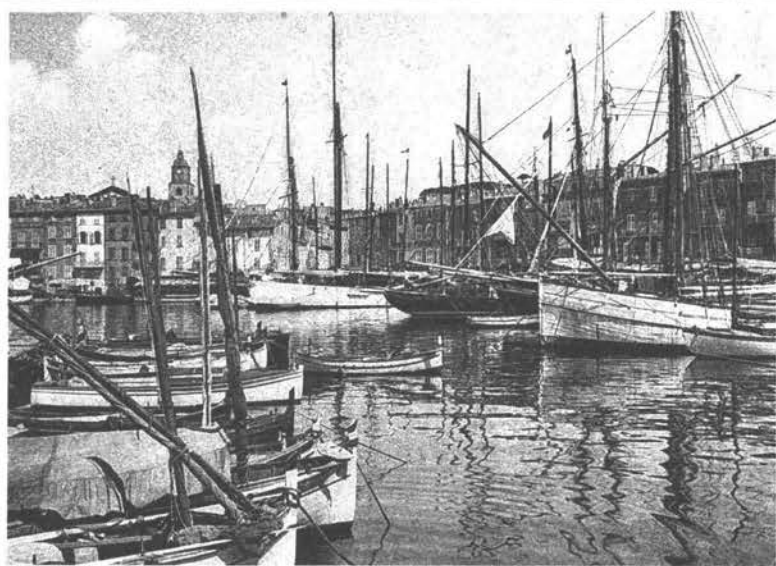
On est là au pays de la mer, dans une brave petite cité salée et courageuse, qui se battit jadis contre les Sarrasins, contre le duc d'Anjou, contre les corsaires barbaresques, contre le connétable de Bourbon, et Charles-Quint, et le duc de Savoie et le duc d'Epemon.

En 1637, les habitants, les pères de ces tranquilles bourgeois, sans aucune aide, repoussèrent une flotte espagnole ; et chaque année se renouvelle, avec une ardeur surprenante, le simulacre de cette attaque et de cette défense, qui emplit la ville de bousculades et de clameurs, et rappelle étrangement les grands divertissements populaires du Moyen-Age.

En 1813, la ville repoussa également une escadrille anglaise envoyée contre elle.

Aujourd'hui, elle pêche. Elle pêche des thons, des sardines, des loupes, des langoustes, tous les poissons si jolis de cette mer bleue, et nourrit à elle seule une partie de la côte.

Guy de Maupassant
(*Sur l'eau* - 1888)



LE CRAPOUILLOT

En fait, les Sarrasins s'étant implantés dans tout le massif des Maures — qui doit bien évidemment son nom à cette occupation prolongée —, il fallut attendre l'extrême du X^e siècle pour que Saint-Tropez et sa région redeviennent, à la faveur d'une véritable croisade, fiefs de seigneurs chrétiens. Saint-Tropez, bien que fortifié entre-temps, fut de nouveau détruit au XIV^e siècle dans les guerres pour la possession de la Provence.

Une ville très fortifiée

C'est à la fin du XV^e siècle que, sous l'égide du « bon roi René » de Provence, va se constituer la « République » — ou tout au moins la ville franche — de Saint-Tropez, repeuplée, reconstruite, fortifiée et prospère. De puissantes fortifications — dont deux tours subsistent encore aujourd'hui — et une milice bien armée et commandée par un « capitaine de ville » lui permirent, pendant nombre d'années, d'affronter victorieusement les pirates barbaresques venus d'Afrique du Nord et ayant la mauvaise habitude de razzier tout le pourtour méditerranéen, les Espagnols et même les Anglais.

C'est de ce passé militaire glorieux que tirent leur origine les traditionnelles fêtes de la Bravade, toujours célébrées, depuis maintenant plus de 400 ans, le 17 mai de chaque année. (3)

A dire vrai, Saint-Tropez ne cesse, jusqu'au XVIII^e siècle — où la ville comptait quelque 2 800 habitants —, de se construire et de se fortifier. L'illustre **Vauban** lui-même y mit la main.

D'innombrables marins et de nombreux capitaines virent le jour à l'ombre de la Citadelle de Saint-Tropez, mais le plus illustre des navigateurs ayant honoré la ville a trouvé moyen de ne pas y naître. C'est en effet à Saint-Cannat que naquit, en 1726, **Pierre André de Suffren de Saint-Tropez**, bailli de l'Ordre de Malte, vice-amiral de France et l'un des plus grands marins de son époque. Il adopta, en tout cas, Saint-Tropez au point d'y jeter définitivement l'ancre et d'y faire construire son château. Précisons qu'en 1672, la « République » de Saint-Tropez avait entièrement réintégré le royaume de France.

Quatorze maisons closes

Au XIX^e siècle et, en fait, jusqu'en 1914, l'histoire de Saint-Tropez est devenue plus paisible, et c'est surtout d'un port de pêche et de commerce particulièrement actif et prospère qu'on gardera l'image. On y pratiquait également la construction navale dans des chantiers qui employaient alors une bonne centaine de personnes. De 1855 à 1860 furent ainsi construits à Saint-Tropez : 14 trois-mâts, 10 bricks-goélettes, 11 tartanes et quelque 250 barques et chaloupes.

En 1903, il y avait 70 navires enregistrés à Saint-Tropez, qui avait été classé, un moment, le dix-septième port de France. Détail significatif : à cette époque, Saint-Tropez, après avoir compté au long de son histoire 17 églises et chapelles, dénombrait fièrement... 14 maisons closes.

Mais une autre race que celle des marins en goguette a commencé à découvrir l'endroit : celle des artistes. Le premier ne sera autre que le peintre **Paul Signac**.

C'est en assistant, fin 1891, au vernissage des toiles du peintre troyzien **Auguste Pégurier** que Paul Signac découvre la beauté du petit port varois. Tout à fait impressionné par la beauté des couleurs, Signac bavarde longuement



Alain Delon, propriétaire de la plus célèbre toile de Paul Signac : *Le Pin de Bertaud*.

avec l'artiste. Celui-ci n'a pas assez de mots pour décrire l'extraordinaire luminosité de son village natal. Avec cet accent provençal inimitable, Pégurier convainc Signac que le plus beau pays du monde est le sien : Saint-Tropez. Le jeune peintre (Pégurier a 35 ans) donne à Signac quelques adresses et l'assure que, sur place, il sera bien reçu.

L'été suivant, en 1892, après quatre jours de voyage, Paul Signac arrive dans le petit port méditerranéen. Après s'être installé dans une petite maison baptisée « Les Cigales », malgré la fatigue du voyage, il se rend sur le port, flâne, puis s'assoit dos à la Tour Vieille. Il assiste, en cette fin de jour, au plus beau coucher de soleil de toute son existence. Pégurier n'avait pas exagéré. En rentrant aux « Cigales », ce soir-là, Signac sait qu'il passera le reste de sa vie dans ce petit port de rêve : « San-Troupes », comme l'appelait Pégurier dans son patois provençal.

Les années suivantes, Paul Signac fait venir **Matisse**, **Bonnard**, **Marquet** à qui il signale l'existence des 14 maisons closes du village. La nuit, les marins ne sont pas seuls à visiter ces « dames » accueillantes à l'accent aillé. On raconte que « chez Madeleine », le préfet de l'époque, à la constitution malingre, avait des besoins tels que ces dames lui demandaient un supplément.

Puis, alléchés par les lettres enflammées de Signac,

Camoin, **Manguin** le rejoindront. « L'école Méditerranéenne » naît et ce, avant la fin du siècle. Sa renommée sera mondiale. Vers 1905, Paul Signac déménage et s'installe dans une nouvelle maison, « La Hune », plus vaste et plus spacieuse. Ses amis peintres sont logés dans son ancien petit cabanon « Les Cigales », qu'il conserve. Chaque soir, la bande (la première de l'histoire contemporaine de Saint-Tropez) se retrouve chez « Frédéric », un estaminet provençal situé sous l'hôtel Sube, autour des guéridons de marbre blanc, sur lesquels est posé l'apéritif de l'époque : l'absinthe.

A quelques mètres de là, place aux Herbes, un jeune confiseur trouve la recette d'un nouveau nougat qui fera sa fortune et lui donnera une renommée internationale. Le jeune confiseur s'appelle Sénéquier.

A la « bande à Signac », se sont ajoutés **Person** et **Dunoyer de Segonzac**. Sans le savoir, ils vivent la fin d'une époque, la fin de la « belle époque ». Les années noires ne sont pas loin. La grande guerre arrive. Une centaine de Tropicains tomberont au Champ d'honneur.

La terrasse de Colette

Une longue période s'écoule. Saint-Tropez ne parvient pas à retrouver son rythme insouciant d'avant-guerre. Il faudra attendre cinq années pour que cela bouge à nouveau. C'est l'arrivée de l'écrivain **Colette** qui sera le détonateur des années folles dans le petit port varois.

Quinquagénaire, Colette a une liaison depuis un an avec **Maurice Goudekot**, de dix-huit ans son cadet. Colette l'ayant emmené une quinzaine de jours dans un petit village breton, ce court séjour fut presque un désastre. Les conditions climatiques (vent, pluie...) faillirent être catastrophiques pour l'harmonie du couple. Malgré l'ardeur insatiable de Colette, son amant s'ennuie.

L'été suivant, le jeune homme insiste pour emmener son amoureuse sur les bords ensoleillés de la Méditerranée. Colette cède à son amant. Si Paris vaut bien une messe, pense-t-elle, Maurice et sa jeunesse valent bien le sacrifice de l'Armorique pluvieuse dont elle est fanatique.

C'est entre Saint-Tropez et Sainte-Maxime que le couple s'installe, sur les collines du golfe, dans une petite bastide provençale nommée « La Bergerie », et située à Guerrevieille. Maurice est transformé, il retrouve toute sa fougue. Les derniers regrets de sa Bretagne adorée s'envolent, et Colette succombe rapidement à la beauté de l'endroit, à la douceur du climat et, surtout, à la renaissance des ardeurs de son amant.

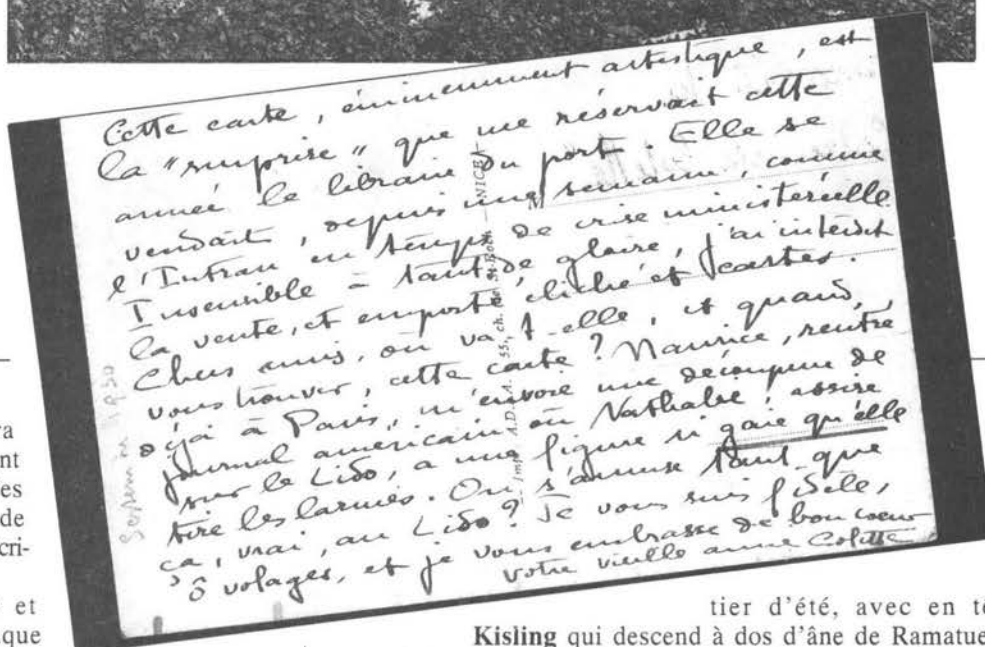
Un jour, elle se blesse au pied. Maurice décide de l'emmener à Saint-Tropez afin de consulter un médecin. Saint-Tropez est, en effet, plus près de Guerrevieille que de Sainte-Maxime. La visite chez le docteur terminée, ils flânent tous deux dans le village et descendent sur le port. Colette est éblouie.

Quinze jours plus tard, elle achète, aux Canoubiers, une petite maison sans aucun confort, comprenant quatre pièces.

La grosse colère de Colette

● Comme nous l'avons déjà souligné ailleurs, **Colette**, dès qu'elle fut installée à « La Treille Muscate », se montra encore plus jalouse de sa tranquillité et de son intimité que **Brigitte Bardot** à « La Madrague ».

Jugez de sa colère très bourguignonne lorsqu'un beau matin elle découvrit cette carte postale. Comme elle le raconte elle-même au dos de l'offensive photographie, elle ne fut pas longue à prendre toutes les mesures qui s'imposaient : « Cette carte, éminemment artistique, est la "surprise" que me réservait cette année le libraire du port. Elle se vendait, depuis une semaine, comme *L'intran* en temps de crise ministérielle. Insensible à tant de gloire, j'ai interdit la vente, et emporté cliché et cartes. » Ah, mais !



La terrasse couverte de glycine sera l'endroit idéal pour écrire en échappant ainsi au soleil de plomb des journées d'été. Un grand jardin, un hectare de vigne, constituent la propriété que l'écrivain baptise « La Treille Muscate ».

L'été suivant (1925), Colette et Maurice s'installent. Le rite de chaque journée est immuable : chaque matin, promenade de sa chatte et de sa chienne. Petit déjeuner sur la terrasse, préparé par « sa dame à tout faire », madame Laponi, engagée à Saint-Tropez. La matinée est consacrée au jardinage et au soin des fleurs. Peu avant de prendre son repas du midi, elle descend à quelques pas de sa vigne, sur la plage des Canoubiers, et se baigne. « *L'endroit est sauvage et vierge comme une île très loin au-delà des mers* », écrit-elle à sa mère. Après le déjeuner, c'est la sieste, moment sacré qui la conduit, après celle-ci, tout droit sous la glycine, à son « bureau ».

Dos au jardin, sur ses légendaires feuilles de couleur bleue, elle écrit.

C'est à la Treille Muscate qu'elle rédige *La naissance du jour*, ainsi que *Les vrilles de la vigne*.

Colette et son amant sont heureux dans cet oasis. Souvent, des amis de la romancière viennent passer la journée à la Treille : Dunoyer de Segonzac, **Nora Auric**, **Francis Picabia** ; car une nouvelle bande s'est installée à Saint-Tropez, conduite par **Paul Poiret**, le couturier, l'homme par qui la femme a été réinventée, **Joseph Kessel** entre deux reportages.

Les « Montparnos » se sont installés et ont pris leur quar-

tier d'été, avec en tête

Kisling qui descend à dos d'âne de Ramatuelle pour faire la fête au « Café du phare », avec les rapins venus des ateliers de Montparnasse. C'est à cette époque que la première grande folie de Saint-Tropez voit le jour. Un Tropicain plus visionnaire que les autres se rend compte qu'à partir de vingt et une heures, les deux guitaristes officiant au « Café du phare » cessent de jouer et que toute cette clientèle « d'artistes » ne sait plus où aller, à part les habitués des maisons closes (toujours tolérées à l'époque). Ce Tropicain, **Henry Brice**, décide d'agrandir son café. Il en fait un bastringue à l'enseigne « Le jardin de Provence ». Son idée de génie, qui fera sa fortune, consiste, vers minuit, à tout éteindre. C'est le quart d'heure de la volupté !

Durant quinze minutes, les danseurs — dans le noir le plus absolu — peuvent s'adonner à toutes les « fantaisies » qu'ils veulent. Seulement Henry Brice raffine, parfois le quart d'heure dure neuf minutes, parfois vingt-trois... C'est ainsi que le député de la circonscription de Draguignan de l'époque se retrouva le pantalon sur les souliers, tandis qu'à genoux devant lui, un célèbre modèle (masculin) de Montparnasse tentait de ranimer des feux depuis longtemps presque éteints... La première folie de Saint-Tropez était née.

Puis viennent sans cesse des renforts : **Pagnol**, **Raimu**, **Charles Vanel**, **René Clair**, **André Roussin**. Puis Jean

Cocteau, Pablo Picasso, Georges Carpentier, Mistinguett, Maurice Chevalier. Poirot a maintenant sa villa : « La Treizene ». Le départ de la « saison » était un gigantesque corso fleuri sur le port. C'est aussi au cours de l'été 1937 que la chapelle de l'Annonciade devient le musée officiel de Saint-Tropez. **Georges Grammont** en est le conservateur, et dispose en ordre chronologique les différentes tendances des œuvres exposées. Collectionneur averti, ami des peintres qui séjournent à Saint-Tropez, Georges Grammont fait don de ses trésors à la ville de Saint-Tropez.

Le temps des cafés

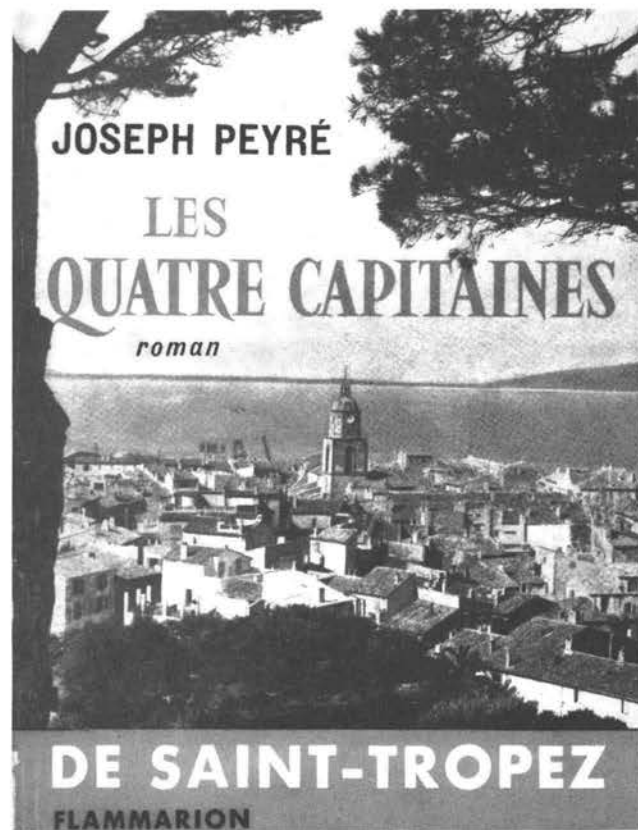
Des cafés commencent à fleurir sur le port. Une Parisienne, **Jeanne Duc**, s'intéresse à un bistrot local, le « Café du commerce ». Elle le restaure et le rebaptise. « L'Escale » voit le jour en cet été 1935. Son succès est foudroyant. A quelques mètres de là, le petit confiseur Sénéquier a fait du chemin, sa terrasse sur le port ne désemplit plus après dix-huit heures.

Un autre petit malin découvre que certains « Parisiens » s'aventurent jusqu'à la plage de Pampelonne. Cet observateur se rend compte que ces baigneurs ont soif. Il installe la première buvette à l'emplacement de l'actuelle plage de Tahiti, à l'enseigne « Chez Caramagnol ». Nous sommes en juin 1937. Devant cet afflux de touristes, qui grossit depuis son arrivée dans la presqu'île, Colette vend sa Treille Muscate en 1939. A regret, elle quittera Saint-Tropez. Elle pleurera longtemps la Ponche, le port, « sa plage », « les Canoubiers ».

Mais la fête va, bien entendu, se terminer à la fin de l'été 39. Le 3 septembre, très exactement. En 1942, la côte méditer-



La belle époque...



Des écrivains passionnés

● Dès les années vingt-cinq, peu après l'arrivée de **Colette** et de son très jeune amant **Maurice Goudekot**, on ne compte déjà plus les écrivains fréquentant Saint-Tropez. Ils seront encore plus difficiles à dénombrer après les années cinquante. Mais auparavant ? Avant Colette et ceux qu'elle entraîne sur ses pas ?

Eh bien, n'en déplaise aux Provençaux de souche, il semble qu'il faille mettre ex-æquo, dans la glorification littéraire de Saint-Tropez, un Normand et l'un de leurs illustres compatriotes.

C'est en effet en 1888 que **Guy de Maupassant**, dans *Sur l'eau*, célèbre hautement les charmes de l'endroit. Et c'est à peu près à la même époque que le Toulonnais **Jean Aicard** commence à célébrer les Maures, leurs côtes et leurs villages.

Mais il faut quand même signaler qu'en 1908, Aicard amorcera, avec son roman *Maurin des Maures*, que suivra *L'illustre Maurin*, une saga tropézienne où l'esprit de la Bravade jouera un grand rôle. Et où, remarquons-le, les gendarmes de Saint-Tropez seront déjà présents — et pas toujours en position favorable, car Maurin, truculent redresseur de torts et braconnier sublime, se retrouvera en compétition amoureuse avec le redoutable maréchal des logis corse, chef de la brigade, qu'il n'aura de cesse, bien sûr, de contrarier gravement — mais victorieusement.

Ce n'est qu'en 1956 que paraîtra une autre saga tropézienne. Sous la forme, cette fois, non plus d'un roman picaresque, mais d'un roman historique dû à un auteur également fort célèbre : **Joseph Peyré**, le père de *L'Escadron blanc* et de *Guadalquivir*. Avec *Les quatre capitaines de Saint-Tropez*, Joseph Peyré retracera, sous forme romancée, cinq siècles de l'histoire très mouvementée de la ville, des razzias barbaresques au débarquement allié de 1944.

ranéenne est occupée par les troupes italiennes, qui seront remplacées par les troupes allemandes un peu plus tard. La résistance sera alors très active dans toute la région.

Jean Despas en est le chef avec **Marc Rainaut**. Jusqu'en 1944, la moisson des renseignements qu'ils envoient à Londres sera d'un intérêt stratégique fondamental pour le débarquement.

Le jeune **Félix Giraud** est l'un des agents de liaison permanents. Connaissant depuis son enfance les collines d'alentour, de Gassin à la Garde-Freinet, et du Plan de la Tour à Collobrières, sous les ordres d'**Elie Barberoux** et d'**Arsène Charenton**, il ne cesse de faire la récolte d'informations qu'il communique à qui de droit. C'est madame **Olivier** qui transmet chaque information, à l'aide de son radio-émetteur, à Londres.

Un soir, les Allemands détectent la probable présence du poste-émetteur dans la maison de madame Olivier. La maison est envahie par les soldats allemands. L'officier s'installe dans un fauteuil dans le salon et donne l'ordre de mettre la maison à sac afin d'y trouver l'émetteur. Au bout de deux heures de recherche, ils se rendent à l'évidence : rien.



Quand Sénéquier connaissait une clientèle explosive pendant la dernière guerre...



... et que les touristes n'étaient pas bronzés, mais vert-de-gris.

L'officier s'excuse et salue, accompagné d'un claquement de talons, la propriétaire des lieux. A peine les soldats allemands partis, Mme Olivier envoie un message à Londres. L'émetteur se trouvait dans le dos du fauteuil dans lequel s'était installé l'officier durant la perquisition.

Le 14 août 1944, les troupes d'occupation font évacuer la ville par ses habitants. La population tropézienne se réfugie sur les hauteurs de la chapelle Sainte-Anne. Toute la nuit, un extraordinaire pilonnage des alliés indique que le débarquement est imminent.

A l'aube de ce 15 août 1944, une véritable armada aérienne déferle sur le littoral, entre Sainte-Maxime et Cavalaire. Trois mille parachutistes s'abattent entre Ramatuelle et, beaucoup plus loin, Le Muy et Vidauban. Grâce aux renseignements des différents maquis, les pertes seront légères, les endroits minés étant connus. Au matin, apparaît la formidable flotte transportant les troupes du général **Patch** et du général **de Lattre de Tassigny**. L'opposition allemande sera presque nulle.

Au même moment, huit parachutistes touchent le sol tropézien. Immédiatement, ils sont pris en main par le maquis local et sont dirigés vers Saint-Tropez. Trop tard : les Allemands, qui ont miné le port, le font sauter, les trois quarts des maisons ne sont plus que décombres. A cet instant précis, sur la plage de Pampelonne, les troupes américaines débarquent sans trop de résistance des Allemands, les batteries installées à Camarat ayant été anéanties par le pilonnage des alliés. C'est un raz-de-marée de GI qui déferle sur Saint-Tropez. Le village sera libéré complètement le 15 août à 18 heures.

Une dernière tentative de bombardement aérien par les Allemands a lieu vers 20 heures, faisant une centaine de morts chez les alliés et Tropéziens. Le 15 août 1948, Saint-Tropez reçoit la Croix de guerre avec palme.

A la fin des années 50, le port est reconstruit tel qu'il était avant la guerre. **Mado Dutto** a succédé à Jeanne Duc à « L'Escale ». **Palmyre** fait danser les Tropéziens au son de son célèbre orgue de barbarie. Mme **Vachon** a de nouveau ouvert son magasin et propose ses espadrilles de corde ainsi que ses vêtements de toile écru. Saint-Tropez a déjà largement pansé les plaies de la guerre. Sénéquier a rouvert sa terrasse, mais la ville semble encore un peu somnoler. Les week-ends, cafés et restaurants se remplissent, mais surtout de Marseillais et de Toulonnais venant goûter à la bouillabaisse locale.

Saint-Germain-sur-Mer

Mais, peu à peu, une autre faune va faire son apparition avec le soleil. Parfois hirsute et dépenaillée, elle vient directement de Paris et plus précisément de Saint-Germain-des-Prés ; ceux qu'on appelle encore, faute de mieux, les « existentialistes » ont découvert, en même temps que les vertus du soleil, les charmes du petit port varois. Les beaux jours venus, on quitte volontiers les célèbres caves de la rue Dauphine, de la rue des Carmes et, plus tard, de la rue du Vieux-Colombier et de la rue Saint-Benoît pour prendre la route du Sud. On s'en va, dit-on, « sur la Côte ». La « Côte », c'est d'abord Antibes — où vont aller jouer **Claude Luter** et **Sydney Bechet** — et Juan-les-Pins, puis, rapidement, c'est Saint-Tropez. Saint-Tropez où l'on voit déjà parfois — mais de plus en plus souvent — quelques célébrités germano-pratines à la terrasse de Sénéquier, mais où l'on peut encore occuper « chez l'habitant » des chambres vétustes, mais coûtant, lorsqu'on y campe à plusieurs, le prix d'un café-crème. **José Dunan**, peintre naïf qui s'est fait la tête de feu **Garibaldi**, en cède à qui veut bien, en prime, admirer ses œuvres.

A cette époque, la fameuse Jaguar poussiéreuse de made-



Bonjour tristesse, sous le soleil, pour Françoise Sagan et Eddie Barclay.

moiselle **Quoirez**, dite **Sagan**, n'a pas encore abordé la Ponche et il n'y a pas de best-seller en cours de confection. C'est à bord d'antiques tacots tenus par des bouts de fil de fer que beaucoup sont arrivés, et l'encore plus menu fretin a fait de l'auto-stop de la porte d'Italie aux Hauts de Ramatuelle. Le gigantesque **Marc'O** — futur génial auteur-réalisateur de *Vision close*, le film fermé à l'entendement —, toujours suivi de la minuscule **Poucette**, trébuchant sous un carton à dessin plus grand qu'elle, **Jean-le-Poète**, ainsi nommé parce qu'il n'avait jamais lu un seul vers de sa vie, les membres de l'Internationale lettriste, en guerre féroce contre leur ancien chef, le social-traître **Isidore Isou**, **Yann le Monte-en-l'air**, et j'en passe beaucoup.

Ce n'est qu'au début de l'été 1954 que se situent l'arrivée motorisée de la future Françoise Sagan et de son frère, leur décision de rester quelques jours à l'hôtel de la Ponche et le choix de Saint-Tropez comme cadre de *Bonjour Tristesse*, qui sera le triomphe de l'éditeur **René Julliard** cette année-là.

Mais, à ce moment, les vedettes germano-pratines sont déjà là depuis belle lurette : **Boris Vian**, **Mouloudji**, **Michel Magne**, **Daniel Gélin**, auréolé depuis plus de quatre ans déjà des lauriers de *Rendez-vous de juillet*, **Juliette Gréco**, **Yves Corbassière**, **Jean-Claude Merle**, **Pierre Brasseur**, **Dany Lartigue**, **Picolette**.

Des accents de jazz

Avantage suprême, le « Café de la Ponche » possédait une cave, où **Boris Vian** s'était installé avec sa trompette et ses musiciens du « Tabou ». Il y entraînait même le saxo-ténor noir **Don Byes**, qui avait déserté les Etats-Unis pour Saint-Germain-des-Prés, où il jouait *Laura*, les yeux mi-clos et la barbiche peignée.

Dans l'album qu'elle fait paraître sur Saint-Tropez avec le photographe **Luc Fournol** (4), **Annabel Buffet**, qui fut aussi l'une des pionnières du lieu, raconte :

« Sur la petite place existait une minuscule épicerie où l'on trouvait des rouleaux de réglisse, des roudoudous et des

appâts pour la pêche. **Albert et Margot Barbier** menaient de main de maître leur hôtel-café-restaurant et se montraient aussi généreux que **Paul Boubal**, le patron du « Flore », avec peut-être un peu plus de discrétion. Ils devaient avoir pitié de nos mauvaises mines. Sur le port, « L'Escale », aussi sélecte que la brasserie Lipp, nous accueillait mieux que monsieur **Cazes père**, lequel semblait considérer les existentialistes comme inquiétants. C'était **Madeleine** qui possédait « L'Escale », à l'époque, et **Georges Bain**, qui devait ensuite

Un couple d'amoureux à la Peynet : Annabel et Bernard Buffet.



devenir le patron du "Café des Arts", y était barman. On y jouait du jazz pour de vrai, je veux dire sans électrophone, tout bêtement avec des instruments de musique ! Les soirées étaient bien différentes de celles des noctambules actuels. »

Comme le dira un « ancien », c'était encore « le temps de la rigolade et des copains ». Ceux qui sont déjà un peu riches — parce que plus qu'un peu célèbres — paient pour ceux qui sont encore fauchés — et il y en a beaucoup ! On ne lance pas encore de modes de maillots de bain : certaines filles semblent, au plus fort de l'été tropézien, ne pas sortir des chandails et des pantalons noirs qui leur tiennent lieu d'uniforme.

La drogue est déjà là, mais c'est, toujours comme à Saint-Germain-des-Prés, essentiellement la marijuana, mise à la mode par les musiciens de jazz et la lecture de *La rage de vivre* de Milton « Mezz » Mezzrow. Quant à la prostitution, elle se limite au « michetonnage » exercé par quelques minettes fugueuses — ou par quelques éphèbes musclés — sur un petit nombre de messieurs argentés ayant quitté leur poste d'observation de la « Pergola », rue du Four, pour se transporter vers le Sud en suivant la chair réputée fraîche.

En attendant, les jeunes célébrités de l'époque continuent d'arriver. **Gérard Philippe** s'installe en grande pompe à Ramatuelle, et **Bernard Buffet**, coqueluche des galeries de peinture de la Rive Droite, fait son apparition. Ce n'est toutefois qu'en mai 1958 qu'il rencontrera, sur le port, Annabel et un coup de foudre qui dure encore. Plus tard, ce seront le vieux **Picasso** et sa jeune épouse, **Françoise Gillot**, qu'on verra déambuler devant Sénéquier. A ce moment-là, on pourra se dire que le succès tropézien est bien établi ; en modes balnéaires comme en politique, Pablo ne vole au secours que de la victoire.

Le trésor de la Môme Moineau

Mais, sur place, les choses ont continué à bouger. Tandis que chez Sénéquier, le soir, que l'on soit puissant ou misérable, on attend souvent debout qu'une table veuille bien se libérer. **Félix Giraud** et sa femme Hélène ont racheté « L'Escale » à Mado Dutto. L'ancien champion de catch **Henri Guérin** a ouvert, à l'enseigne du « Gorille », un bistro sur le port, où **Vicky Rémy** crée une deuxième boutique de vêtements d'été, « Choses ». Evolution des mœurs liée à l'élargissement démographique : à Saint-Tropez, les filles achètent maintenant des robes d'été et changent même parfois de sous-vêtements.

De superbes voiliers et yachts à moteur s'ancrent maintenant dans le port. Tout comme aujourd'hui, c'est face à Sénéquier et à « L'Escale » que les places sont les plus prisées. L'un d'eux appartenait à la « Môme Moineau ». Il ne quittait que très rarement le port durant l'été.

Un soir, **Bénitez**, son mari, venait d'apprendre qu'une succession de déboires financiers l'acculait au bord de la ruine. Déprimé, il buvait un pastis au bar de « L'Escale » avec Félix Giraud. La Môme Moineau arriva avec un sac de plage dont elle déversa le contenu sur le guéridon : un énorme tas de bijoux scintillait sur la table ainsi que deux actes notariés. Elle dit simplement à son mari :

— Je sais que t'es complètement dans la merde. Voici tous les bijoux que tu m'as offerts, le titre de propriété du bateau

ainsi que celui de l'hôtel particulier de l'avenue Victor-Hugo, à Paris. Avec ça, tu vas te refaire la cerise, ma poule...

Six mois plus tard, Bénitez s'était effectivement « refait la cerise », et la Môme Moineau avait intégralement récupéré ses biens, meubles et immeubles.

Et Vadim créa Bardot...

Mais, entre-temps, un événement tout à fait imprévu et une très jeune femme étaient venus faire de Saint-Tropez beaucoup plus qu'un rendez-vous estival privilégié pour intellectuels à la mode, playboys d'avant-garde et snobs éclairés, mais le véritable symbole mondial d'une nouvelle facilité de vivre, le pôle de bien des désirs et, en tout cas, de toutes les curiosités.

Première réalisation d'un jeune metteur en scène inconnu, **Roger Vadim**, ex-assistant de Marc Allégret, *Et Dieu créa la femme*, était, à presque tous les égards, le film que personne n'attendait. Dans la distribution, un seul nom vraiment connu : celui de **Curd Jurgens** — dont la présence, d'ailleurs, permettra au film d'exister. **Jean-Louis Trintignant**, quant à lui, est encore plus totalement inconnu que sa partenaire féminine, une certaine **Brigitte Bardot**, épouse du metteur en scène.

En effet, lorsque celle-ci se lance dans l'aventure, elle n'a pas tourné, comme on tendrait à le croire maintenant, que *Le*



La naissance d'un mythe :
et BB fut créée...

trou normand et *Manina*, la fille sans voiles de l'impayable **Willy Rozier**, cinéaste belge spécialisé dans la Série noire de deuxième main et l'érotisme kitsch. Elle a, à vingt-deux ans, déjà figuré dans une quinzaine de films, parfois signés de **René Clair** (*Les grandes manœuvres*) ou de Marc Allégret, et a eu au moins trois premiers rôles.

Mais celle dont Vadim allait brusquement faire, en cette année 1950, un « sex symbol » universel et l'incarnation du rêve de plusieurs générations, n'offrait encore que l'image d'une petite fille bien gentille et fort agréable à regarder.

L'un des éléments, qui allait bientôt lui assurer son écrasante notoriété, n'avait toutefois pas échappé à tout le monde. C'était Brigitte Bardot, alors âgée de seize ans, qu'avec son œil photographique quasi diabolique, **Hélène Lazareff** avait choisie pour incarner, en couverture de *Elle*, la jeune fille française 1950. Et c'était d'ailleurs ainsi que Marc Allégret avait remarqué cette jeune fille de bonne famille, dont la seule ambition était alors de devenir danseuse, et avait attiré sur elle l'attention de son assistant, **Vadim Plemiannikov**, alias Roger Vadim. Une idylle — initialement fort mal vue par la famille Bardot — s'était nouée et avait abouti, en décembre 1952, à un mariage qui devait faire date.

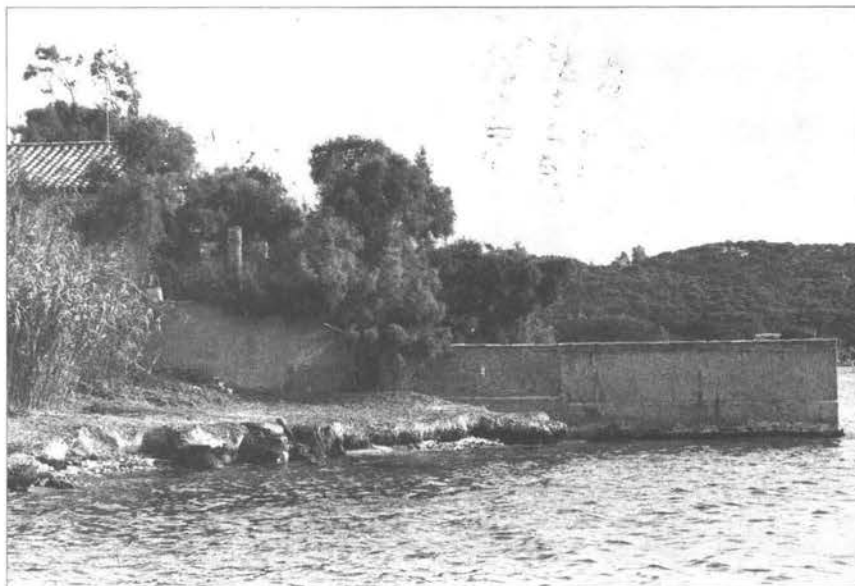
Un « Sex symbol » universel

Tourné directement à Saint-Tropez, sur le port et sur la plage, avec des moyens et dans un style qui évoquaient déjà la « nouvelle vague », le film fit l'effet d'une bombe. Grâce à Brigitte Bardot, à son corps parfait et généreusement dénudé, à sa moue d'ingénue libertine modèle 56, à sa diction presque monocorde et presque enfantine, un médiocre mélo prenait soudain des allures de symbole et de proclamation. Symbole d'un nouveau genre de vie, plus libre et plus sensuel, auquel la nuit tropézienne a donné, sur l'écran, toute sa force et son charme un peu sauvage. Brigitte Bardot était devenue à tout jamais BB — et, selon la merveilleuse expression inventée par la presse américaine, le « sex-kitten » et le modèle de plusieurs générations de jeunes personnes, arborant du jour au lendemain la coiffure en « choucroute », la moue un peu boudeuse, les robes en vichy, les corsages échancrés, les ballerines et les mouchoirs de tête de leur héroïne.

Saint-Tropez, en même temps, était devenu la capitale mondiale de la fête, de la grande et perpétuelle fête à la mode des années cinquante. Mais, bien sûr, il ne fallait plus espérer rester entre intimes sur la presqu'île tropézienne. On peut se demander la tête qu'aurait faite la pauvre Colette, morte deux ans plus tôt, en voyant déferler les célébrités cousues d'or, bientôt suivies de la foule immense des voyeurs de tous acabit, des « paparazzi » chassant la vedette à chaque détour de ruelle aux « blaireaux » — ainsi nomme-t-on, sur place, les touristes à petites cylindrées, maillots de corps et glaces vanille-fraise, venus, pour un jour ou pour une heure, dans l'espoir d'entrevoir la gloire et la richesse en bikini.

Le mur de la Madrague

Dès l'approche des années soixante, les villas somptueuses et fermées ne se comptent plus sur la presqu'île. On y verra, en vrac, au fil des ans, les modestes demeures de **Gunther Sachs** — 500 m² au milieu de 6 000 m² de terrain — **Von Karajan** — et maintenant madame **Eliette von Karajan** —, **Gérard Oury** et **Michèle Morgan**, **Daniel Hechter** — le socialiste bien connu — **Gérard de Villiers**, **Bernard Darty** — du « contrat-confiance » — **Paul-Loup Sulitzer**...



Le « Mur de la Méditerranée » : l'amiral Le Pensec inspecte les fortifications de Brigitte.



Mais la plus célèbre des demeures de Saint-Tropez, parce que symbolisant le mythe même de l'endroit, reste bien entendu celle de Brigitte Bardot elle-même, la légendaire Madrague, avec son âne, ses écriteaux aux inscriptions comminatoires et surtout son mur. Ce mur que BB avait fait prolonger jusqu'à la mer afin de pouvoir bronzer tranquille, et que l'illustre M. **Le Pensec**, ministre socialiste de la Mer, s'était juré, en 1982, de faire abattre, afin que le principe du « Pas du Roy » — qui interdit tout accaparement privé de l'extrême bord du littoral — soit enfin respecté, au nom des principes républicains.

Dans le titanesque affrontement qui suivit, l'amiral Le Pensec n'eut pas le dernier mot.

Dès ces années soixante, Saint-Tropez a un autre visage, avec le port recouvert de terrasses, de nouveaux magasins de vêtements, de restaurants et même de gargotes.

La place des Lices, naguère si tranquille et refuge des mordu de la pétanque, voit déferler chaque soir des milliers de curieux venus assister au « spectacle » d'un éminent spécialiste, **Jean-Marie Rivière**, engagé par les propriétaires du « Café des Arts » : **Georges Bain**, ancien ouvrier à l'usine des torpilles, et sa femme Yvette.

C'est à cette période aussi que la gendarmerie de Saint-Tropez devient la plus connue d'Europe. Jean Giraud a commencé le tournage de la célèbre série des aventures du gendarme de Saint-Tropez. **Louis De Funès** et **Michel Galabru** marqueront à jamais les imaginations.

Aujourd'hui encore, des milliers de touristes photographient la gendarmerie du matin au soir. La gendarmerie est devenue à Saint-Tropez ce que la Tour Eiffel est à Paris.

Une foule incessante

Les plages sont bondées, les hôtels pleins à craquer, les restaurants archi-combles. A cette époque, il faut deux heures pour venir de la Foux à Saint-Tropez, distant de 5 km.

Un matin, vers dix heures, à la terrasse de Sénéquier, été 63, Picasso est installé en compagnie de Jacqueline, sa femme, devant un crème-croissant. Un peintre, **Gaston Tyko**, vêtu comme Tartarin de Tarascon (casque colonial, tenue de chasse kaki, cartouchières et pataugas), s'approche et croque Picasso en cinq minutes. Il tend son dessin au maître, qui lui prend son carnet à dessin, et croque à son tour le peintre et le lui tend. Echange de bons procédés qui n'échappe pas aux deux paparazzi présents. Le lendemain, Gaston Tyko est célèbre et les prix de ses toiles augmentent de mille pour cent.

Un Libanais, **Prosper Gay Para**, met en chantier, au-dessus de la place des Lices, un hôtel superbe : « Le Byblos ». Achievé vers 1966 et inauguré par le Tout-Paris de l'époque, il

sera finalement vendu au milliardaire **Sylvain Floirat**, propriétaire à l'époque d'Europe 1. Une nouvelle boîte, « Les Caves du Roy » s'ajoute à la longue liste de celles existant à Saint-Tropez.

Traditionnellement, la soirée tropézienne commence à « L'Escale », se poursuit au « Café des Arts », puis à l'endroit à la mode de l'époque, « Le Papagayo », créé par les frères **Malortigue**. Ce restaurant-boîte est animé par un jeune chanteur et son orchestre. Le jeune chanteur s'appelle **Olivier Despax**, et le batteur du groupe qui l'accompagne se nomme **Claude François** qui fait là ses débuts.

Les principaux acteurs du théâtre tropézien sont **Marcel Aubour**, propriétaire de l'« Hôtel de Paris », et dont le fils Marcel est le gardien de but de l'équipe de France de football ; le neveu de Georges Bain, qui dirige l'« Auberge du Vieux Moulin » ; **Bobby Barrier**, qui veille au grain de « La Tortue » ; **Georges Barry**, l'antiquaire du port, et aussi l'organiste de l'église ; **Tropez Béraud** règne sur le tabac du port ; **René Serand**, qui a repris le restaurant du transformiste **O'dett**, sur le port, rebaptisé « La Marine » ; **Jérôme Dodero**, patron de la plage « La Bouillabaisse » et directeur de la discothèque en vogue « Le Voom-Voom » (ex-« Jardin de la Licorne » — ex-« Jardin de Provence ») ; **Louis Lions** et son restaurant « Les Mouscardins » ; **Picolette Picot** et sa « Bonne Fontaine ».

Le jeune **Gunther Sachs** séduit Brigitte Bardot en 1967. Après avoir jeté un millier de roses d'un hélicoptère devant « La Madrague », vêtu d'un smoking et d'une cape noire et rouge, il saute de l'hélicoptère dans la mer sous les regards éblouis de BB. Ils se marient quelques semaines plus tard.

Dès le début des années 70, prolifèrent des boutiques à fripes. C'est le temps de la fringue. Pas une boutique n'échappe à ce nouveau phénomène. Celles-ci sont louées à prix d'or pour « la saison », mais très peu s'en sortent. Seules, « Choses », « Vachon », « Mic-Mac » tirent leur épingle du jeu ; ce qui n'empêche pas les téméraires de s'installer de nouveau l'année suivante. De grandes marques de couture entrent à leur tour dans la danse. Chaque plage a sa petite boutique.

La retraite des stars

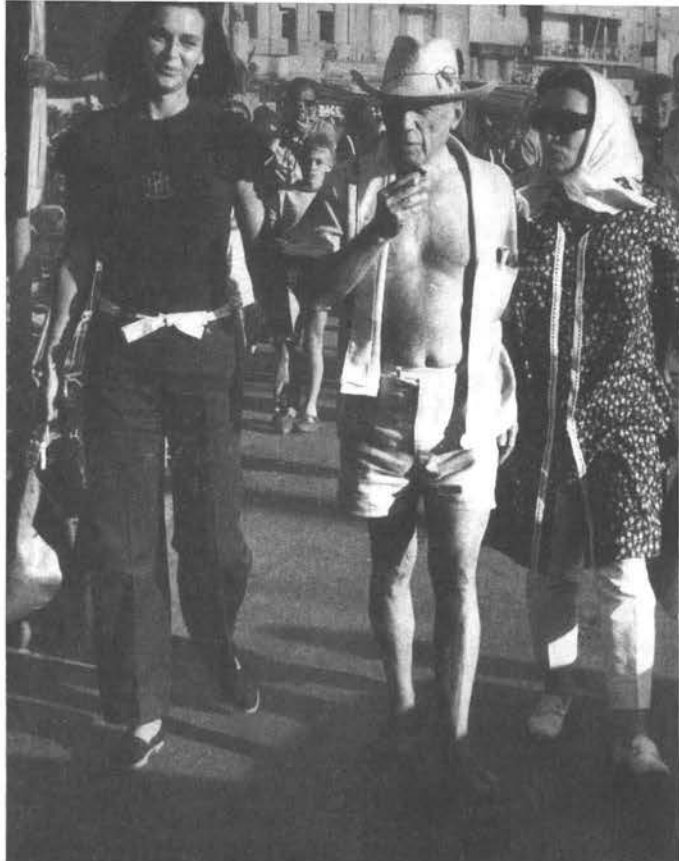
Les stars battent en retraite. **Sacha Distel** passe le plus clair de son temps dans sa maison de famille au Rayol. Annabel et Bernard Buffet désertent Saint-Tropez l'été. **Jacques Chazot** et sa bande préfèrent Deauville. **Henri Salvador** retourne jouer à la pétanque place de l'Etang à Cannes où il est plus tranquille. Seul incident notable en 77 : la milliardaire **Christine von Opel** est incarcérée à la prison de Draguignan. Les gendarmes (les vrais) ont trouvé une tonne et demie de haschisch dans sa villa.

Eddie Barclay inaugure sa « Maison du Cap », l'été 1979. La construction s'est achevée à la fin du printemps. Elle est située sur la commune de Ramatuelle, près du Cap Camarat. Eddie Barclay, néanmoins, est un assidu de la place des Lices depuis une dizaine d'années.

A dix-huit heures, en effet, c'est l'invasion de la place des Lices, puis la formation de « galeries » autour des joueurs de pétanque. Il y a là les grandes figures du Saint-Tropez local, les fines fleurs du « bouchon » tropézien, rivalisant de virtuosité pour s'approcher le plus près possible du cochonnet. Il ne faut surtout pas rater le spectacle de ces pagnolesques parties qui opposent l'élite tropézienne composée de **Dédé Dala**, **Dédé Boix**, **Marcel Aubour** et **Félix Giraud** contre le clan des Lyonnais avec **Henri Perruchon**, **le Poussiéroux** et **Michel Noir**, soi-même. Quelques parisiens célèbres quelque-



Jean-Marie Rivière (en haut) et les joyeuses triplètes de la place des Lices.



Le maître du cubisme entre sa femme, Françoise Gillot (à droite), et l'épouse du toréro Luis-Miguel Dominguin.

fois : **Philippe Lavil, Eddy Mitchell, Patrice Laffont.**

1990 : les stars du show-biz sont toutes installées et se reçoivent tour à tour sans presque jamais mettre les pieds au village : Gérard Oury, Michèle Morgan, **Johnny Hallyday** dans sa sublime maison hollywoodienne « Laurada », Philippe Lavil, Eddy Mitchell préfèrent la vie de famille aux dernières exubérances de plus en plus rares (crise oblige) de Saint-Tropez. Bardot n'apparaît quasiment pas à « La Madrague »

durant les trois mois d'été. Dans les années 50, on dénombrait une dizaine d'hôtels, il y en a aujourd'hui une cinquantaine. Dans les années 50, une dizaine de restaurants, en 90, plus de deux cents.

Dans les années 50, trois commerces de fringues, aujourd'hui, plus de 200.

Paul Signac travaillait un tableau durant des semaines, aujourd'hui, les trois quarts des « rapins » du port font exécuter « leurs œuvres » à Taïwan d'après les cartes postales préalablement envoyées aux artistes orientaux. Ces œuvres arrivent en début de saison dans des containers. Installés devant le musée de l'Annonciade, ces « artistes » n'ont plus qu'à signer ces croûtes venues d'ailleurs.

Pour nombre de Tropicains, ces importations pour le moins insolites ne représentent que l'un des multiples aspects de la décadence locale. Une décadence stigmatisée en d'autres termes par Brigitte Bardot elle-même dans une lettre adressée à **Alain Spada**, alors maire de la ville, dans l'une des phases de longue guerre municipale l'opposant à son rival **Jean-Michel Couve**.

« L'impudeur, l'exhibitionisme, le vice, le fric, l'homosexualité, écrivait BB, sont devenus les symboles tristes et dégradants du village dont vous avez la responsabilité. »

Sur quoi Spada, d'autant plus piqué au vif qu'il affirmait faire campagne pour l'assainissement et la réhabilitation de l'illustre localité, fût-ce aux dépens du « petit tourisme », rétorqua :

« Ce n'est quand même pas Sodome et Gomorrhe ! »

Gomorrhe, peut-être pas, mais...

En 1991, le conflit du Golfe aidant, on put entendre un concert de lamentations de la part de certains commerçants, hôteliers et bistrotiers divers. A les entendre, les terrasses étaient à moitié vides — et, indice plus dramatique encore, les parkings aussi. Alors qu'en temps ordinaire, c'est la fourrière qui est pleine. Mais ces pleurs — auxquels la « grande » pres-



Contrairement à Deauville, Saint-Tropez n'a pas de planches mais cela n'empêche pas la Comédie française de venir les battre.

se fit largement écho — furent en fait vite séchés. Si tant est qu'ils aient eu, à aucun moment, une véritable raison d'être. Il suffisait de considérer les tarifs immobiliers locaux pour rentrer immédiatement son mouchoir. Vers 1985, un duplex de 70 m² sur le Golfe était proposé à 600 000 F. On ne le cède plus maintenant qu'à 2 millions minimum. Mais le record absolu a été atteint, en pleine année de « crise », par un studio de 35 m², place des Lices, avec possibilité d'entrevoir une boule de pétanque sur deux, mis sur le marché à trois millions et demi. Cent mille francs très lourds le mètre carré ! Une bagatelle...

Certains agents immobiliers prennent des airs de chiens battus pour évoquer des baisses « dramatiques » depuis le

début des années quatre-vingt-dix, mais ils oublient de préciser au passage que s'il y a eu parfois baisse, c'était par rapport à des hausses sans précédent enregistrées au cours de la décennie d'avant.

L'heure où il s'imposera de pleurer à chaudes larmes sur la misère tropézienne ne semble pas avoir encore sonné.

Jean BOURDIER et Jacques HERIPRET

(1) Fernand Jean Ben : *Le pays de Saint-Tropez* Le Roudelet Felibren dou Pitchoun Bousquet, Marseille.

(2) id.

(3) Voir encadré.

(4) *Saint-Tropez*. Editions du mécène, 37 avenue des Ternes 75017 Paris.

Beaucoup de bruit pour la tradition : LA BRAVADE

Chaque année, au mois de mai, Saint-Tropez se remet pendant trois jours à l'heure de ses traditions les plus fièrement colorées. C'est en fanfare, et aussi à coups de tromblon, que la population unanime célèbre à la fois le saint et le martyr qui lui donna son nom et la milice qui, des siècles durant, lui assura la sécurité contre les envahisseurs de tout poil.

Pour ce faire, l'association des « Amis de la Bravade » choisit chaque année un « Capitaine de ville » — titre qui désignait autrefois le chef de la milice locale — et fait entériner ensuite sa décision par le conseil municipal.

Pendant ce temps, dans toute la ville, les « bravadaires » se préparent, sortant des armoires les uniformes de tradition légués de père en fils, fourbissant tromblons et fusils à pierre et préparant les centaines de kilos de poudre noire nécessaires à la cérémonie.

« Le « Capitaine de ville » et son état-major, explique **Fernand Jean Ben** (1), revêtiront un superbe habit de couleur bleu marine rehaussé par l'or des galons et des broderies. Le minuscule porte-en-seigne, un tout jeune enfant, brandira fièrement les couleurs tropéziennes.

« Les milices locales, avec fifres, clairons et bachas, seront mobilisées : gardes-saints impeccables sous leur uniforme évocateur de la garde impériale, mousquetaires au bicorne empanaché de plumes d'autruche et à la jaquette rouge, marins au pompon rouge et col bleu, sapeurs affublés du tablier blanc et la hache symbolique à la main. »

Et notre auteur d'ajouter :

« Mais regrettons la disparition des artilleurs au képi orné de la verte aigrette et celle des deux corps de cavalerie, dragons et hussards, qui, au siècle dernier encore, sonnaient le réveil dès 4 heures du matin. »

La fête dure trois jours. Le 16 mai, le village est décoré de drapeaux et de fleurs. A l'aube, les tambours et les fifres saluent les autorités de la ville, ainsi que les anciens Capitaines de ville.

L'après-midi, à 14 heures, les « bravadeurs » se rassemblent devant la mairie. Puis, après la remise de la pique d'honneur au Capitaine de ville par le maire, le buste du martyr est promené dans les rues de la cité. Durant de longues stations, l'on tire au tromblon ou au mousquet. La procession se termine devant l'église.

Le 17 mai au matin, des sonneries réveillent la cité. Les « bravadeurs » ont remplacé les armes à feu par des sabres et des épées. A 9 heures, c'est la messe des mousquetaires.

Puis, c'est une nouvelle procession avec, en tête, les « bravadeurs » dans leurs uniformes multicolores, suivis de toute la population en costumes à l'ancienne. Les drapeaux et bannières sont agités durant tout le parcours. Tout ce que l'église compte de bustes de saints est porté à bras d'hommes.

Vers 16 heures, reprise de la « grande Bravade », comme la nomment les vieux Tropéziens. Jusqu'à une heure tardive, le buste du saint patron de la cité sera promené partout dans la ville, avec de très longs arrêts aux reposoirs. Le cortège salue au passage tous les édifices publics, tous les monuments. Il salue aussi les navires de guerre tout spécialement détachés par l'Amirauté. La mer est saluée. La statue du Bailli de Suffren reçoit un hommage tout particulier. C'est souvent après minuit que se termine la Bravade. Le buste de saint Tropez reprend sa place dans l'église et le Capitaine de ville rend au maire la pique ainsi que le drapeau.



Trois jours de pètarades historiques pour la traditionnelle Bravade des 16, 17 et 18 mai.

Le Capitaine de ville et son major se donnent l'accolade donnant ainsi le signal d'une dernière et puissante tromblonade. La Bravade est terminée.

Le 18 mai, les « bravadeurs », accompagnés de la population, forment une procession qui les conduit à la chapelle Sainte-Anne.

Une messe d'action de grâce est célébrée, au cours de laquelle des cantiques locaux sont chantés.

Un repas, composé de nougat noir, de pain d'épices et d'échaudés, est servi à la fin de l'office.

Au retour vers le village, fifres et tambours, gaboulets et tambourins jouent de vieux airs provençaux et font farandoler « bravadeurs » et touristes.

Après une courte station à la chapelle Saint-Joseph, les « bravadeurs » rendent un dernier hommage à leur saint patron dans l'église paroissiale.

La petite Bravade du 15 juin

Chaque 15 juin, une petite Bravade rappelle la victoire des Tropéziens sur les 21 galères espagnoles qui avaient attaqué la cité en 1637. C'est la procession dite « des Espagnols ».

Le matin, les tambours battent le rappel. La procession, formée des « bravadeurs » placés en tirailleurs autour du buste de saint Tropez, parcourt toute la vieille ville, monte vers le haut du quartier de la Citadelle et revient à l'église assister à une messe d'action de grâce. La façade de l'hôtel de ville est ornée de trois drapeaux qui retracent les phases de la fameuse bataille contre les Espagnols.

(1) Fernand Jean Ben op. cit.

CHAPITRE II

L'AMOUR DÉÇU DE BARDOT

La plus célèbre des Tropicéziennes n'aime plus Saint-Tropez. Elle n'aime plus, tout au moins, ce que Saint-Tropez est devenu sous les pressions combinées du snobisme, du tourisme et du mercantilisme. Comme on a déjà pu le voir, Brigitte Bardot n'a jamais caché ses sentiments à cet égard, mais elle s'était exprimée, jusqu'ici, en formules lapidaires, vives et parfois même brutales. Récemment, elle a voulu faire plus et

s'expliquer en détails. C'est pourquoi elle a écrit ce texte, publié le 2 mai 1993 par Nice-Matin, édition du Var, où elle dit tout sur Saint-Tropez — sur « son » Saint-Tropez. Ce Saint-Tropez qu'elle a découvert adolescente, dont elle s'est éprise et qu'elle a vu se défigurer et s'avilir sous ses yeux. C'est à la fois une lettre d'amour et un cri de colère qu'elle livre ici.

J. B.



Les jours heureux de la Madrague, quand BB dansait pour des inconnus devenus les Gypsy King.

"Il m'a fallu du courage pour être fidèle à La Madrague pendant 35 ans..."

« Je l'ai connu, cet adorable petit port de pêche encore authentique, en 1948, lorsque mes parents nous faisaient découvrir, à Mijanou et à moi-même, la fabuleuse Côte d'Azur. J'avais alors 14 ans.

« Je me souviens comme on se souvient lorsque l'on est très jeune et qu'au fil du temps, les odeurs, les images, les sons prennent, en s'estompant, une signification particulière et inoubliable.

« J'y suis revenue en 1950, mes parents ayant loué

sur la plage des Salins une petite maison au milieu des pins et des chants de cigales, en attendant d'acheter "La Miséricorde", qui allait devenir mon souvenir d'adolescente le plus doux.

« Déjà fiancée à **Vadim**, nous parcourions, pieds nus, les ruelles chauffées de soleil, croisions les "anciens" qui trottaient à pas menus ; nous découvrons le charme du port avec ses odeurs, ses embruns, ses bistrot typiques et chaleureux : Félix de L'Escale, Marie de Tahiti, Le Gorille, **Georges Barri**, l'antiquaire ; l'hôtel de l'Aïoli, unique de beauté, François et Roger de L'Esquinade, toute une joie de vivre, de liberté, de simplicité.

« En 1956, je tournais le film qui allait lier à jamais mon nom à celui de Saint-Tropez : Et Dieu créa la femme. Je m'intégrais à ce pays que j'aimais, j'épousais ses mœurs, ses traditions, sa rudesse ou sa douceur, les caprices du temps ou de la mer qui, semblables aux miens, sont imprévisibles !

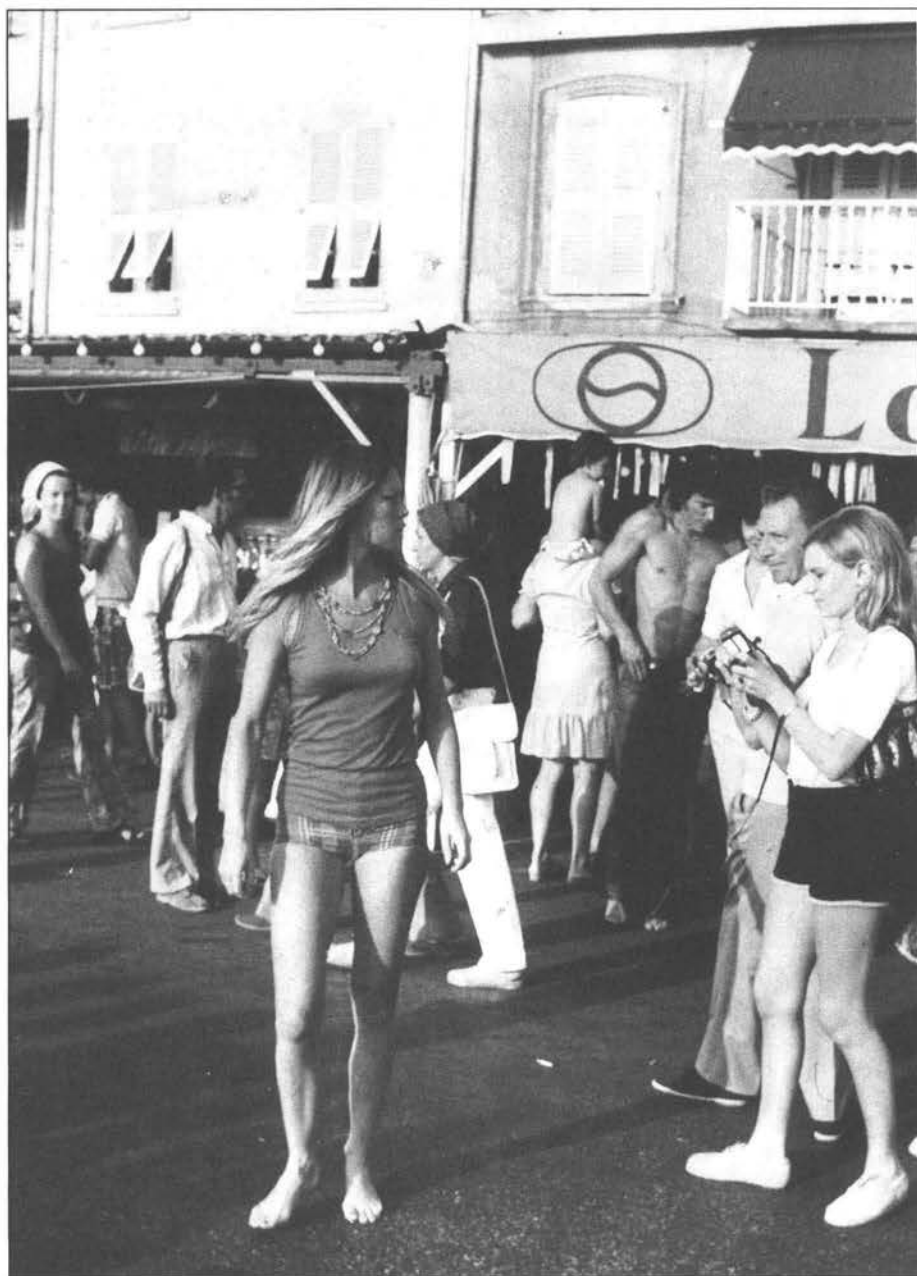
« M'habillant style provençal chez Vachon, j'habitais où le mistral me poussait, un soir campant à "L'Auberge des Maures"... "Chez Tony" à Camarat, ou dans une baraque en planches, sans eau ni électricité, Mamita m'apprenant les secrets de la daurade à la provençale, après que nous ayons passé à gué la rivière.

« Puis, je descendais à "La Miséricorde", cette merveilleuse maison rose enlacée par le lierre, où nous passions notre temps à faire le "ludion", comme disait maman, montant et descendant le petit escalier en tournevis qui desservait la chambre à l'étage et la terrasse nichée dans le toit. De là, je voyais la Citadelle, la mer, le clocher qui égrenait ses heures et ses demies, annonçant, selon le son des cloches, les épousailles, les décès, les messes ou les vêpres !

« Le soir, les martinets n'en finissaient plus de piailler en farandole incessante de va-et-vient au-dessus des toits roses, au moment où le soleil couchant donnait au village cette douce lumière impalpable et fugitive si particulière aux paysages méditerranéens.

« Un dimanche de mai 1958, j'achetai "La Madrague". Cette ancienne maison de pêcheur, isolée, sauvage, au bord de l'eau, livrée aux intempéries du mistral, rude dans son inconfort, mais puissante dans son insolente situation, me ressemblait. J'avais 23 ans.

« Il m'a fallu un sacré courage pour lui être fidèle pendant 35 ans ! »



Presque incognito, en tout cas pas importunée, Brigitte pieds nus sur le port.

« ...Un paradis devenu un enfer. »



« J'ai vu, petit à petit, mon paradis devenir un enfer. Non seulement le tourisme dévastateur et ravageur s'est infiltré, tel un cancer inguérissable, dans mon joli petit port, polluant, détruisant, violant tout sur son passage, mais l'invasion s'est propagée jusqu'à mon îlot de paix, envahissant mon domaine préservé jusque dans ma chambre.

« Il m'a fallu me protéger par des murs, obtenus après bien des tergiversations avec le Domaine maritime. C'était en 1965.

« Depuis, ces murs, "La Madrague" et moi avons défrayé la chronique du monde. Je cherchais la paix et n'ai trouvé que le chaos !

« J'ai connu, depuis 35 ans, le règne de plusieurs maires. Quelques-uns, comme **Fabre**, **Lescudier**, **Astézan** ou **Blua**, bien qu'ils aient été dépassés par les événements, ont eu à cœur de conserver, avec plus ou moins de maladresse, l'intégrité et la personnalité de Saint-Tropez, sans jamais le défigurer.

« D'autres, plus récents, lui ont donné l'estocade.

« Qui reconnaît en ce village éventré, mutilé, défoncé, abîmé, détérioré, qui porte ses cicatrices profondes et n'a pas le temps de panser ses plaies purulentes sans que d'autres meurtrissures plus profondes encore ne l'achèvent, le Saint-Tropez qui fit sa gloire ?

« Les Tropicains ont été, petit à petit, remplacés par des "étrangers" de toutes provenances qui ont mis un terme définitif au charme et au pittoresque du village.

« Même le cimetière marin n'a pas été épargné et est devenu un CLM : "Cimetière à Loyer Modéré".

« En ville, malgré les dalles vertes, roses ou jaunes, l'accent ne traîne plus dans les rues, ni la pointe d'ail, ni les étals de légumes, ni les odeurs de poulet rôti aux herbes de Provence du petit marché des Lices. La couleur locale s'estompe au profit de la police municipale des parcmètres, des fourgons-fourrières, des sabots de Denver, du prêt-à-porter, de la cuisine nouvelle, sans odeur, sans saveur, hors de prix !

« Le bruit insoutenable de moteurs à la mode — terrestres, aériens ou marins — a étouffé le son des cloches, des oiseaux, des vagues. **Même les cigales se sont tuées.**

« Les camions, pelleteuses, tracteurs, bulldozers, bétonneuses de tous genres obstruent les ruelles, les rues, vomissant leurs gaz en suffoquant ceux qui, coincés derrière pendant des heures, pensent avec désespoir qu'ils ont, comme moi, quitté la vie citadine pour fuir cette pestilence.

« Sans parler de ce qu'est devenu le chemin de l'Estagnet, lamentable décharge sur les rives duquel survit, oubliée, "La Treille Muscate", qui fut "La Madrague" de **Colette**.

« Saint-Tropez est mort !

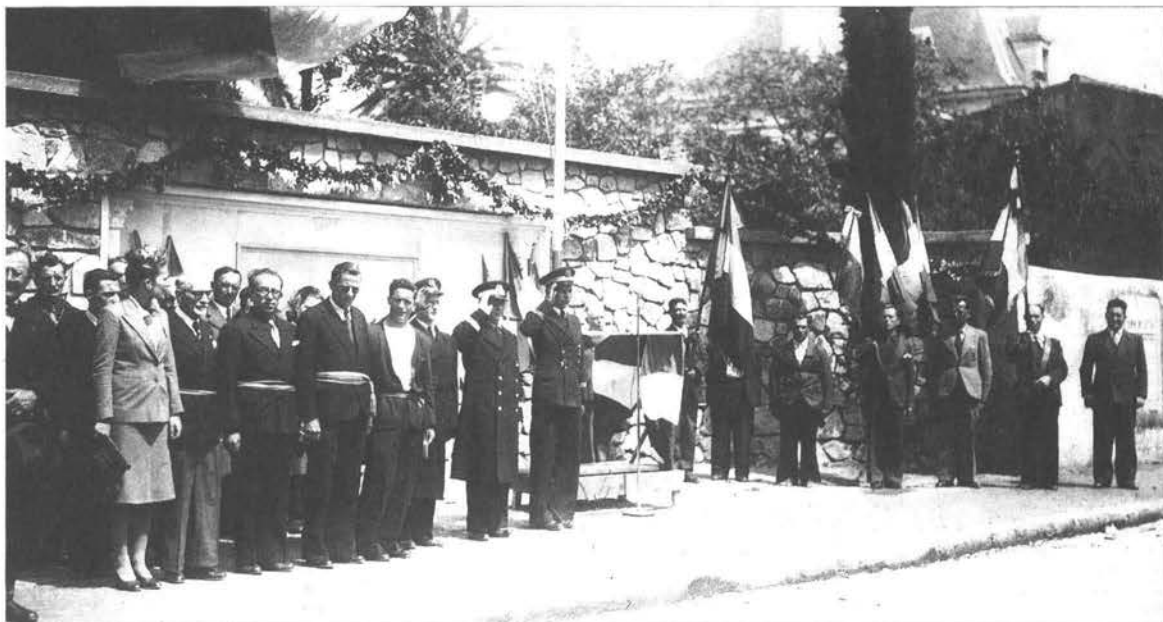
« Je souhaite de tout mon cœur qu'un maire digne de cette grave responsabilité nous le fasse revivre. »

Brigitte BARDOT

CHAPITRE III

CLOCHIERMERLE SUR-PASTIS

Il y a
quarante ans,
on inaugurerait
les chrysanthèmes...



Ramatuelle, comme Saint-Tropez, a les pieds dans l'eau. En affichant un altier recul par rapport à sa jumelle, elle joue un peu le renard trouvant le raisin vert et bon pour les goujats. Les Rome et Albe des **Horace** et des **Curia** ne nourrissent pas de plus tendres sentiments l'une à l'égard de l'autre. Lorsque Saint-Tropez en a assez de se voir reprocher d'abriter les plages du stupre, elle lui fait observer que Pampelonne-Babylone se trouve située dans la commune de Ramatuelle.

Bien entendu, Ramatuelle a une conception des choses radicalement différente : selon elle, comme une tache d'huile, le vice tropézien empiète sur sa vertu. Mais, lorsque saint Fric entre en lice, on remet les compteurs à zéro.

En 1987, la situation devint quasi bosniaque. Au lendemain de la prodigieuse fête donnée par le prince **Léon de Lignac**, à Coco Beach, sise à Ramatuelle, la guerre des boutons repart de plus belle. Même si son titre est en carton-pâte, Léon de Lignac entend agir en grand seigneur. Il est conscient d'avoir infligé aux autochtones une orgie de décibels. Afin de les dédommager, il décide de leur octroyer un royal pourboire d'un million de francs. Son véritable prénom est **Abraham**. Dès lors, il semble normal qu'il veuille appliquer la justice de **Salomon**. La gratification sera répartie entre Saint-Tropez et Ramatuelle au prorata de la population. Plus de 6 000 habitants pour Saint-Tropez, moins de 2 000 pour Ramatuelle, cela se traduit par 750 000 francs pour la première et 250 000 francs pour la seconde.

Voilà le prince de Lignac devenu roi de la zizanie. A Ramatuelle, la municipalité argue d'un indéniable fait : Saint-Tropez reçoit le gros lot, alors que la fête et ses débordements sonores n'ont en rien affecté les Tropéziens.

« *Finalement, déclare-t-on à Ramatuelle, on va payer à Saint-Tropez sa notoriété au lieu de procéder à un véritable dédommagement qui ne devrait concerner que Ramatuelle.* »

Raphaël, c'est le nom angélique du maire de Ramatuelle. Se drapant dans sa dignité, il refusera le don, et **Jean-Michel Couve**, maire de Saint-Tropez, raflera pour sa ville le chèque d'un million de francs.



... hier, l'ex-maire, Alain Spada, inaugurerait la fondation Bardot...



...Et
aujourd'hui,
Jean-Michel
Couve,
le nouveau
maire,
fête sa
réélection...

Le Clochemerle de **Gabriel Chevalier** est un village de fiction. En outre, dans le système de jumelage des villes européennes, il n'est pas d'usage qu'une commune choisisse un partenaire situé au sein du même Etat. Dommage car, sur le plan de l'esprit, Saint-Tropez et Clochemerle auraient formé le couple idéal.

Dire qu'**Alain Spada**, 49 ans, et Jean-Michel Couve, 53 ans, ne s'aiment guère revient à émettre la litote du siècle. Maire à partir de 1983, le docteur Jean-Michel Couve fut torpillé en 1989 par Alain Spada, ingénieur à l'usine locale qui produit des torpilles. Excellent médecin, le premier est aussi un politicard de premier ordre. RPR « béton » est son slogan naturel. « Laisse béton » est celui d'un Spada aussi malhabile que bien intentionné. Lors de sa prise de pouvoir en 1989, ce Don Quichotte, il fallait s'y attendre, part en guerre contre les moulins à vent. Le bruit, la drogue, les magouilles relatives au plan d'occupation des sols, il fait flèche de tout bois. Cela lui vaudra la sympathie des Tropicains d'origine et des petites gens mais aussi l'inimitié d'un Etablissement agacé par cet empêcheur de tourner en rond.

Force est de l'admettre, son côté Gaston Lagaffe n'aide guère Spada le justicier. Couve, l'adversaire exécré, est également député. Le 8 mai, il fait déposer une gerbe devant le monument aux morts. On la retrouvera dans le caniveau. Et, lorsque l'ancien maire gare sa voiture n'importe comment, c'est à la fourrière qu'il est certain de la retrouver.

Va commencer une guerre. Ce ne sera en rien celle des dentelles. Parmi les 23 conseillers que compte la liste Spada, se déclenche une épidémie de défections. En vertu du principe des vases communicants, l'hémorragie ne sera pas unilatérale. D'un camp à l'autre, on passe avec armes et bagages. A ce poker menteur, Spada sera le vaincu. Couve et ses trois conseillers démissionnent. Avec moins de 19 présents, la municipalité vole en éclats. La sous-préfecture de Draguignan fixe aux 2 et 9 mai de nouvelles élections municipales. Auréolé de son succès aux législatives et assisté par le monde des « affaires », Couve emportera le morceau, avec une cinquantaine de voix.

Dans cette affaire, un troisième larron, **Bernard d'Ormale**, faillit rééditer l'histoire de l'huître et des plaideurs. Tropicain, sympathique et efficace, il présente en outre la particularité d'être l'époux de **Brigitte Bardot**. Mais que l'on n'aille pas en déduire qu'il s'agit là d'un avantage. Bernard d'Ormale compte présenter une liste d'intérêts locaux. Parfait ! Mais il a le malheur d'être un ami personnel de **Jean-Marie Le Pen**. A Saint-Tropez, où la liste du Front national, conduite par maître

Bouguereau, obtint 29% des suffrages aux législatives, cela ne devrait pas représenter un péché capital.

C'est sans compter avec le lobby socialiste européen. Via Brigitte Bardot, on va attaquer d'Ormale. BB était invitée à Strasbourg pour prendre part à un débat sur les abus des expérimentations animales dans l'industrie cosmétique. Affirmant ne pas vouloir s'asseoir aux côtés de « fâchistes », madame **Dagmar Roth-Behrendt**, député socialiste de Berlin, fait annuler l'invitation de la star française, sans doute soupçonnée de ne défendre que les animaux d'extrême droite. Elégant, Bernard d'Ormale retirera sa candidature. Il n'est pourtant pas exclu qu'il revienne à la charge lors des municipales de 1995. Couve, Spada, d'Ormale, la guerre des trois aura bien lieu.

Yves de SAINT-AGNES

... mais peut-être que, demain, Bernard d'Ormale
sera bien placé !



TAPIE SUR LE SENTIER DE LA PACA

Souvenez-vous, ça n'est pas si vieux... Mars 1992. Comme partout dans le pays, mais en PACA (Provence-Alpes-Côte d'Azur) un peu plus qu'ailleurs, la bataille électorale fait rage pour les élections régionales. La France entière a notamment les yeux fixés sur le duel qui oppose **Jean-Marie Le Pen**, président du Front National, à **Bernard Tapie**, président de l'Olympique de Marseille.

Un match qui fait d'ailleurs rapidement des étincelles. Côté FN, on traite Tapie de « **Maxwell** français », l'escroc international qui s'est suicidé sur son yacht.

Quant à Tapie, il ouvre le bal en lançant son fameux « **salauds** » à la face des électeurs du FN qui représente pourtant, localement, la première force politique.

Mais Tapie, lors de ce scrutin, a un grave problème : le parti socialiste. Bien qu'investi par l'Elysée, Tapie traîne

comme un boulet ce PS déjà moribond et englué dans les « **affaires** ». Pour tout dire, le PS agit, en effet, comme un véritable épouvantail auprès de l'électorat, et le patron d'Adidas, aux méthodes plus que controversées, arrive même à apparaître comme « propre » à côté de ses amis socialistes, ce qui n'est pas un mince exploit.

Toute sa stratégie électorale va donc consister, sur fond de football et d'antilepénisme, à dénicher, sous couvert de listes baptisées (pourquoi pas ?) « **Energie-Sud** », des personnalités, des vedettes médiatiques, comme le professeur **Schwartzberg**, à qui il confie, d'ailleurs, la mission d'aller se faire étriller face à Le Pen, dans les Alpes-Maritimes...

Mais l'« homme d'affaires », lui aussi, sent le soufre, et n'inspire qu'une confiance des plus limitées aux éminences de la société dite civile qui, tels **Bernard Kouchner** ou le navigateur **Alain Bombard**, un temps pressentis comme têtes de liste, préféreront, finalement, aller se faire photographier ailleurs. Cela, d'autant plus que l'élection, selon les sondages, s'avère bien loin d'être acquise.

Boudant les « politiques », snobé par les « éminences », **Bernard Tapie** sort alors un énième lapin de son chapeau et annonce que la liste « **Energie-Sud** », qu'il présente dans le Var, sera conduite par **Daniel Hechter** !

On croit, dans un premier temps, à une blague, mais la démission d'une bonne partie des représentants de ce qui fut l'espoir de la classe ouvrière — lesquels présenteront par ailleurs une liste socialiste dissidente — confirme l'incroyable nouvelle. Mais ce n'est pas la seule surprise de la liste concoctée par le repreneur d'entreprises en perdition sur laquelle figurent, en dehors du roi de la confection, l'actrice **Mylène Demongeot** et, surtout, **Enrico Macias**.

Une liste très « politique », comme on le constate, où la « **jet-set** » des nuits chaudes de Saint-Tropez fait donc une irruption en force, avec, pour ambition, de « sauver la Côte d'Azur ».

Si l'objectif était de faire un coup médiatique, celui-ci est particulièrement réussi. Les premières interventions électorales des « candidats » font aussitôt les choux gras des gazettes.

Le
trio
des
Tapie's
boys :
le patron
en
compagnie
d'Hechter
et
Macias.





Léon Schwartzberg n'a pas de quoi être hilare : il sera battu.

« J'aime le Var, je n'y vais pas qu'en vacances. C'est là que je dessine mes collections. D'ailleurs, on m'a souvent demandé de me présenter aux municipales à Saint-Tropez », explique, lors de sa première conférence de presse, Daniel Hechter, pour justifier sa présence.

A 54 ans, celui-ci, en dehors de ses activités dans la confection, s'est surtout signalé par ses activités footballistiques. Ancien patron du PSG, il fut néanmoins contraint d'en abandonner la présidence pour une sombre affaire de double-billetterie.

Quant à son projet pour le Var, il tient en quelques lignes : *« La politique, face à la montée de Jean-Marie Le Pen, a besoin de compétences nouvelles »*, explique Hechter,

Mais ces « compétences », précisément, quelles sont-elles ?

Super Hechter, impérial, nous les détaille aussitôt : *« C'est vrai que je ne connais rien aux dossiers, mais je vais m'y mettre. Je me donne huit jours pour être incollable. »*

La « farce » tranquille en somme...

Mais les électeurs auraient tort de s'inquiéter. Si d'aventure Daniel Hechter venait à « faillir », ses autres colistiers sont là pour veiller au grain. Ainsi, Mylène Demongeot, ex-demi-starlette du cinéma, spécialiste incontestée des rôles de femme de chambre aux mœurs légères.

Des « compétences » qui ne lui seront, hélas, au cours de cette campagne électorale, d'aucun secours. Mylène prend pourtant ce nouveau rôle très au sérieux. En 6^e position, elle est même, pour ainsi dire, la seule à y croire. Sa désillusion n'en sera que plus cruelle au soir des résultats. Extrêmement déçue de ne pas avoir été élue, elle en veut depuis terriblement

à Tapie qui, bien sûr, a déjà oublié jusqu'à sa simple existence.

Tel n'est pas le cas d'Enrico. Beaucoup plus pragmatique, Enrico Macias, en position inéligible, a bondi sur cette occasion qui lui permet de faire quelques « télés » supplémentaires.

Sa passion, commune avec Tapie, c'est la chanson. Rappelons-nous qu'avant de sévir dans les affaires, Tapie, sous le nom de Tapy, avait fait ses premiers pas en poussant la chansonnette. Bernard chantait alors la gloire des « Bérêts verts » américains engagés au Vietnam. Enrico, lui, chantait pour l'Algérie Française et les « affreux » de l'OAS. Mais leurs représentations communes tourneront court...

Venu faire la leçon à ses anciens amis devenus autant de « salauds », il est accueilli en conséquence. Visitant un marché au Pont du Las, à Toulon, Enrico repart sous les jets de tomates, direction Ramatuelle, à l'abri de sa splendide propriété.

Au soir des résultats, c'est un petit 13 % qui vient sanctionner cette étrange alliance des forces du progrès, des noctambules tropéziens et de Tapie, qualifié il y a peu encore de *« pillleur d'épaves »* par la gauche.

Du « Parti » des résidences secondaires, seul Hechter est élu. Aujourd'hui encore, il fait les délices du Conseil régional par la lecture d'interventions interminables sur les sujets les plus divers. Seul problème, confie l'un de ses collègues, il mélange très souvent l'ordre des feuillets, mais sans s'en apercevoir, ce qui provoque invariablement l'hilarité de l'assemblée.

Eric LAFFITTE

CHAPITRE IV

BAGATELLES POUR SAINT-TROPEZ



Comme on connaît ses seins, on les honore...

« Au-delà des apparences bon enfant et d'un luxe tapageur — Sodome et Gomorrhe entre pizza et Dom Perignon — , la verte presqu'île est un de ces lieux où règne le Malin. Sous un ciel admirable Valmont et Sade font la ronde. »

A propos de Saint-Tropez, nul ayatollah de l'intégrisme catholique n'eût osé risquer une telle sortie. Bien ancrée sur le quai gauche de la République des Lettres, **Françoise Parturier** n'a pas, en revanche, hésité à annoncer la couleur. En ces termes, la quatrième de couverture de son roman à clés, *Les Hauts de Ramatuelle*, le clairotte : à Saint-Tropez, on en voit des vertes et des pas mûres. En cet été 1983, la parution du livre prend les allures d'un Scud tiré sur ce petit port varois dont les spécialités concomitantes consistent, justement, à fabriquer des torpilles et à faire la bombe. Saint-Tropez

connaît alors l'effet boomerang. *Les Hauts de Ramatuelle* déclenchent sur la presqu'île une bourrasque digne de celle des *Hauts de Hurlevent*.

A la terrasse de **Sénéquier** où, à l'heure du petit-déjeuner comme à celle de l'apéritif, se réunit le Gotha de la fiesta, on ne parle que de ça. Afin d'accoler des noms à ceux des personnages de fiction, on se met à plusieurs pour lire la Parturier. De gros nuages de suspicion s'amoncellent sur les milieux du stupre et du lucre. On se pose la question : auprès de quelles balances l'auteur put-elle glaner les tuyaux sur certaines « parties » demeurées jusqu'alors ultra secrètes ?

Car elle a frappé fort madame Parturier. A elle seule, l'intrigue motrice du roman, à laquelle l'auteur accroche des wagons de détails scandaleux, relègue les œuvres du divin Marquis sur les rayons de la Bibliothèque Rose. Cela d'autant

plus que les comportements relatés reflètent la réalité. Tout s'articule autour du sauvage assassinat d'un jeune homosexuel allemand nommé **Thomas Kruhl**.

« Ce matin-là, le lendemain du jour où l'on avait trouvé le cadavre de Thomas Kruhl, le commissaire Boisard connut les heures les plus contrariantes de sa carrière. Le rapport d'autopsie ne détruisait pas la présomption mais compliquait le scénario. L'Allemand, hélas, n'était pas mort dans une bagarre. Il n'avait pas non plus été assommé par des voyous, encore qu'on lui ait volé ses bijoux et son argent. Non, c'était plus grave, effrayant même ; le jeune garçon était mort dans une orgie : les épaules et les bras tailladés, le dos rayé de coups, le périnée sanglant. Il avait été violé par une sorte de monstre ou par quelque outillage atroce, les deux vraisemblablement. On lui avait coupé au rasoir les veines du poignet, sans doute quand on s'était débarrassé du corps, pour faire croire au suicide. »

Lorsque le brûlot de la honte s'installe à la place d'honneur dans les vitrines des libraires, quatre mois se sont à peine écoulés depuis l'accession du docteur **Jean-Michel Couve** à la mairie de Saint-Tropez. Cardiologue de renom, le nouvel édile appartient au RPR. Du béton, il a donc la solidité. Il convient de réagir et M. Couve décide à son tour de prendre la plume. Dans la presse locale, il publie une « Lettre ouverte à Madame Parturier ». Hélas, l'amusante philippique le démontre : un vénérologue eût sans doute été plus apte qu'un spécialiste du cœur pour rompre une chaude lance avec un écrivain :

« Vous avez écrit de bien curieuses histoires sur Saint-Tropez. Vous y avez rencontré (à moins qu'on ne vous les ait racontés ou que vous les ayez inventés) le vice, la dépravation et un luxe tapageur qui vous ont, dites-vous, scandalisée. Le scandale, Madame, c'est cette description erronée, falsifiée que vous faites de notre ville. Savez-vous que 6 200 Tropicéziens vivent toute l'année dans ce charmant pays ? Savez-vous qu'il y a un lycée, deux écoles publiques, une école privée et deux mille licenciés sportifs ? Voulez-vous que nous demandions aux ouvriers de l'usine de torpilles s'ils participent à des soirées orgiaques dans des villas somptueuses ? Vous ne connaissez rien de Saint-Tropez. Vos accents de dolce vita sonnent faux, Madame Parturier, vous retardez de vingt ans ! »

Seuls points communs entre Couve, maire de Saint-Tropez, et **Couve de Murville**, ancien ministre des Affaires étrangères : le nom et l'appartenance au RPR. Car à l'escarpin du diplomate, le premier préfère les gros sabots. Son pamphlet amènera le Tout Saint-Tropez à se tenir les côtes. « Dans son énumération scolaire, Couve a oublié l'école du vice. Pourtant, ici, elle est omniprésente », commente un opposant. « Deux mille licenciés sportifs, ces gens-là doivent être diablement en forme pour la licence », ricane un autre.

C'est de l'huile sur le feu qu'a versée le malheureux maire. Piquée au vif, Françoise Parturier y va *rinforzando*. Au micro d'une radio locale, elle en rajoute tant et si bien que l'enregistrement disparaîtra des archives. A un envoyé du *Journal du Dimanche*, elle déballe de nouvelles anecdotes. Ainsi, en 1979, elle assista à l'inauguration de la villa d'un monsieur très riche et fort porté sur le mariage. Délicate fantaisie : une simple vitre y sépare les WC de la piscine, ce qui permet l'interactivité des plus bizarres prédictions. En ces lieux, au cours d'une soirée, après le classique déshabillage d'une fille que l'on jette à l'eau, un autre homme très connu plonge pour se saisir de la jeune femme, la tire du bassin, lui écarte les cuisses devant les photo-

graphes et... Ailleurs, lors d'une fête « select » donnée par une comtesse très en vue, Françoise Parturier surprend une conversation entre trois adolescents (un garçon et deux filles) tirés d'on ne sait trop où. L'une des filles déclare à ses compagnons :

« Chic, mes enfants, ça m'arrange. Untel (le nom d'un trois étoiles) nous organise une partouze avec (ici le nom d'une chanteuse très célèbre). »

Le divin courroux de BB

« L'impudeur, l'exhibitionnisme, le vice, le fric, l'homosexualité sont devenus les tristes symboles de votre village. »

Tu quoque, Brigitte ! Car l'auteur de cette bulle destinée en 1989 à **Alain Spada**, le nouveau maire de Saint-Tropez, n'est autre que **Brigitte Bardot**, « Notre-Dame » de La Madrague. En fait, elle prêche un convaincu, car le nouvel édile va s'efforcer de nettoyer les écuries d'Augias. Seulement, il n'est



L'athlète et les jambes.

Avant que
Brigitte
laisse la
place aux
envahisseurs.



Jadis, on y taillait déjà des pipes

● Il est des lieux prédestinés. A l'aube du XIX^e siècle, Cogolin, village mitoyen de Saint-Tropez, était déjà célèbre pour la qualité des pipes que l'on y taillait. Dans son excellent livre *Saint-Tropez... Histoires* (éditions Londreys), l'historien et journaliste Bernard Nantet évoque ainsi la genèse de cette spécialité :

« *Un jour, raconte Charles Courrien, marchand de pipes à Cogolin, un berger eut l'idée de fabriquer sa pipe dans la racine d'une bruyère arborescente.* » Puis, en l'année 1802, ce qui n'était alors qu'une tradition transmise par des générations de gardiens de chèvres et de moutons allait donner naissance à un artisanat prodigieux. Un ancêtre des Courrien — la plus importante fabrique de pipes de Cogolin — constata donc que la pipe d'un berger de ses amis ne se fendait pas, ne brûlait pas et, de plus, était particulièrement douce à fumer, contrairement aux pipes de l'époque, en bois d'olivier, de chêne ou de frêne. Il en lança la fabrication.

« La qualité d'une pipe dépend avant tout du pied de bruyère dans lequel elle a été taillée. On dégage d'abord la racine à la hachette et on coupe les racelles qui pourront donner de nouveaux plants. On opère en dehors de la période chaude pour éviter que la racine n'éclate en séchant. On taille alors des ébauchons que l'on fait bouillir pour en exprimer la sève.

« Toutes les pipes célèbres de passage dans la région, et Dieu sait si elles sont nombreuses sur la route de Saint-Tropez, font un détour pour venir s'approvisionner à Cogolin ou faire effectuer des réparations. De l'inspecteur Maigret, à BB, en passant par Edgar Faure, les pipes de Cogolin ont envahi le monde du petit et du grand écran ainsi que celui de la politique. »

Selon l'usage, précisons que cela peut nuire gravement à la santé.

pas Hercule. Victime de cauteleuses cuisines politiques, il devra démissionner prématurément et les élections municipales anticipées de mai 1993 ramèneront l'insubmersible Couve au pouvoir.

Si les accusations formulées naguère par ce dernier à l'égard de Françoise Parturier (« *Vous ne connaissez rien à Saint-Tropez. Vous retardez de vingt ans.* ») semblaient déjà boiteuses, les reprendre à l'égard de BB, figure de proue de Saint-Tropez, relèverait de la paranoïa. Certes, du divin courroux bardotesque se dégage un petit parfum de Clochemerle. Car si Alain Spada entend être monsieur Propre, sa souplesse s'apparente à celle du chiendent. Voulant que les choses aillent rondement, il fait un pas de clerc en interdisant la plage aux chiens. Le jour où un gendarme verbalisera la star en train d'y promener sa meute, BB et Alain Spada commenceront à se regarder en chiens de faïence. En signe de protestation, Brigitte choisira l'exil provisoire. Avec son arche de Noé, elle abandonne sa villa La Madrague et se replie sur sa propriété francilienne de Bazoches-les-deux-clébards. Le jour du départ, elle fait à Saint-Tropez des adieux plus musclés que ceux de Napoléon à Fontainebleau :

« *Je laisse la place aux envahisseurs. Les étrons humains, les préservatifs, les déjections et ordures de toute sorte polluent la baie et les plages comme la marée noire gluante.* »

Une chape de consternation s'abat sur Saint-Tropez. Pour en mesurer l'importance, il convient d'imaginer Lourdes si la « Dame » désertait la grotte de Massabielle. Un tantinet blasphématoire, la comparaison tient le coup si on la limite à l'aspect souk. Seule différence : si, à Lourdes, l'image se veut pieuse, à Saint-Tropez, elle émet une forte odeur de soufre. On la trouve sur les moindres présentoirs des tabacs, papeteries et boutiques de souvenirs. Avec ces gravures, tous les sexes trouvent chaussure à leur pied. Cartes postales où, sur fond de sable et d'azur, les « *Phrynée l'une et l'autre s'attirent* », comme écrivait Baudelaire. Recto, mais aussi verso, l'homme n'est pas moins présent dans la position de Ganymède attendant l'arrivée de Jupiter avec impatience. Sans parler des cartes « humoristiques » lançant leurs plaisanteries graveleuses, hautes en graisse. Brimborions sexuels,



La cage
aux folles,
sans
barreaux.



Scène de chasse à Seins-Tropez.

certes, mais ils n'en donnent pas moins le « la » des préoccupations locales. Si l'extraction de la bauxite connaît un déclin dans le département du Var, Saint-Tropez exploite toujours avec succès « le cul », cette petite « mine d'or du pauvre » dont parlait Louis-Ferdinand Céline.

Neuneu-sur-Méditerranée

Saint-Tropez, c'est fini ! Chaque année, la presse ressasse cette antienne. De prime abord, la mine peut, en effet, paraître épuisée. En surface, le nombre des scories semble supérieur à celui des pépites. Afin d'atteindre le substrat, il faut savoir creuser. Luxueuses catacombes, yachts et villas inaccessibles abritent désormais le noyau des fidèles. S'ils s'y calfeutrent, ce n'est certes pas pour prier. Ils fuient simplement le raz-de-marée quotidien. Car le spectacle offert par l'invasion n'a rien de roboratif.

Dès dix heures du matin, pare-chocs contre pare-chocs, aussi dense qu'un vendredi à 18 heures place de la Concorde, le flot des voitures, de cars, de minibus, déverse autour du vieux port sa cargaison de badauds. Ils sont venus voir les « vedettes », les « friqués », mais n'aperçoivent que leurs duplicata et cela n'a rien d'encourageant. Avec ses minables funambules, ses tapeurs, ses marchands de vent, ses pigeons et ses midinettes, voilà la foire à Neuneu-sur-Méditerranée. Afin de se mettre au diapason de ses fantasmes, mémère a jeté son bonnet de nuit par-dessus les moulins au profit du deux-

Hier comme aujourd'hui : le vice et la vertu

● Dans son ouvrage *Saint-Tropez à travers les siècles*, feu le commandant **Joseph Rosati** écrivait, à propos des mœurs locales au XVIII^e siècle :

« On peut dire qu'à l'exemple du bon Provençal, le Tropézien honorait les vertus familiales : l'amour conjugal, la piété filiale, la sollicitude des maîtres pour les domestiques, le dévouement des domestiques pour les maîtres. Et, sans doute, il ne pratiquait pas toujours les vertus qu'il honorait, mais il ne les aurait pas tant honorées s'il ne les avait pratiquées quelquefois. »
« Oh, bien sûr, si vous feuillotez les cahiers communaux, vous y trouverez "que la femme du panetier a trompé son mari qui se venge de son infortune en criant à tous les clients que leurs femmes sont toutes des catins" (ici, l'expression est adoucie). Vous saurez aussi que "La sage-femme qui n'a pas d'époux est souvent enceinte; que plusieurs femmes mariées ont été admonestées par monsieur le Seigneur de Saint-Tropez parce qu'elles paillardent, ont des enfants d'adultère et continuent à la méchanceté de paillardise". »
O tempo, ô mores !

pièces. Déguisés en arlequins, de gras bimbolotiers bataves arborent leur estomac comme on porte une décoration. Côté jeune, il y a le motard de Romorantin tout pailleté de crasse. Avec à leur actif la beauté du diable, Rintintin et Nénette jouent la partie sexuelle de cet opéra de quatre sous. En bons samaritains érotiques, ils présentent aux gloutons optiques croupes, poitrines et sexes moulés dans le lycra comme dans une seconde peau.

Tous ces visiteurs d'un jour scrutent les terrasses de Sénéquier, de L'Escale et du Gorille, dans le vain espoir d'y découvrir les idoles. Miroirs aux alouettes qui réfléchissent leur image et doivent susciter leurs amères réflexions. Car, à cette heure matinale, les établissements en question évoquent quelque carapace de langouste dont on aurait extrait la chair pour lui substituer du mou de veau. Quant aux fameuses idoles, tapies au fond du lit, elles cuvent la nuit passée et attendent le reflux vespéral des masses vers les campings de la périphérie. Ensuite, les « happy few » gagneront les hauts lieux dont les tarifs vous placent à l'abri de certaines promiscuités, pour en proposer d'autres, que ces « gens bien » estiment plus convenables.

En Afrique du Sud, à l'époque de l'apartheid circulait une blague alors significative. A Durban, cité du Natal où coexistent Blancs, Noirs et Indiens, un touriste américain déambule le long de la corniche. Comme sa géographie vacille quelque peu, il aborde un passant et, désignant l'océan lui demande : « Pardon, c'est bien l'océan Indien ? » Interloqué, le quidam jette un œil sur la plage et rétorque : « Non, ici c'est l'océan blanc, l'océan Indien c'est plus loin après l'océan noir. »

Désormais caduque en Afrique australe, la bonne histoire

pourrait être appliquée à Saint-Tropez. Mais ici, sur les plages, la répartition des bantoustans ne se fonde pas sur des critères raciaux mais sur ceux de l'argent et des affinités de mœurs. Si, dans son ensemble, Pampelonne sert de havre aux jolies filles et aux nudistes, sa subdivision, Tahiti, reçoit les huîtres les plus perlées. A La Bouillabaisse, on tape le carton en famille, tandis que la Citadelle demeure le fief des marginaux. Pour les mecs dont l'alter ego est le plus ultra, l'Aqua Club est une véritable Mecque. A son bar, de riches Allemands sirotent leur Berger en suivant d'un regard concupiscent les gracieuses évolutions des jeunes bergers d'Arcadie. Leur lieu de retrouvailles nocturnes est le cimetière marin. Sans doute présentent-ils une tendance nécrophile car, selon la police, l'escalier de la crypte du monument aux morts est leur lieu de prédilection. A moins que, fanatiques de **Paul Valéry**, ils viennent ici pour déclamer :

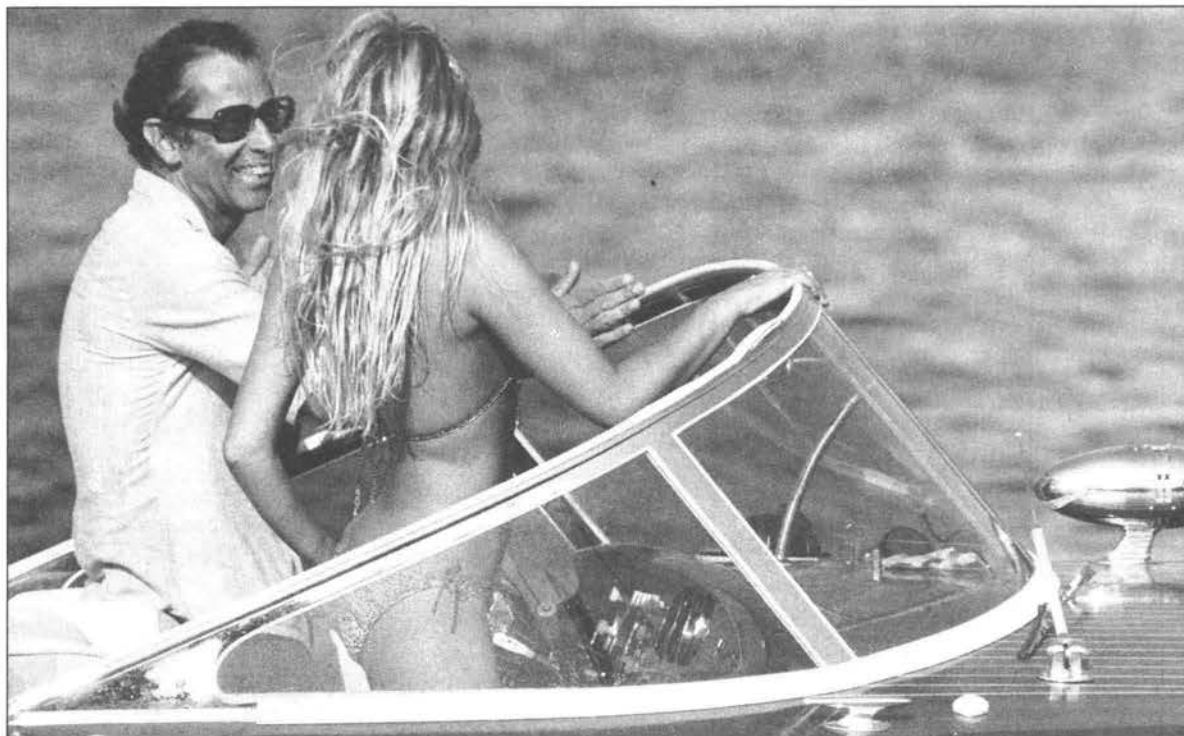
*Non, non dans l'ère successive
Brisez mon corps cette forme pensive
Buvez mon sein, la naissance du vent.*

Une certaine Madame Claude

Elle ne remonte pourtant pas aux guerres puniques la grande époque de Saint-Tropez. Il arrivait alors aux **Françoise Sagan, Guy Schoeller, Gunter Sachs, Roger Vadim, Brigitte Bardot**, etc. d'avoir des valises sous les yeux, mais ils n'étaient pas encore retirés des valises. On se faisait gloire de



Taillées dans le bronzage.



Longtemps après, Vadim et une fausse BB.

braver la société et une renommée se bâtissait sur ce défi. Dégrafer son soutien-gorge équivalait alors à prendre la Bastille, car la maréchaussée livrait encore les guerres pudiques. On panachait liberté sexuelle de bon aloi et canular. C'était le temps des copains à la mode de **Jules Romains** avec du fric en plus. Déjà un champion du disque — il ne s'agit pas du discobole — commençait à numérotter ses épouses et à les placer sur orbite tout comme la NASA le faisait au Cap Canaveral avec les fusées Apollo. Afin de fêter ses noces avec le n° 3, ou peut-être le n° 4, l'homme couvert de femmes invita un bataillon d'amis parisiens. Dans le dessein de soutenir leur moral, il importa conjointement, par avion nollisé, les plus belles collaboratrices d'une certaine madame Claude qui dirigeait une agence de voyages spécialisée dans les embarquements pour Cythère. Les fêtes furent fastueuses. Unique inconvénient : l'amphytrion conservait une fraîcheur d'âme enfantine et, d'un voyage à Hong Kong, avait ramené une panoplie complète de Casanova électrique. Au cours de la nuit de noces, les jeunes mariés s'ébaudirent en effectuant le banc d'essai de ce matériel encore inédit en France. Cela au grand dam des invités qui ne purent fermer l'œil. Car aux décibels du moteur s'ajoutèrent les exultations des pilotes d'essai. Belle tranche de vie conjugale qui tend à démontrer que le maréchal **Lyautey** avait raison en affirmant qu'« il n'y a de joie pour l'âme que dans l'action ». De retour à Paris et le cœur débordant de reconnaissance, le grand **Jean Castel** de la rue Princesse organisa une collecte, et un superbe marteau piqueur fut adressé au couple.

Vroom, mon petit cœur fait vroom

Un quart de siècle s'est écoulé. Les locomotives et leurs wagons ont pris le chemin du garage. Les lendemains déchantent, car la relève ne tient guère la distance. Les héros fatigués reviennent-ils en pèlerinage ? Ils font alors le coup du « sou-

viens-toi ». Pour *Paris-Match*, **Roger Vadim** évoque ainsi le Saint-Tropez des années 60 :

« Ce qui rendait l'ambiance unique, c'était l'excellent brassage des âges, des fortunes et des classes sociales. On pouvait vivre sans argent comme des millionnaires, et les millionnaires s'amusaient à vivre la bohème. Les jeunes, les vieux et les moins vieux se mélangeaient démocratiquement. L'art, la finance, la politique formaient une heureuse mayonnaise. »

Le Byblos voit des étoiles

Si le Byblos, le **nec plus ultra** de l'hôtellerie tropézienne, éprouve un jour le besoin de recruter une attachée de relations publiques, **Françoise Parturier** n'a guère de chances d'obtenir le poste. Dans *Les Hauts de Ramatuelle*, la sulfureuse comtesse Josée de Souza trouve à sa note un goût très salé. Elle rencontre le directeur et passe en revue les différents services fournis par le palace :

« On étouffe dans vos chambres à moins qu'on n'y gèle. Votre air conditionné ne marche pas. Pour ce qui est de votre cuisine, n'en parlons pas, car je ne veux pas être méchante. Et quant à vos fêtes vertes, blanches, rotarysées, sponsorisées ou psychédélysées avec smoking ou fesses à l'air, on s'y emmerde comme nulle part. C'est encore plus con qu'au Palm Beach, ce qui n'est pas peu dire. Et rappelez-vous tous ces vols de bijoux, il y a seulement dix jours, ceux de madame **Ben Hamid**. Et l'Italien ou le Yougoslave, je ne sais plus, mort d'overdose dans les toilettes des "Caves du Roy", et qu'on a retrouvé place des Lices. Et quand dix de vos clients ont été malades à crever en mangeant les salmnelles de votre buffet royal, il n'y a pas eu d'enquête. Et ce feu qui s'est déclaré dans vos caves, mystérieusement, à quatre heures du matin ? Sans parler tout naturellement de tout ce que je ne sais pas. »

Le plaisir on ne le buvait pas sans soif. Dans l'acception la plus sympathique du terme, on n'hésitait pas à faire le con, à jouer aux Indiens. Peaux-Rouges motorisés bien sûr, car progressifs oblige. Le duel entre le chevalier Mercedes, alias Gunter Sachs, et le chevalier Ferrari également connu sous le nom de Roger Vadim, en fournira la démonstration. Il se déroulera à trois cents mètres de la plage de Tahiti, à l'endroit où la route forme un coude, pour se subdiviser et passer à droite et à gauche d'un gigantesque pin parasol. La nuit provençale est meublée par le chant des cigales. Soudain, le vrombissement d'un moteur de Ferrari 12 cylindres semble vouloir déchirer les ténèbres. Le ronflement rageur d'une Mercedes 300 SL vient lui faire écho. C'est ainsi que commence le combat du vorace contre le coriace. Lorsque, face à face, à 150 mètres du pin parasol, le départ a été sifflé, ni l'un ni l'autre des conducteurs ne savait si l'adversaire emprunterait le tournant sur le côté gauche ou droit du pin parasol. Si les deux s'engagent dans la même voie, la collision frontale est assurée, car l'étroitesse de la route exclut tout croisement. Seule échappatoire : aller dire bonjour au fossé. Superbe transposition automobile du jeu de la roulette russe !

Le jury fait le poids. Il comprend Françoise Sagan, Christian et Serge Marquand et Marlon Brando. Et Brigitte Bardot dans tout cela ? Elle est absente, car ayant été successivement l'épouse des deux doux cinglés, son cœur risquerait de balancer.

Tout baigne lors du premier round : la Ferrari passe à gauche, la Mercedes à droite. C'est avec le second départ que les Athéniens s'atteignent. Face à face, les duellistes se retrouvent à gauche de l'arbre. Tout va se jouer en l'espace d'une seconde. Faut-il passer « et mourir de plaisir » ? comme le dirait Vadim. C'est justement ce qu'il fera, tout en restant en

Fernand Raynaud aurait dû écouter Vadim

● Ne serait-ce que par sa polyvalence, Roger Vadim est un attachant personnage. Alpiniste, il escalada les plus grandes étoiles. Outre celles de ses propres films, il réalisa, pour son plaisir, la mise en scène permanente du Saint-Tropez des grands jours. Conducteur émérite, la mer ne lui donne pas non plus froid aux yeux.

Un jour, en 1973, sur le port de Saint-Tropez, il s'apprête à gagner son bateau, un Aquarama Riva avec lequel il compte chercher un ami à Saint-Raphaël. Il tombe nez à nez sur Fernand Raynaud. Il souffle alors une sévère tempête de vent est. « Vous n'allez pas sortir votre barque par ce foutu temps », s'étonne le comique. « Mais si », rétorque Vadim, qui ne se sent jamais plus à l'aise que par gros temps. Fernand Raynaud se déclare fatigué et peste de devoir remonter sa Rolls jusqu'à Paris.

« Laissez votre Rolls, propose le cinéaste, je vous emmène à Saint-Raphaël (Saint-Tropez n'a pas de gare). Vous prendrez le wagon-lit. C'est plus marrant que de vous taper 950 kilomètres en char à bœufs. »

« C'est vrai, admet Raynaud, mais traverser la baie par ce temps, c'est risqué. » Il hésite puis décline l'offre en ajoutant : « Il y a quelques années, je l'aurais fait, mais il est temps de devenir raisonnable. »

Le lendemain, Roger Vadim apprendra par la radio que Fernand Raynaud s'est tué au volant de sa Rolls.

Un

La boîte tropézienne, il y a belle lurette que le Caterpillar touristique l'a mise en boîte de conserve. Si on la compare à ses sœurs de Zuydcoote, de Plougastel-Daoulas, voire même de Fouillis-les-Oies, elle n'offre plus de relief particulier. Son chant du cygne fut la tentative de résurrection amorcée au terme des années 80 par le Papagayo. Elle tourna court lorsque son disc-jockey miracle, **Philippe Corticchato**, dit Corti, fut impliqué dans un important trafic de drogue. (cf. chapitre X).

Même le fameux « Club des Allongés », situé en dessous du Papagayo, en a pris un sérieux coup dans l'aile. Naguère, il méritait le Prix Nobel du sordide. Dans *Les Hauts de Ramatuelle*, la bouillante romancière **Françoise Parturier** ne lui fit guère de cadeaux. Pince à linge sur le nez, elle le décrit dans les termes suivants :

« L'endroit était infect, avec toujours une obscénité de plus qu'ailleurs, mais à la mode, car nouveau : une sorte de cirque à plates-formes garnies de gros matelas de plage où s'allongeaient, pêle-mêle, venant de toute l'Europe, des noceurs blasés, des commerçants ahuris, des bourgeois se faisant un devoir de tout connaître, et des voyous infâmes qu'on laissait entrer sans payer pour que la clientèle ne soit pas trop déçue ! »

En ce lieu, la majorité du public regroupe les minorités érotiques. Êtes-vous voyeur ? A la bonne heure. Homosexuel ? La vie est belle. Fétichiste ? Vite en piste. Ça et là, on croit découvrir des intrus. Que fait ici ce couple, dont le seul écart avec la normalité semble être une extraordinaire beauté ? Yeux en amande, chevelure acajou ondulée mais courte, silhouette gracile et sportive, « il » est superbe ce jeune homme. Enamouré, il tient la main fine d'une adorable métisse, véritable concentré de féminité. La lettre « s » symbolise sa silhouette. Les lèvres sont prometteuses. Quant à l'œil, il est de braise, comme le remarquerait le maître **Guy des Cars**. Puis, patatra, une brève enquête culbute la belle image. « Lui » est une fameuse lesbienne hollandaise aussi connue internationalement que la Compagnie des Wagons-Lits. « Elle » est un travesti brésilien dont les cabarets spécialisés d'Europe et d'Amérique s'arrachent à prix d'or la collaboration. On pourrait penser au mariage de l'huile et de l'eau. Mais, comme le travesti est opéré, il s'agit donc d'un moindre mâle.

" Louis XIV était pédé "

« A Saint-Tropez, traiter quelqu'un de gousse ou de pédé revient à nommer Youpin l'habitant de Tel'Aviv », fait dire Françoise Parturier à l'un de ses personnages.

Entrant dans la routine, l'homosexuel est donc, ici, partout et nulle part. Qu'il s'agisse de prostitution, de plages en boîtes, peu de choses le distinguent donc du tout-venant. Ce serait triste comme la Sécurité sociale si, de temps à autre, l'émergence d'un personnage flamboyant ne venait pas animer le paysage.

Louis XIV était pédé, tout comme l'était son père **Louis XIII**, son frère **Philippe d'Orléans** et son successeur **Louis XV**. Fils de pédé, frère de pédé, ancêtre de pédé et pédé lui-même, le Roi Soleil appartenait donc à la dynastie des gitons tout autant qu'à celle des Bourbons.

Dixit le prince **Léon de Lignac**. Sur son arbre généalogique, on pourrait écrire « peinture fraîche » car prince, il le devint mystérieusement après la Seconde Guerre mondiale. Auparavant, ce sujet de la reine de Hollande portait le patrony-

moindre mâle

me d'**Abraham Van Leeuwen**. Cela revient à dire que les quartiers de noblesse ne lui font pas défaut. En effet, le nom d'Abraham nous ramène presque à la Genèse. Pourquoi s'efforce-t-il de transformer le Roi Soleil en souverain « gay » ? Parce que, le 23 juillet 1977, il donne une gigantesque fête louis-quatorzienne et que, « pédé » lui-même, il célèbre ainsi son septième anniversaire et le trentième de son compagnon, le bel **Hans**. L'espace d'une nuit, il transformera Saint-Tropez en Versailles.

Les festivités ont pour cadre la plage de Coco Beach, située sur la commune de Ramatuelle. Venus ici aux frais du prince et de sa mâle princesse, deux cents invités se pavant en costumes de courtisans. Hans-le-magnifique va personnifier Louis XIV. Il émerge des flots dans un carrosse tiré par des chevaux blancs. Un royal feu d'artifice accompagnera cette apparition.

Si, haut et clair, le prince Léon de Lignac s'affirme « pédé », il est moins disert sur les origines de son titre et de sa fortune. Les mauvaises langues affirment que son incroyable magot viendrait de la pornographie pédophile. Dans la mesure où ce type d'ordure est une spécialité hollandaise — tout comme les tulipes —, l'hypothèse pourrait être vraisemblable ! Il va sans dire que Léon de Lignac s'inscrit en faux contre cette explication. Son argent, il soutient l'avoir amassé en diffusant mondialement une méthode d'apprentissage des langues par correspondance.

Esopo l'affirmait déjà : la langue est la meilleure et la pire des choses.

Yves de SAINT-AGNES



Le roi et la
reine des fols.



Le « prince »
et ses potes
les gitons.



**Ce fut la mode tropézienne une année :
une femme qui avait de bons tuyaux.**

vie, tandis que la fusée Gunter Sachs obliquera vers le fossé, entrant ainsi dans le domaine de la balistique extérieure. Solide tel un tank, la Mercedes s'en tirera avec de la tôle froissée.

Légalement milliardaire, Gunter Sachs a prévu une prodigieuse nouba à l'issue de l'affrontement : orchestre exotique, 150 invités. Clou de la fête : quatre Tahitiennes apportent un plat géant. Ce sera le régal des yeux. Car il n'est pas question d'en manger puisqu'il s'agit de Serge Marquand dans le plus simple appareil, mais artistiquement décoré de mayonnaise et de petits cornichons. La scène sera immortalisée. En effet, **Henri**, le célèbre patron du « Gorille », prend une photo. Aujourd'hui, elle est toujours exposée derrière son bar.

La morale de papa, l'amoral de fiston

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'année 69 représente un piètre millésime pour les Tropéziens éclairés. Ils se mordent presque la langue d'avoir applaudi le *happening* soixante-huitard. Applaudi est du reste un faible mot puisqu'ils le susciterent. Ne forgèrent-ils pas le slogan « jouir sans entraves », désormais inscrit à l'encre sympathique dans la Constitution ? Phalanstère précurseur de l'évolution sinon de la révolution sexuelle, Saint-Tropez, saint des seins, devrait, en bonne logique, être reconverti en lieu de pèlerinage.

ge. Son chrême solaire serait ce que l'eau bénite est à Lourdes.

Hélas, les lois de l'offre et de la demande régissent les mœurs tout comme elles gouvernent la société marchande. Lorsque l'alcool fort devient eau courante, il suffit d'ouvrir le robinet pour l'obtenir. Comment brandir l'étendard du scandale lorsque l'interdit d'interdire en a réduit l'étoffe en charpie ? Et les fesses donc ? Que sont devenues les fesses du temps qui passe ? Naguère, on accourait ici des quatre coins de l'Europe afin de contempler celles des deux cents familles. Aujourd'hui, les voici noyées dans le contexte de celles des masses, car ces dernières ont à leur tour découvert les subtiles joies de l'exhibitionnisme. Le vice étant dorénavant de ne pas en avoir, l'amoral de fiston va-t-elle passer l'arme à gauche, tout comme le fit hier la morale de papa ?

C'est par cohortes que ces masses se pressent à Saint-Tropez afin d'y réclamer une miette du gâteau orgasmique. L'ennui est qu'elles ont fait fuir les pâtisseries. Car ceux qui, longtemps, servirent les tartes à la crème de la liberté, prennent la poudre d'escampette afin d'échapper à la cohue. Aux Amériques à Saint-Bart, en Espagne sur la Costa del Sol, en Grèce à Mykonos, ils émigrent tous azimuts. Seuls les plus riches demeurent. Ils dressent de véritables Forts-Chabrol, se barricadent dans de luxueuses propriétés ou, mieux, prennent la mer sur des yachts pachydermiques. Dans le port, les « Cigarettes » aux ronflements monstrueux ont remplacé les Riva. Faire le plein d'un de ces bolides assècherait la paie mensuelle d'un bon ajusteur-tourneur. Il a vécu l'œcuménisme social vanté par Roger Vadim. Avec la nouvelle ère, un gouffre sépare l'univers des yachts de celui des campings. Certes, des passerelles vont être établies. On verra qu'elles ne sont pas toujours jolies.

Le culte du cargo

L'important déplacement de population que connut Saint-Tropez au cours des trois dernières décennies nécessiterait, pour son explication, l'intervention d'un psycho-sociologue, voire d'un socio-psychologue. Peu à peu, au fil des ans, l'épicentre de la vie sociale glissa de la place des Lices vers le port.

Servant de confluent à des venelles, elles-mêmes réceptacles de fleurs en cascades, la place des Lices, ce haut lieu du platane ourlé de cafés à visage humain, représentait la version tropézienne de l'agora méditerranéenne. Autant dire que la boule ludique, la tchatche existentielle et le pastaga s'y fondaient en un tout inextricable. Certes, l'étranger du Nord y pointait déjà le nez. Il restait cependant la pincée de sucre qui exalte les épices d'un plat.

On peut raisonnablement imputer aux Papous l'exode des estivants vers le port. Car, tout comme à Port-Moresby, capitale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, on pratique aujourd'hui à Saint-Tropez le culte du cargo. En Océanie, le cargo, symbole de la richesse occidentale, s'est entouré, depuis sa première apparition, d'une véritable liturgie. Elle se traduit même par la construction de faux aéroports et de fausses banques. A Saint-Tropez, le culte du cargo représente désormais la première des religions, à cette différence près qu'à l'inverse de ce qui se produit en Nouvelle-Guinée, les spectateurs se recrutent davantage chez les allogènes que parmi les indigènes. Autre divergence : les yachts (nom local du cargo) amènent ici les gros comptes en banque et non de la pacotille, car elle abonde sur place.

Kerstin de Stockholm, Ladislav de Varsovie, Jennifer de Dallas, Kurt de Wolfenbüttel, on n'en finirait pas de dresser la

liste des composantes du conglomerat qui oscille entre les yachts, les glaces et les fripes. Coup de chapeau à l'endroit car, véritable creuset, ce périmètre est à la mode ce que César (pas Jules) représente pour la sculpture. Autant dire qu'il s'agit de n'importe quoi. Cela va du vrai vieux tricot de marin rapiécé de neuf au ruban parme sur un chapeau de brousse kaki, en passant par une chaussure accrochée au cou. On serait tenté d'applaudir l'éclatement-des-structures-d'une-mode-figée-au-profit-d'un-look-privilegiant-le-désir-de-s'exprimer-éprouvé-par-l'autre. En sus, dans de telles conditions, la place de l'argent devrait se trouver gommée.

Nenni, car tout comme la Joconde exposée au Louvre diffère de celle qui orne le calendrier des PTT, la godasse de basket de cinq centimètres de long suspendue à votre cou peut être « nature » ou tout simplement en or et sertie de diamants.

Même si les réponses revêtent l'allure d'une litanie, il convient, afin de tout comprendre, de poser une série de questions à mille francs : Qui imposa la mode des jeans délavés — pas à l'eau de mer, mais à l'eau de Javel — ? Puis celle des jeans en loques — si les trous se situent entre taille et genoux, on quitte le domaine vestimentaire pour entrer dans celui de la friandise érotique ? **Vachon**. Qui écoula des chemises blanches apparemment héritées de grand-maman, mais, en fait, sorties à la chaîne des ateliers du Sentier ? Vachon, vous dis-je. Qui popularisa le tee-shirt unisexe qui moule mal mâles, femelles, femelles-mâles et mâles-femelles ? Vachon. Vachon, c'est le plaisir des yeux.

Depuis plus de trente ans, madame Vachon habille le cheptel tropézien. En 1960, elle instaura le régime du vichy à petits carreaux. A merveille, il met en valeur les amphores humaines et cela, la première minette venue le callipyge au quart de tour. Elle n'est pas à la portée de toutes les bourses, madame Vachon. Si elles désirent acquérir chez elle les fripes à la mode de Saint-Trop', la petite informaticienne de Veule-les-Roses, la pipière de Saint-Claude ou la vachère de

La crise du « textile »

Taine l'écrivait : « La morale, comme le sucre, est un produit éminemment variable. » Il est loin le temps (1959) où, à Pampelonne, une jolie fille enlevant le haut transformait le gendarme de Saint-Tropez en « amandier » en fleurs. A l'époque, le pandore déployait une prodigieuse virtuosité de strip-teaseuse. Car, appliquant le principe du président **Mao** afin de se trouver parmi les baigneurs tel un « poisson dans l'eau », il se déshabillait, cachait uniforme et képi parmi les roseaux et, vêtu d'un maillot de bain classique, se promenait sur la plage afin de repérer les nudistes. Il courait alors se rhabiller et venait verbaliser. Ce temps n'est plus, Cinna. Aujourd'hui, ce sont les intégristes du slip de bain qui se trouvent parqués à leur tour dans des espaces réservés.



Beau
ou belle
plastique ? ↑



Oh, mon beau
bateau o.o.o. !



Les « Trois Grâces » et leur filet mignon.

Leeuwarden (Pays-Bas) doivent accepter de puiser dans celles des satrapes yachtmen qui, eux, raffolent des bijoux indiscrets chers au bon **Diderot**.

Arrêtons-nous, maintenant, pour une parenthèse importante. Demander à ce que l'on nomme un Tropézien de souche si la prostitution existe dans sa ville revient à s'enquérir auprès de monsieur **François Mitterrand** si la corruption frappa jamais le parti socialiste. Certes, il est toujours possible de moduler. Tout comme le père du *Bourgeois Gentilhomme* n'était pas marchand mais, s'y connaissant en étoffe, cédait du tissu à ses amis pour de l'argent, il n'est pas exclu que la Tropézienne d'occasion saisisse celle de voir ses charmes récompensés par un prix. « Dur, dur », pour employer l'un de ces tics verbaux originaires de Saint-Tropez, lieu générateur d'un novalingue à la **Orwell** dont le trésor lexical s'étend bien à trois cents mots.

La pêche à la chair fraîche

On l'a dit, et cela correspond à la réalité : le reliquat de la jet-set, autant dire la crème de la lie, tournicote aujourd'hui en circuit fermé. Ses lascifs bunkers flanquent les collines de la périphérie. Une confusion doit être évitée. En Bretagne existe la charmante bourgade de Camaret. Une chanson de carabins l'évoque et affirme : « Les filles de Camaret se disent toutes vierges. » Au Cap Camarat, non loin de Saint-Tropez, les belles résidentes des somptueuses villas n'auraient jamais l'idée de revendiquer une telle tare. Du reste, les architectes aménagèrent les lieux de façon à ce que toute confusion avec un monastère apparaisse impossible. L'une d'elles enserme une piscine de rêve, sur laquelle donnent les hublots des chambres. En toute commodité, les hôtes peuvent œuvrer dans leur lit tout en contemplant les volutes aquatiques de baigneurs et baigneuses spécialisés dans l'odieux visuel.

Tout cela est bel et bien, mais lorsque les rotations se limitent à un nombre restreint de participants, la bigamie et la polygamie tendent vers une monotone endogamie, quand bien même toute idée de procréation demeure exclue. Les hédonistes en sont conscients. Lors d'un soir ou pour une semaine,

ils s'efforcent, et parfois contre espèces sonnantes et rébuchantes, d'élargir le cercle de leurs amis.

Descendre de l'échelle sociale afin de faire soi-même son marché, il ne saurait en être question puisqu'on a les moyens de s'offrir des sergents (tes) recruteurs.

Une jeune Belge de 18 ans, nommée Juliette (sans doute Sade l'avait-il prédestinée avec ses malheurs de la vertu) se trouva engagée une fois (les contes de fées belges commencent toujours par ce mot) sur ces sentiers battus par le stupre. En fait, il s'agit d'une route au bord de laquelle elle pratique l'auto-stop dans le dessein d'aller passer ses vacances à Saint-Tropez. La fée ne tarde pas à venir. Elle s'appelle Véronique, a 28 ans, et pilote une Jaguar blanche. Elle-même se rend à Saint-Tropez. L'argent, on s'en doute, ne lui fait pas défaut. En chemin, elle traite royalement Juliette qui n'aura pas à entamer son modeste pécule (les péculs sont rarement orgueilleux).

Comble de veine, Véronique invite Juliette à partager un studio loué non loin de la place des Lices. Un peu embarrassée, la jeune Belge avoue son manque relatif d'argent. « *Pas de problème, rétorque l'ainée avec ta jolie frimousse, tu n'en manqueras pas.* » Véronique-Pygmalion amène Juliette-Cendrillon chez le coiffeur, puis chez Vachon, Chose et Mic-Mac, afin de compléter la métamorphose. Après un dîner au champagne à L'Escale, notre Belge monte dans la citrouille, ou plutôt la Jaguar de Véronique. Direction : la villa d'un ami sur la route de Pampelonne.

En pénétrant dans la salle des ébats, Juliette n'aura pas de mouvement de recul, car les vapeurs de l'alcool ont quelque peu embrumé son esprit. Car ici, on joue cartes sur table, puisqu'il s'agit de strip poker. Chanceuse pour le reste, Juliette n'a guère de veine au jeu. L'espace d'un instant et (mais songe-t-

Une belle prise, non ?





Encore une mode tropézienne : le maillot feuille de vigne.

elle aux vers de **Jean Racine** à ce moment ?) elle se retrouve « dans le simple appareil d'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil ».

Le matin suivant n'aura rien d'un lendemain qui chante. La Bruxelloise se réveille dans le lit d'un quinquagénaire. Prévenant, il la fera raccompagner par son chauffeur. Arrivée au studio de Véronique, Juliette découvre une épaisse liasse de billets dans la poche de son pantalon. « Tu es la meilleure », constate Véronique et elle ajoute : « J'ai une surprise pour toi. Demain, nous partons en mer. Bref, la grande vie pour trois semaines. »

La croisière sera dense en activités. Whisky, champagne, caviar, foie gras et bronzage constituent l'ordinaire quotidien. Quant aux activités érotiques, elles ne tournent pas à la routine puisque, chaque jour, on change de partenaire, à moins que l'on ne décide une mise en commun des provisions.

Avant de débarquer sur le quai de Suffren, Juliette reçoit un chèque dont le montant l'amène à penser qu'à Bruxelles, son emploi de secrétaire stagiaire est vraiment mal rétribué.

Véronique lui organisera deux autres périodes, tout aussi lucratifs. Lors de l'ultime voyage, le propriétaire du yacht organisera une projection pornographique au cours de laquelle les jeunes filles invitées auront l'occasion de visionner leurs propres ébats. Grâce à une miraculeuse réaction de rejet, la jeune fille aura le courage de rompre l'enchaînement avec ce qu'il faut bien nommer par son nom : la prostitution.

Encore l'histoire de Juliette s'apparente-t-elle au sordide doré. Or, les choses ne se passent pas toujours sous des auspices aussi favorables. Dans un autre cas de figure, on ne dépêche pas un *missi dominici* quérir la montagne pour l'amener au prophète, mais c'est l'intéressé qui se rend lui-même à la pêche à la chair fraîche. Là, il ne s'agit plus du circuit sédentaire, mais de « touristes » relativement aisés cherchant des visiteuses qui le sont moins. Certains Teutons sont parfaitement au point dans cette spécialité. Avec leur sens inné de l'organisation « kolossal », ils amènent avec eux le gîte, la couverture sanitaire et leur caviar à eux, qui s'appelle *Brot und Wurst* (pain et saucisse). Cela revient à dire qu'ils rôdent autour des campings au volant d'une Mercedes remorquant une caravane. Avec ces gens, la

donzelle n'a pas à espérer de cadeau royal, mais une obole qui lui assurera le « pan bagnat » pour deux ou trois jours.

Les « grünen » (verts) allemands préfèrent des méthodes plus rustiques. Avec le *Germanisches Naturgefühl* (sens germanique de la nature), ils optent pour la plage. Fidèles aux solutions « alternatives », ils opèrent volontiers en coopérative, ce qui permet de casser les prix et d'être performant. Le chef de file emmènera la proie pour une nocturne corrida à Pampelonne. Dans un coin reculé, les « Kamarades » les attendent à bras ouverts. De deux choses l'une : soit, moyennant un modique supplément, ils prendront un actif jeton de présence, soit ils se contenteront d'un jeton tout court et

assisteront au spectacle en s'autodéterminant avec vigueur. Bien sûr, par ces temps d'incertitude, ils portent des boucliers en caoutchouc. Cela explique que, certains matins, tous les hévéas du Brésil semblent avoir écoulé leurs sous-produits sur les plages varoises.

Yves de SAINT-AGNES

Les épiciers de la débauche

Avec une férocité sans égale, **Françoise Parturier** campe le personnage de Bonardi, pape de « l'art pauvre ». Clown pontifiant, il vend n'importe quoi aux gogos fortunés. Cela va des cotons souillés de sang et de pus aux épingles de nourrice sous globe. Tout cela passe fort bien, car il expose ses déjections à New York et au Musée d'Art moderne de la ville de Paris. Dans sa bergerie, près de Saint-Tropez, il organise des parties fines. France, le personnage central des Hauts de Ramatuelle, raconte ainsi sa visite chez Bonardi :

« Quand nous sommes redescendus, Bonardi avait près de lui, assise sur une chaise de jardin en fer, une très jolie jeune femme avec un visage allongé, pâle, poudré de blanc, de grands yeux lilas, très rétro. Elle portait une courte chemise de dentelle noire et pas de culotte. Bonardi lui a dit de montrer à son ami Simon, un artiste, les jolis dessins que formaient sur les fesses les découpes de la chaise. Ce qu'elle fit, s'inclinant en nous tournant le dos. Je vous passe les détails. »

« A un banquier, M. Liechard, Bonardi fourgue la jeune femme. Les conditions : un jour avec la fille par œuvre achetée. Liechard s'inscrit pour trois jours. Mais, à la diffidence des autres, ce « milliardaire du libéralisme avancé » refuse successivement les œuvres d'art comme vieux habits trempés dans le polyester, assiettes de mégots ou tuyaux d'arrosage. Ce qu'il veut, ce sont des trucs porno pour orner ses WC de Saint-Tropez. »

Le pire est que Bonardi et Liechard existent.

DES MAISONS DE RÊVE...

A Saint-Tropez, rien de plus secret que les maisons. Gardées jour et nuit, protégées par des systèmes d'alarme les plus sophistiqués, cachées le plus souvent derrière de hauts murs, enfouies dans une végétation dense et luxuriante où une maman chimpanzé ne retrouverait pas ses petits, tout est réuni pour que ces maisons soient de rêve... Pourtant, elles font toujours autant phantasmer les voyeurs. A commencer par la célèbre Madrague (à droite), que le Crapouillot — comme les maisons suivantes — vous montre vue du ciel. A l'origine, maison de pêcheurs de la baie des Canoubiers, La Madrague, qui tient son nom de celui d'un grand filet tendu en cercle pour pêcher le thon en Méditerranée est, aujourd'hui, défendue par deux murs. Dans les années 81, l'épisodique sous-ministre du domaine maritime, Louis le Pensec, se mettra en tête de les faire détruire. Ce qui fera dire à la propriétaire des lieux : « Ici, j'ai mangé mon pain blanc. Maintenant, j'ai du Pensec ! » Contre vents et marées, La Madrague fera de la résistance. Aussi bien aux injonctions de l'administration qu'aux hordes de « blaireaux » qui, chaque été, la prennent d'assaut. Dans l'espoir de...

Appartenant depuis peu à la « Fondation Brigitte Bardot », La Madrague est devenue un refuge pour animaux. Actuellement, 43 chiens et 30 chats y vivent en douce harmonie. BB, quant à elle, a émigré dans l'arrière-pays, dans une maison plus modeste, et surtout plus secrète.

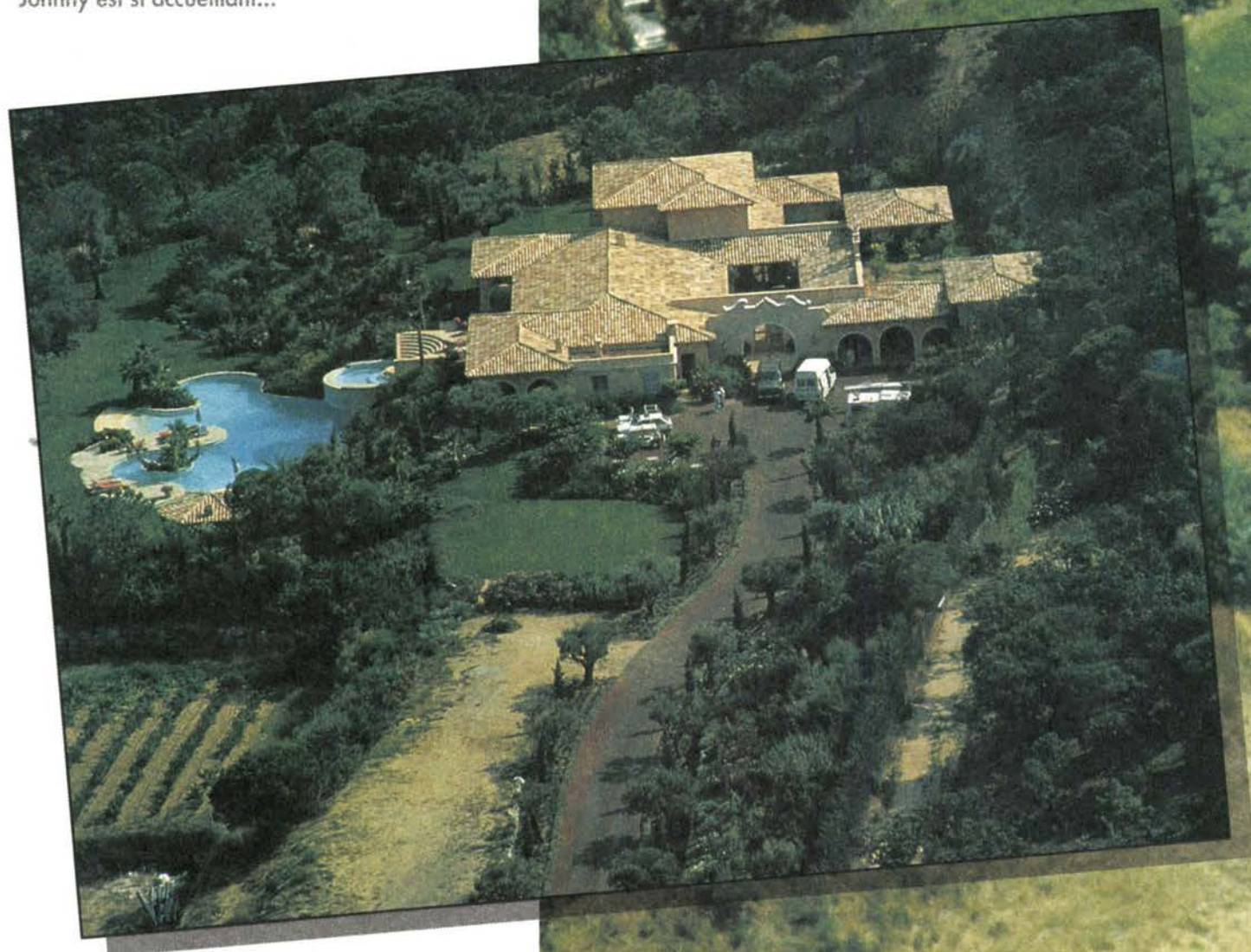




A Paris, depuis plus de trente ans, Michèle Morgan et Gérard Oury s'entêtent à faire appartements séparés.

Elle n'a jamais voulu quitter son cher Neuilly. Lui ne se lasse pas d'admirer la capitale du haut de la Butte Montmartre. Chaque été, de juin à septembre, ils vivent une cohabitation des plus tendres, dans leur somptueuse propriété du golfe de Saint-Tropez (à droite). Et si c'était ça le secret du bonheur conjugal ?

Johnny Hallyday, qui a l'habitude de dire que sa seule fortune est celle qu'il doit aux impôts, aura tout de même pu investir quelque 30 millions de francs dans cette hacienda de style mauresco-mexicain (ci-dessous). Baptisée « Laurada » (prénom de sa fille et contraction de celui de son fils), cette vaste demeure peut aisément recevoir toute la « cour » du chanteur, sans oublier les fidèles « groupies ». Et, surtout, il est malvenu de s'étonner si la maîtresse de maison change au fil des semaines. Johnny est si accueillant...





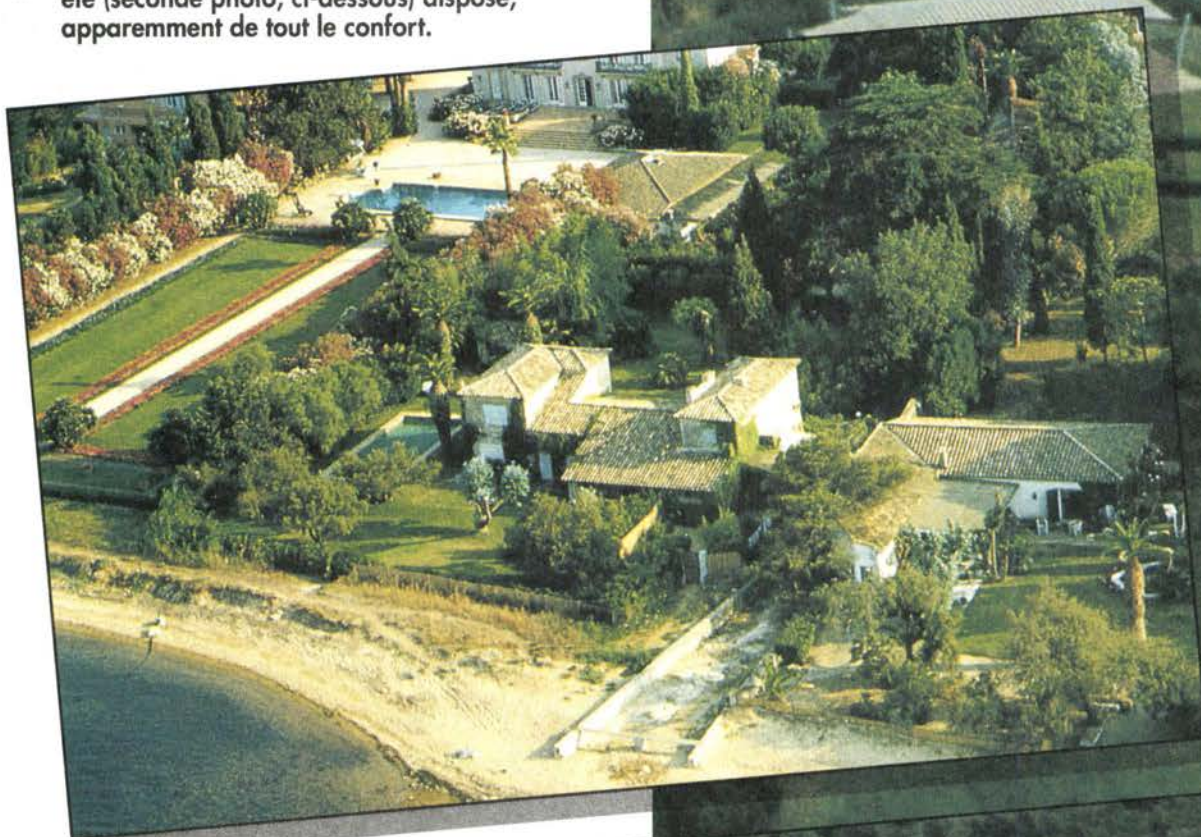
Enrico Macias, sa femme Suzy et les enfants reçoivent chaque été le couple Fabius dans leur casbah de luxe (ci-dessous). Autour de la piscine, à l'heure de l'anisette, ils se prennent à rêver au temps où la « gauche caviar » était au pouvoir. Beaucoup plus discrète, bien qu'en bord de mer, s'élève la propriété de Christina von Opel. Après avoir fait la « Une » des rubriques de faits divers, la maison comme sa propriétaire jouent volontairement aux « belles endormies ».





La plage de Tahiti, voici « La Capilla » (ci-dessus). Propriété de Gunther Sachs, celui-ci y vient chaque été avec sa femme Mirja et ses fils Gunnar et Alexander. Dans ce parc de six mille mètres carrés, outre l'indispensable piscine aux eaux marines, s'élèvent deux tentes de style marocain, qui abritent les somptueux dîners que le maître des lieux n'est pas avare de donner.

Le maître de Salzbourg, Herbert von Karajan, à l'ombre du château de la Messardière, avait fait de cette maison (ci-dessous) son havre de paix. Au petit jour, il aimait y diriger le concert des oiseaux. Depuis sa disparition, sa femme Eliette est restée fidèle à Saint-Tropez. Ce qui n'est pas le cas de Charles Aznavour. « Bohémien » dans l'âme, il n'arrive pas à se fixer. Même si sa maison d'été (seconde photo, ci-dessous) dispose, apparemment de tout le confort.



« Ah, ce n'est pas Saint-Tropez ! » diront les puristes. Certes, la « Maison du Cap » est posée à la pointe de Bonne Terrasse, à Ramatuelle. Mais son propriétaire n'est autre qu'Eddie Barclay, un « vieux Tropicain ». « C'est une maison blanche et gaie, où l'on ne peut que rire, faire la fête et l'amour. » Si c'est Eddie qui le dit. Alors...



CHAPITRE VI

LES BONNES AFFAIRES

Eddie Barclay :

avec la villa du Cap, le Jupiter du show-biz a trouvé son Olympe



Eddie Barclay a le sens de l'hospitalité. Même pour bronzer, il s'entoure de jolies femmes.

D'aucuns auront connu le septième ciel grâce à elle. Lui, seulement son Olympe. Il ne pourra donc jamais se compter, du moins à part entière, parmi les « anciens de la BB ».

Quand bien même ! C'est **Brigitte Bardot** qui aura fait d'**Eddie Barclay** un vrai Tropézien, alors qu'il se contentait (le rustre !) de jouer au volley-ball sur la plage sportive de Cannes avec ses copains, **Robert Hirsch** et **Jacques Charon**.

Atterrée, BB l'invitait aussitôt dans un endroit plus

« rigolo » pour les adeptes du « show-bises », Saint-Trop', via « La Madrague », où Eddie, livré à lui-même tandis que son deuxième mariage battait de l'aile, se plaisait à passer son temps aux fourneaux pour le bonheur des copains et de son hôtesse, même si ceux-là, à l'époque, n'étaient pas encore condamnés au régime Fido.

Les plaisirs simples du quotidien font parfois les grands événements. Ce faisant, alors qu'il marchandait quelques poissons sur le port de Saint-Tropez, pour la bouillabaisse du jour, il est hélé par un quidam.

— Vous êtes Eddie Barclay ?

Le temps de lui répondre par l'affirmative et l'inconnu lui annonçait aussi sec qu'il n'avait rien à faire d'un autographe mais qu'il voulait lui vendre un terrain, avant de lui expliquer la raison de son empressement, tout en l'assurant qu'il ferait l'affaire de sa vie : l'énergumène était en pétard et voulait déshériter ses enfants.

Rendez-vous fut pris, le jour même, à 18 heures, chez Sénéquier. Après le Pastis d'usage, le propriétaire, un certain docteur **Guerrin**, le conduisit dare-dare sur ses terres en friche : 2 ha 07 ca 45 a environ, sis à Ramatuelle, quartier de Bonne-Terrasse.

Toute nuit porte conseil, y compris une nuit blanche. Le lendemain, s'étant couché aux aurores comme à son habitude, Barclay achetait par instinct « ce bout de rocher mal placé », pour la somme de 1 250 000 F. Aujourd'hui, il faudrait bien compter cent fois plus.

Les actes seront signés le 17 juin 1966 (voir document). Et voilà notre homme pour la première fois propriétaire, sans vraiment se rendre compte qu'il vient de réaliser l'affaire du siècle.

Jusqu'en 1979, Eddie laissera rôtir son terrain au soleil, se contentant de louer d'autres villas, notamment la maison de la Forge et le domaine de Loumière. Il faudra qu'il soit victime d'un gros pépin de santé, provoqué par l'abus de ses énormes cigares, pour qu'il envisage de construire. En bon père, il ne veut pas qu'un jour ses deux fils puissent dire que la totalité de sa fortune s'est envolée en fumée...

Décision prise, il vend alors sa compagnie de disques à Philips, pour la modique somme de 12 milliards anciens de l'époque. Autrement dit, il se débarrasse de ses sillons pour semer tardivement dans la pierre. Il a alors 60 ans.

Mais construire sur ce terrain en pente et rocailleux n'est pas une mince affaire. Il faut d'abord aménager un plateau (ce qui le connaît, puisque Barclay, de son vrai nom **Edouard Ruault**, a commencé comme garçon de café), sur lequel prendra assise la future maison. Cela nécessitera 500 tonnes de remblais, pas moins.

A ce prix naîtra donc sa sublime villa du Cap, de style hispano-provençal, comportant quatre ailes de plain-pied enchâssant un beau patio avec, en options, piscine, port privé, court de tennis et hélicoptère dominant la plage de Pampelonne.

Juste ce qu'il fallait, en vérité, pour qu'Eddie s'épanouisse pleinement dans son rôle de Nabab.

Le voici donc sur son Olympe, à l'image de Jupiter.

Un rêve hollywoodien

Un palais tout blanc (piano, télé, canapés, téléphones, fleurs) comportant six appartements pour les invités et une singulière salle de bains pour lui-même, avec une baignoire aménagée de telle sorte qu'il puisse jouer les grenouilles en sautant directement dans sa piscine.

Un véritable rêve hollywoodien (avec le bon goût en plus), largement exploité par la presse du cœur dont la moindre des retombées est de subjuguier le campeur dans sa tente rêvant d'une hypothétique douche à la belle saison.

Loi des contrastes, dont Barclay a toujours su user à merveille au bénéfice de sa propre publicité.

Chaque année, l'été venu, à la floraison des premières casquettes Ricard, Eddie s'en retourne donc à Saint-Tropez, toujours très courtisé par les échos et les photographes qui attendent avec impatience que cet homme toujours courtois et affable leur donne la becquée de sa petite voix nasillarde.

Attitude louable qui le désigne du premier coup d'œil comme le chef de meute au sein de la bande. Un aréopage dit

DESIGNATION

Les biens et droits immobiliers dépendant d'une propriété sise à RAMATUELLE (Var)
Quartier de Bonne-Terrasse, cadastrée
Section AK n° 51 - 52 - 53 - 43 - 44 - 45,
d'une superficie de 2 ha 07 a 45 ca ,
environ.

2° - De son côté, M. Edouard RUAULT s'engage à acquérir la propriété décrite ci-dessus dans le délai et les conditions qui seront indiquées ci-après.

3° - La vente est consentie et acceptée moyennant le prix principal de : UN MILLION DEUX CENT CINQUANTE MILLE FRANCS qui sera réglé comme suit par M. Edouard RUAULT qui s'y oblige :

7° - Lors de la réalisation de la vente, M. GUERRIN remettra à l'acquéreur tous les titres de propriété, et généralement, toutes pièces en sa possession concernant les biens et droits dont s'agit.

Fait en 3 originaux, à PARIS, le 17 juin 1966.

Lu et approuvé
Guerrin
Lu et approuvé
E. Ruault

L'acte de vente qui a fait d'Edouard Ruault (alias Barclay) l'heureux propriétaire du Cap de Bonne Terrasse.



La belle vie pouvait commencer, ainsi que toutes les folies.

Depuis cinq ans,
Barclay
« ré-épouse »
Caroline.
Une cérémonie
que ne
manque jamais
Jean Lefebvre.



« Galaxie Barclayenne » ou « Voie Anisée » — on ne peut pas parler de « Voie Lactée » compte tenu de sa consommation de Pastis ! —, avec un bulbe central réunissant toujours les mêmes bons vieux copains : **Carlos, Jean Lefebvre, Olivier de Kersauzon, Stéphane Collaro, Darry Cowl, Paul-Loup Sulitzer, Pierre Mondy, Daniel Hechter**, avec, en périphérie et, occasionnellement, d'autres spécimens, pour la plupart du show-biz : stars confirmées, étoiles filantes ou simples météores du « Top 50 ».

Système stellaire et mondain qui se déplace de la « Voile Rouge » aux « Caves du Roy », en passant par le « Tropicana », jusqu'à ce que le « dominant » décide de regagner sa villa du Cap où, à son arrivée, il est de règle de hisser le drapeau.

Dans ce temple du farniente, qui n'incite pas vraiment aux travaux de secrétariat, « Papinou » travaille. Il téléphone, cogite, toujours sans en avoir l'air, son verre de Pastis à la main. C'est là où, par exemple, il a eu l'idée de créer son parfum « Saint-Tropez-Eddie Barclay » et trouvé le subtil prétexte, toujours à l'affût d'une fête, de reconfrimer chaque année sa femme **Caroline**, épousée le 3 juin 1988, dans ses fonctions de huitième épouse.

Fêtes sponsorisées à 60 %

Attention amoureuse et hautement médiatique à la fois qui lui permet d'organiser une fête annuelle de tous les diables, le sacrant Nabab de Saint-Tropez.

Revêtant un smoking blanc (référence sans doute à l'aube virginale), Eddie reçoit alors en grand prêtre les offrandes des fidèles, au cours d'une « nuit blanche » qui a tout d'une grande messe mondaine, bercée par le vent du soir et les cent haut-parleurs disséminés dans les arbres, diffusant des airs de jazz, version contemporaine des chœurs liturgiques.

Pour les mieux lotis, ces offrandes se résument à leur présence, pour d'autres, à des échos dans la presse, et, pour les chefs, derniers étoilés du *Michelin*, à des veaux, vaches, cochons et autres mets somptueux qu'ils acheminent sur l'Olympe, bravant le cagnard et les routes poussiéreuses et embouteillées avant de les lui accommoder gracieusement. Tout juste quelques heures avant que les quelque cinq cents invités franchissent en grappes les derniers mètres qui les séparent des gardiens du temple tandis que la plèbe tente de s'infiltrer, attirée comme des papillons de nuit par la haie de flambeaux qui dirige le cortège.

Ce que ces braves gens ignorent alors, tandis que les photo-

graphes d'agences comptabilisent, avec une certaine agitation, les têtes connues, avec le trac de ne pas rentrer dans leurs frais, c'est que M. Barclay travaille en s'amusant et s'amuse en travaillant. Et qu'il sait à merveille marier l'utile à l'agréable dans la mesure où toutes ses fêtes sont sponsorisées à 60 %. Par **Miele, Rothman's, le café Legal, J & B, Piper Hiedsick**, ce qui revient à dire — et il l'avoue volontiers — qu'une telle nouba ne lui coûte jamais plus de 500 000 F.

De la belle ouvrage ! Combien lui demanderait, en effet, un **Jacques Séguéla** pour réunir un tel plateau : des vedettes françaises comme **Johnny ou Aznavour**, mais aussi des stars internationales comme **Elton John, Ray Charles, Liza Minelli ou Jack Nicholson** qui, en remerciement de leur aide médiatique, ont leurs initiales gravées sur les dalles de la villa du Cap, comme d'autres célébrités au Chinese Theatre d'Hollywood ?

Non, vraiment, Eddie Barclay sait y faire ; avec, de surcroît, l'élégance d'avouer que, par ces temps, un amphitryon se doit d'être malin mais aussi économe.

Il aime Saint-Tropez et Saint-Tropez le lui rend bien. Mais, en ce domaine aussi, l'amour, ça se cultive !

Gérard-Gilbert RICHARDOT



Les plus grands cuisiniers sont de la revue.
Ici (de gauche à droite) : Lenôtre, Bocuse, Troisgros.

CHAPITRE VII

LES MALHEURS (IMMOBILIERS) DU NEVEU MITTERRAND



La folie des grandeurs a poussé le neveu de « Tonton » à construire, en dépit de la législation en vigueur.

"Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse." Voilà pourtant plus de trente ans que les promoteurs et leurs richissimes clients, sous le regard d'édiles très complaisants, s'en sont donné à cœur joie pour construire, au mépris des lois et règlements en vigueur, à peu près tout et n'importe quoi. Terre de prédilection de ces requins de l'immobilier : la Côte d'Azur, bien sûr.

On trouvera évidemment bien d'autres régions, en France, où des promoteurs ont piétiné la législation, mais la Côte d'Azur, par sa situation exceptionnelle, la concentration de fortunes qu'elle abrite, a exacerbé cette tendance et l'appétit insatiable de certains.

Paradoxe : si Saint-Tropez passe pour la ville de tous les excès et le paradis des milliardaires, c'est pourtant du petit port qu'est parti le signal d'une véritable « reconquête » du droit lancé par des élus, des juges, voire de simples citoyens.

Aujourd'hui, le mouvement s'amplifie — URBA, la COGEDIM, la Tour BP sont, rappelons-le, des affaires « immobilières » — et déjà plusieurs géants de l'immobilier sont tombés, tels Christian Pellerin ou Christian Muller, les tout puissants patrons de la SARI/SEERI. La plupart du temps pour de simples « broutilles », au regard de la puissance financière des intéressés.

Ainsi, c'est une banale infraction au Code de l'urbanisme

qui devait expédier **Muller**, le PDG de la SEERI-Méditerranée derrière les barreaux d'une prison. L'exemple mérite d'être cité tant il est révélateur de certaines pratiques : ainsi, la villa de Pellerin, édifiée au Cap d'Antibes, ne « dissimulait » pas moins de 1 650 mètres carrés, invisibles sur le permis de construire. On rira bien lorsqu'on apprendra que les lieux avaient été inspectés par la Direction départementale de l'équipement, laquelle n'avait rien vu d'« anormal ».

Signe des temps, toujours est-il que depuis quelques mois les patrons des grands groupes du bâtiment ont passé plus de temps dans les prétoires des palais de Justice que sur leur chantiers. Est-ce vraiment un hasard si l'une des premières « victimes » de ce retour au droit est un **Mitterrand** Olivier, le propre neveu du chef de l'Etat. Et si cette « mode » est partie de Saint-Tropez ?

Spada contre Mitterrand

Les ennuis du présidentiel neveu débutent en 1990 avec la prise de fonction d'**Alain Spada** à la mairie de Saint-Tropez.

Ce dernier, élu en mars 1989, décide, au mépris de tous les usages jusque-là en vigueur, de faire appliquer la loi. Comme l'explique à l'époque le quotidien local *Var-Matin*, « *c'est là une résolution qui, pour paraître naturelle ailleurs, relève de l'exploit à Saint-Tropez lorsque l'on sait que les hommes les plus puissants de France et du monde y possèdent des résidences et en font construire d'énormes, en se souciant comme de leur premier dollar de la réglementation locale* ».



Les colonnes ne sont pas de marbre.
Mais c'est tout comme...



S A R L D E P O M

Les Parcs de SAINT-TROPEZ

Construction illicites
Contrôler sur place si les
travaux continus - Etablir
procès verbal.

SARL DEPOM
Société à Responsabilité Limitée au capital de 313.500 F
Siège social : 33, avenue du Maine
BP 757
75015 Paris Cedex 15

ASSEMBLEE GENERALE
EXTRAORDINAIRE

30 DECEMBRE 1987, à 15 H 00

FEUILLE DE PRESENCE

ASSOCIES	NBRE DE PARTS	SIGNATURE
Monsieur Olivier Mitterrand 33, avenue du Maine 75015 Paris	2.966	<i>[Signature]</i>
Monsieur Francis Desforges [redacted] avenue de [redacted] 75006 Paris	135	<i>[Signature]</i>
Madame Edith Cahier [redacted] square [redacted] 75116 Paris	30	<i>[Signature]</i>
Madame A.M. Hubin-Mitterrand 16, avenue [redacted] 75007 Paris	1	<i>[Signature]</i>
Monsieur Jean-Gabriel Mitterrand 16, rue [redacted] 75007 Paris	1	<i>[Signature]</i>
Monsieur L. David Mitterrand 31 bis, [redacted] 75007 Paris	1	<i>[Signature]</i>
Mademoiselle Marie Mitterrand 31 bis, [redacted] 75007 Paris	1	<i>[Signature]</i>
Total	3.135	

Du travail en famille ! Après l'acceptation du permis de construire (en bas à gauche), on ne dénombre pas moins de six membres de la saga présidentielle dans la DEPOM (ci-contre).

Bien sûr, la construction à cet endroit de rêve est très sérieusement réglementée. Suivant le coefficient d'occupation des sols (COS), le « Sam suffit » socialiste ne pourra pas excéder 560 m².

Seul détail, les « Parcs de Saint-Tropez » sont régis par un règlement interne dont une odieuse disposition interdit qu'un même bâtiment puisse excéder 400 m².

Nul doute que l'obscur fonctionnaire qui a pondu pareil règlement a voulu « bien faire » et préserver ainsi l'environnement exceptionnel du site, mais le malheureux a vu à son échelle, et même, avec un effort d'imagination, est à mille lieux d'envisager les contraintes qui peuvent peser sur la première famille socialiste du pays.

400 m² ! Et pourquoi pas deux pièces avec balcon ?

Quoi qu'il en soit, Olivier Mitterrand ne perd pas son temps en vains babillages avec l'administration, et le permis de construire déposé en 1988 est en tout point conforme à la conception étreiquée du confort de la mairie de Saint-Tropez. La maison principale est donc prévue pour 389 misérables mètres carrés, aux-

quels viendront toutefois s'ajouter, sur deux niveaux, l'indispensable « maison d'amis », soit 87 m² + 80 m² qui nous font donc 167 m² pour l'« annexe ».

En résumé, et au mètre près, la résidence d'été des Mitterrand ne devrait pas excéder les fatidiques 560 mètres carrés réglementaires.

Vingt-six portes-fenêtres : vingt millions de francs

C'est hélas sans compter sur l'incommensurable fossé d'incompréhension qui s'est creusé en cette fin de siècle entre l'élite rose et la classe ouvrière.

Mû par on ne sait quel relent de stakhanovisme, héritage d'un passé qu'on pensait révolu, la vingtaine de travailleurs embauchés par Olivier Mitterrand se lance dans des travaux dignes d'Hercule, et c'est un véritable palais des Mille et Une Nuits qu'ils font surgir de la terre provençale.

Si personne ne songe alors à critiquer la magnificence de

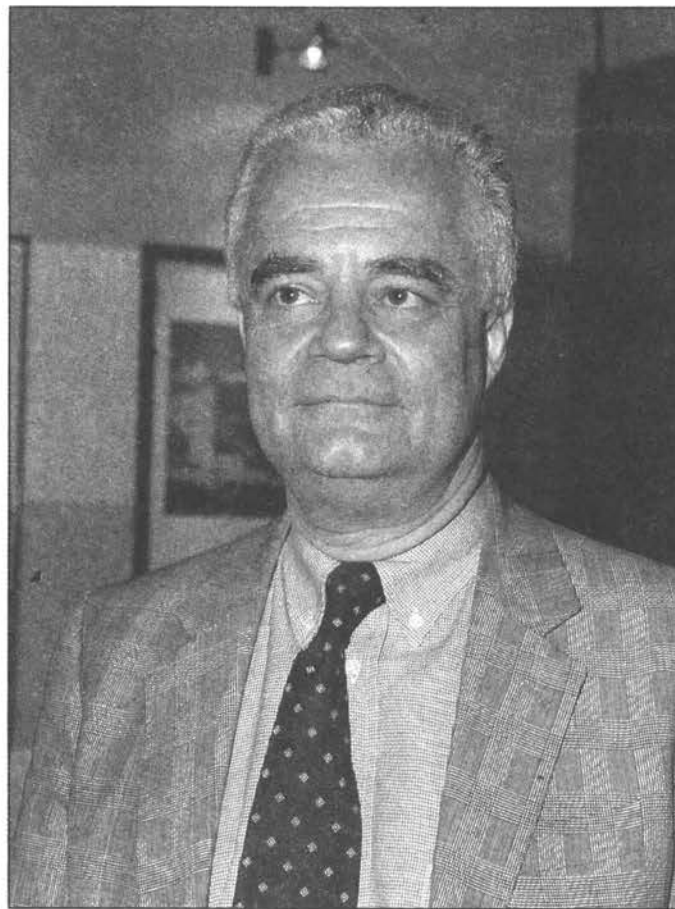
Pour se faire la main (ou donner le change ?), monsieur le maire commence d'abord, procès verbal à l'appui, par faire cesser les travaux de plusieurs petits chantiers illégaux. Puis, en mars 1990, il décide de faire un exemple. Et quel exemple ! Cette fois, son gibier est de taille.

A 47 ans, **Olivier Mitterrand** est le neveu du président **François Mitterrand**, et donc, le fils du frère aîné de ce dernier, **Robert**.

Président directeur général d'une très grosse société immobilière « **Les Nouveaux Constructeurs** », il est également, à Saint-Tropez, le véritable ambassadeur de toute la famille Mitterrand, à travers une société, la DEPOM (les deux dernières initiales correspondant aux initiales d'Olivier Mitterrand).

C'est ainsi que, parmi les sept associés de cette petite SARL (domiciliée à la Tour Maine-Montparnasse, au siège des « Nouveaux Constructeurs »), on ne dénombre pas moins de six membres de la famille présidentielle (voir document).

Propriétaire d'une parcelle de terrain de 7 373 m² dans les « Parcs de Saint-Tropez », au lieu-dit « du Cap Saint-Pierre », le neveu de Tonton dépose un permis de construire pour une résidence d'été.



Entre le maire, Alain Spada (à gauche), et Olivier Mitterrand, ce sera une guerre au « finish ».

l'ouvrage aux 26 portes-fenêtres (dont le coût est estimé à près de 20 millions de francs), Alain Spada découvre avec stupeur que l'ensemble a bien peu de rapport avec le permis déposé en sa mairie.

C'est ainsi qu'en lieu et place d'une demeure principale prévue sur 400 m², le bâtiment s'étend, en fait, sur 690 m² au sol. Compte non tenu des dépassements en hauteur, qui ont d'ailleurs incité une richissime voisine d'Olivier Mitterrand à déposer plainte. Au total, le « dépassement » excède 900 m² !!

Bien sûr, l'insouciant neveu du chef de l'Etat ne s'est aperçu de rien. Sinon, on s'en doute bien, il n'aurait pas manqué d'aller déposer une demande de permis de construire « modificatif ».

Il est vrai que les amendes qui sanctionnent ce type d'erreurs de calculs sont dérisoires au regard du prix du mètre carré dans la région, et les « initiés » savent parfaitement qu'il est tout à fait exceptionnel qu'un maire pousse le mauvais voisinage jusqu'à engager une procédure pouvant entraîner la démolition.

Manque de chance, Alain Spada, un original sans doute, dressait aussitôt un procès-verbal de toutes les infractions constatées et transmettait l'ensemble, en mars 1990, au Parquet de Draguignan.

On imagine sans peine l'embarras du procureur, vu la « qualité » du délinquant qui lui est présenté ce jour-là. Embarras partagé par le préfet du département dont dépend la réunion du tribunal administratif.

Voilà une procédure susceptible de vous briser une carrière ! Ne murmure-t-on pas qu'une chambre a été prévue pour accueillir « François » lui-même ?

Le bras de fer va durer deux ans, et en dépit de multiples

réunions dites de « conciliation », puis du dépôt par Olivier Mitterrand de cinq nouvelles demandes de permis de construire « modificatif », force restera à l'inflexible maire Alain Spada.

La mort dans l'âme, par un triste mercredi du mois de décembre 1992, au coût déjà prodigieux des travaux, Olivier Mitterrand est obligé d'ajouter la location d'un bulldozer, sans quoi il est bon, cette fois, pour le tribunal correctionnel !

L'opération a lieu dans le plus grand secret. Pas question qu'un photographe vienne fixer l'image de l'humiliante démolition de la maison d'Olivier Mitterrand. Même le conducteur du bulldozer, officiellement convoqué pour « tracer un chemin », n'apprendra qu'au dernier moment l'objet véritable de sa tâche.

En une heure à peine, la luxueuse maison « d'amis » de 200 mètres carrés est réduite à un lamentable tas de gravas. Dans la maison principale, un niveau entier est également détruit dans les deux ailes. Même chose pour les couloirs formant initialement des galeries à ciel ouvert qui sont débarrassées de toutes les fenêtres qui avaient été ajoutées au plan initial.

Malheureusement, la victoire du maire sera de courte durée. Il voulait faire un exemple, certains de ses administrés, sans doute inquiets de ses pulsions « intégristes », le lui feront cher payer. Quelques mois plus tard, lors des élections municipales, Alain Spada est battu de quelques voix par son prédécesseur, **Jean-Michel Couve**.

On ne s'attaque pas impunément aux princes qui nous gouvernent. Fussent-ils socialistes...

Eric LAFFITTE

CHAPITRE VIII

JOINTS...

JUILLET, AOÛT

L'énigme posée par ce pendentif semblerait complexe à Edipe lui-même.

Battant la breloque entre les seins dénudés des estivantes, cette amulette pour allumeuses a des allures de briquet. Têl n'est pourtant pas le cas, cela même si l'objet sert à l'auto-allumage. En fait, il s'agit d'une ampoule de trinitrite d'amyle. Ce nom rime justement avec dynamite, car il suffit de briser la fiole et d'en respirer les émanations nauséabondes pour provoquer une explosion sexuelle. Mieux que le quinquina, cette drogue est censée requinquer le quinquagénaire à la libido défaillante. Pour la Messaline usée, c'est le réservoir des sens. L'olfactif carburant lui redonnera le bel appétit orgasmique d'une Agripine en fleur. On pourrait même évoquer Poppée, puisque le produit en question porte le nom de *popper*.

Puissant vaso-dilatateur, il s'agit cependant d'une drogue avec tous les dangers que le mot implique. A Saint-Tropez, dans les bars, sur les plages, sur le port, elle est partout en compagnie du haschich, de l'*ecstasy*, de la cocaïne et de l'héroïne. C'est de notoriété publique, mais ici, on préfère parler d'autre chose. Ainsi, son franc parler à ce sujet fut l'une des raisons qui coûta son siège de maire à **Alain Spada**, lors des



Quand la motarde nous monte au nez.

élections municipales anticipées de mai 1993. N'avait-il pas déclaré aux journalistes :

« Il y a des boîtes où l'on vous balance des poppers par les bouches d'aération. On vous force à vous droguer à votre insu. On vole les jeunes de leur jeunesse. »

Un Don Quichotte sommeille dans le cœur de cet Alain Spada, car il osa même s'en prendre à cette vitrine tropézienne qu'est le Papagayo, la plus célèbre des discothèques. Le patron en est **François Malortigue**, dit Frangi pour les intimes. **Brigitte Bardot**, **Juliette Greco**, **Roger Vadim**, **Françoise Sagan** et l'incontournable **Hallyday**, tout le Gotha des fêtards a défilé dans l'établissement.

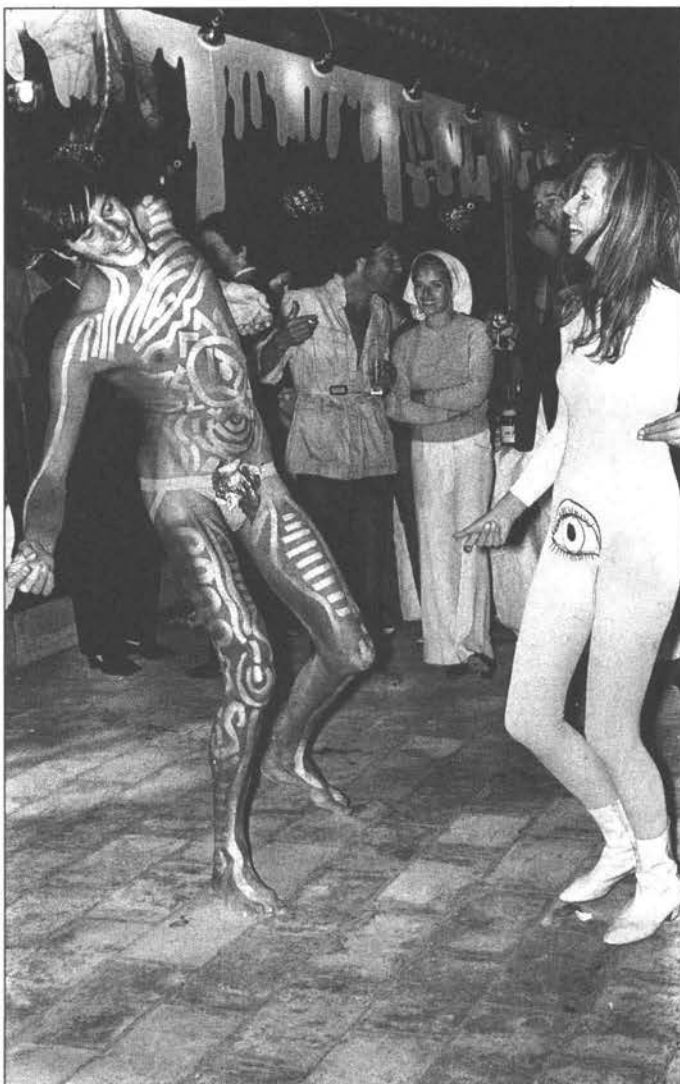
Au terme des années 80, Saint-Tropez commence à fatiguer. Afin de relancer le Papagayo, Frangi engage un nouveau disc-jockey, le Nîmois **Philippe Cortic-**

chato dit Corti. Du Palace à Scheherazade, en passant par les Bains-Douches, il fut le prince des nuits parisiennes. Pour mettre de l'ambiance, il n'a pas son pareil. Il va redonner une pêche d'enfer au Papagayo. Sur le coup de minuit, la foule se presse devant les portes de la boîte. Il faut presque un chausse-pied afin d'y faire pénétrer jusqu'à 1 500 personnes. Le public oscille entre 16 et 75 ans. Les jeunes s'installent au premier, les doyens restent en bas. L'élite se regroupe dans le « carré royal »,

près de la piste. L'empereur du sucre, le grand chevalier d'industrie immobilière y côtoient **Eddie Barclay**, **Stéphane Collaro**, **Johnny** et bien d'autres. On y claque facilement dix mille francs au cours de la nuit. Très vite, Corti fait monter la mayonnaise avec des tubes des années 60 et 70. Œcuménique, le disc-jockey panache la bamba, **Dutronc**, la musique arabe et **Verdi**. Puis, ce roi du platine enchaîne sur la chanson israélienne *Havah Naghila*, et transporte d'aise la partie du public qui vient du Sentier lumineux. Il n'hésite pas à doucher ensuite leur enthousiasme en poussant un retentissant « Vive la Palestine ». Au sein du carré royal, on se shampooine au champagne, on y va fort du serpent. Puis la lambada soude les cuisses à d'autres cuisses. Les sourires sont extasiés. L'*ecstasy* n'est souvent pas étrangère à cette béatitude.

La navigatrice et la cocaïne

Ecstasy : à elle seule, l'appellation de cette redoutable amphétamine annonce son surnom de « pilule de l'amour ». Elle se trouve classée au tableau B des stupéfiants. Selon les spécialistes, elle provoque chez les utilisateurs une forte sensation de bien-être et a des vertus dynamogènes. A haute dose, elle peut provoquer des accidents cardiaques.



Il y a plusieurs façons de s'envoyer en l'air...

Burn, Baby Burn

● Parmi les tocales surréalistes des milliardaires, la palme d'or revient sans doute à une richissime Allemande, grande accro de coke et de jeunes femmes auxquelles elle fredonne la chanson de **Billitis**. Un jour, avec sa bande, elle se rend au « Pirate », à Roquebrune. Dans cette boîte, toutes les extravagances sont permises, et il est courant de voir les clients arroser les serveurs au champagne. Mais ce soir-là, en arrivant, l'Allemande s'exclame : « Ces tables et ces chaises sont affreuses. » « Il n'y a qu'à les brûler », rétorque quelqu'un de sa suite. Chose dite, chose faite. On entasse le mobilier sur le barbecue géant. Effrayé, le maître d'hôtel court avertir **Robert Viale**, le patron :

— Laisse, réplique le maître de céans, tu vois bien qu'ils s'amuse.

— Mais les clients, où vont-ils s'asseoir ?

— Eh bien, par terre.

— Et demain ?

— Demain, on achètera de nouvelles tables et de nouvelles chaises. Mais n'oublie pas de compter le mobilier brûlé sur l'addition avec le service.

Elle va générer un scandale. Le 25 avril 1992, le tribunal correctionnel de Draguignan condamne 14 pourvoyeurs et consommateurs de drogue à des peines allant de six mois à cinq ans d'emprisonnement, assorties d'amendes de dix mille à cent mille francs pour neuf d'entre eux.

On a découvert que, dès octobre 1989, Le Papagayo constitue l'épicentre d'un trafic de cannabis, de LSD et d'*ecstasy* (pas moins de deux mille cachets). Hormis Corti, le disc-jockey, on trouve, parmi les inculpés, **Frédéric Dorel**, patron du restaurant branché « Peanuts » (cela signifie cacahuètes, et cacahuètes est justement le terme utilisé par les « accros » locaux pour désigner la drogue), **Corinne Teinturier**, directrice d'une galerie de peinture, et **Hubert Bastardoz**, peintre en bâtiment, dit « le docteur ». C'est lui qui, au Papagayo, au sein du carré royal, procure les « cacahuètes » aux personnalités. Au cours des plaidoiries, les noms d'Eddie Barclay, de Stéphane Collaro, de **Christophe Marin** et de **Florence Arthaud** vont revenir. La navigatrice reconnaît avoir acheté deux grammes de cocaïne à Hubert Bastardoz.

Quant au disc-jockey Corti, il dispose de ses propres stocks dans sa cabine, au milieu de la piste. Lorsqu'il veut de la marchandise pour ses clients privilégiés, il lance : « Je veux voir la vie en rose. » On découvrira encore qu'en 1990, il fut condamné par le tribunal d'Avignon pour avoir glissé des pilules d'*ecstasy* dans le punch d'inauguration d'une boîte qu'il ouvrait dans cette ville. Il va écoper de quatre ans de prison et de cent mille francs d'amende. Ses avocats font appel. Déboutés, ils se pourvoient en cassation. Curieusement, il ne restera que quelques semaines en prison. Aussi, le maire Alain Spada demandera-t-il au patron du Papagayo de ne pas réengager Corti. François Malortigue, qui aime à jouer les mandarins dans son salon meublé à la chinoise, doit pratiquer la respiration orientale, car il ne manque pas d'air. A un journaliste du *Canard enchaîné* il déclare :

— L'affaire Corti ? Jusqu'à preuve du contraire, il est innocent. Corti, vous savez, c'est un enfant. Il s'amuse et il amuse les mêmes. Les jeunes qui viennent ici, ils s'éclatent. La drogue, on la trouve partout. Pourquoi s'acharner contre moi ?

Pour s'éclater, les jeunes s'éclatent, en effet. Ils revendent

300 francs la pilule d'ecstasy achetée cent francs. Certains revendeurs locaux sont dispensés du droit d'entrée dans l'établissement et ont une table réservée dans le carré royal. Il est cependant exact que Le Papagayo n'est pas l'unique haut lieu de ce vilain commerce. Si le patron du Peanuts faisait surtout dans le haschich pour les mineurs, Marie-Josée Waltz, gérante d'une boutique de fringues tropézienne, vendait des doses de cocaïne sorties d'un tube d'aspirine effervescente. Ce champagne des drogués s'appelle à Saint-Tropez la « farine Francine », à cause d'une célèbre marque de farine blanche, « la plus légère et la plus fine ».

Tout au long du procès, les avocats de la défense s'étonneront que l'instruction de cette affaire de drogue se soit arrêtée, comme par hasard, avant d'en venir aux gens célèbres qui se fournissent à Saint-Tropez. Pourtant, il arriva à la « jet society » de payer cher ses égarements. La phénoménale et sombre histoire de Christina von Opel en fournit l'illustration.

En direct du Liban

A Saint-Tropez, la date du 6 juillet 1977 est celle du coup d'Etat « subséquent » réalisé par les gendarmes. « A partir de dorénavant et jusqu'à désormais », on ne pourra plus les présenter tels de plaisants Escartefigue plus aptes à tirer la boule qu'à dégainer le 9 mm. On dira même plus : à côté d'eux, les limiers du FBI peuvent aller se rhabiller. Dans la somptueuse villa-forteresse « Tour et Voile » dominant la baie des Canoubiers, à deux pas de « La Madrague » de sainte Brigitte Bardot, les pandores mettent la main sur une bonne

partie des 2,5 tonnes de haschich fraîchement arrivées du Liban, le reste étant déjà réparti en Allemagne et ailleurs. Le sinistre fret a été transporté à bord du *Sonia*. En rien il ne s'agit d'une felouque barbaresque, mais d'un luxueux voilier, propriété d'un membre de l'aristocratie teutonne. Quant à la villa, elle appartient à Christina von Opel, 26 ans. La fraîcheur de ses quartiers de noblesse se trouve compensée par l'ampleur de son patrimoine.

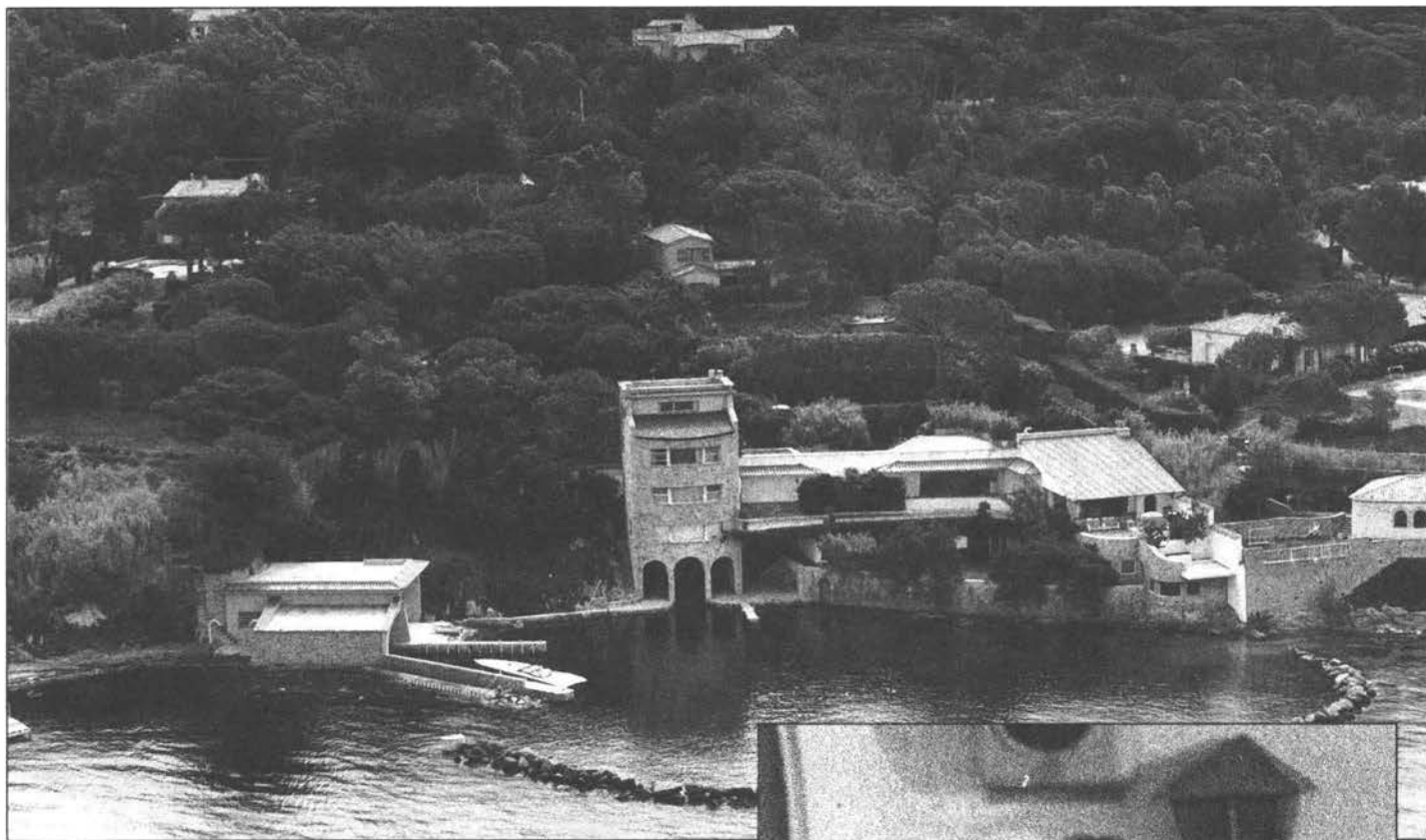
Les dimensions de l'affaire pétrifient Saint-Tropez. Certes, au sein de la petite Babylone provençale, le vespasien principe « l'argent n'a pas d'odeur » tient souvent lieu de règle d'or. En outre, la qualité d'« accro » de mademoiselle von Opel représentait le secret de Polichinelle. Force est d'ajouter que la fréquence de ce comportement tendrait à mithridatiser les indigènes. Personne n'eut cependant imaginé que les membres de la « jet society » se déguisaient en maffiosi. Car l'affaire est de taille ! Deux tonnes et demie de haschich cela équivaut à 2 500 000 doses de un gramme, soit 2 500 000 joints à écouler à l'heure de sortie des écoles.

Bizarre, on peut néanmoins qualifier de bizarres les circonstances de ce coup de filet. A l'origine de la découverte, se trouve un télégramme d'Interpol venu de Suisse. Il fait état d'un important trafic de drogue dans la commune de Saint-Tropez. Quatre suspects sont cités : **Jalal Haddar**, **Michael Karg** (concubin de Christina von Opel), **Walter Egger**, et Christina von Opel, censée être la patronne.

Que la descendante de la dynastie automobile allemande se trouve à la tête d'un tel gang, voilà qui semble énorme. Car ce n'est pas une aventurière corsetée d'acier et venant de récep-



Ce beau bilan représente 2 millions 500 000 joints.



Le repaire de la « jet-maffiosi » :

... la propriétaire des lieux,
Christina von Opel avant son arrestation.

tionner un important stock de came que la maréchaussée va arrêter. Elle cueille, affalée sur un divan, une pauvre chose minée par l'abus conjoint de la vodka et de la cocaïne. Et si la sagesse des nations fleurit souvent le lieu commun, elle n'a pas tout à fait tort en affirmant que « l'argent ne fait pas le bonheur ». En effet, si l'on excepte sa naissance sur un tas d'or, tout prédestinait Christina von Opel au malheur. Sa saga est celle de Cendrillon à l'envers.

L'enfance au garde-à-vous

Dès 1951, année de sa naissance, Christina entame une existence où la grisaille va le disputer à la dorure. *Korrekt*, froid et pète-sec, le père, **Fritz von Opel** n'est pas sans évoquer le portrait-charge que les Français font volontiers des Allemands. Son arrogance est d'autant plus grande que son immense fortune ne doit rien à son travail et qu'il ne contrôle plus l'empire industriel fondé par son grand-père. Devenu père sur le tard (il a 51 ans au moment de la naissance de sa fille), il n'en est pas plus tendre pour autant. De temps à autre, de singulières lubies lui traversent l'esprit. Ainsi, il se mettra en tête l'idée de faire de son héritière une championne olympique de ski. Bien que détestant la neige, la petite fille devra dévaler les pentes à Saint-Moritz, où la famille possède un immense chalet ! Christina n'aime pas davantage les armes, mais cela laissera de glace Fritz von Opel qui décide plus tard de lui fixer comme objectif l'obtention d'une médaille d'or olympique en fleuret.

La fillette ne redoute pas moins les vacances, passées sur la Côte d'Azur à bord du yacht paternel. Le tyran se prend pour un amiral et considère Putzi (surnom de Christina) comme une sorte de gabier. Il tente de lui enseigner l'art de faire des nœuds.



Malheur à elle si elle ne réussit pas. On la consigne alors dans sa cabine, dont elle ne sortira qu'après avoir réussi ses boucles.

C'est presque une bénédiction si, au cours de l'année scolaire, les parents se désintéressent de Putzi et de son frère, Ricky. Ceux-ci ne prennent leurs repas avec leurs parents que les jours de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. La mère, **Evita de Herreran**, d'origine espagnole, n'est pas davantage un paragon d'affection. Deux mois après la naissance de sa fille, elle entreprend un voyage à travers le monde et laisse les enfants à la nurse, Lona. Ils fréquenteront, en revanche, les meilleures

écoles, et seront inscrits au célèbre Institut Salem, près du lac de Constance, où étudient les enfants du Gotha européen.

En dehors de la nounou, c'est auprès de sa tante maternelle Eugenia que Putzi trouve un peu de tendresse. Mais là, le drame va commencer à frapper. En 1964 — Christina a treize ans — la sœur de sa mère vient passer quelques jours à Saint-Moritz. La nièce demande à sa tante de l'accompagner pour skier à Bivio, à 15 kilomètres de là. En route, au col de Jullier, la voiture entre en collision avec un autre véhicule. Des décombres, on retirera le cadavre d'Eugenia. Christina est grièvement blessée. A la clinique, Fritz von Opel rendra visite à sa fille. Elle a les bras dans le plâtre et souffre de la colonne vertébrale. En guise de réconfort, le père tonitrué :

— *Tout ce drame est de ta faute. C'est à cause de toi si ta tante a trouvé la mort. Parce que tu voulais faire du ski. Tu l'as assassinée.*

Les catastrophes vont succéder aux catastrophes. Depuis des années, sa mère, Evita de Herreran, était rongée par le cancer. Afin que ses enfants ne soient pas terrifiés par sa déchéance, elle les avait mis en pension. En mars 1967, quelques jours avant son trépas, elle demande à revoir Ricky et Putzi une dernière fois. Orgueilleuse jusqu'au seuil de la mort, elle les recevra, droite et impeccablement maquillée.

L'aube de la chute

Christina commence à sombrer dans la dépression. Brillante élève lors de son tout jeune âge, ses études commencent à péricliter. En 1970, au collège de Salem, elle tente un suicide en voulant se jeter par la fenêtre. Afin de lui changer les idées, M. von Opel accepte qu'elle aille à Paris, chez sa demi-sœur

Poulet au "H", gâteau au LSD

● Dans les résidences privées où se déroulent les parties fines, on a un sens très particulier de l'humour. Un Tropicien en fit l'expérience, lorsqu'invité par des Parisiens en vacances il se régala d'un poulet étrangement et fortement épicé. Pris de malaise, il rentra chez lui et appela le médecin. Le diagnostic fut rapide : il était drogué car il y avait du haschich dans le fameux poulet.

Plus grave fut l'aventure survenue à deux jeunes estivantes. Invitées à dîner par des jeunes gens « bien » dans une luxueuse villa, on leur sert du caviar à la louche. Au dessert, on amène un énorme gâteau au chocolat. Une heure plus tard, l'une des deux amies déclare se sentir très bizarre. Elle est pâle, transpire à grosses gouttes et a les yeux hallucinés. La seconde commence, elle aussi, à sombrer dans un état second, éprouve des vertiges et à des visions colorées. Un peu partout, les convives s'éteignent. Le maître de maison s'esclaffe et déclare :

« On vous a fait une bonne blague : on a mis du LSD dans le gâteau. »

L'une des deux jeunes femmes restera trois jours dans le coma. Elle s'en tirera relativement bien, car, la même nuit, les pompiers conduisirent à l'hôpital une jeune droguée au LSD en proie au délire. Elle menaçait de se jeter du balcon, car, se prenant pour un oiseau, elle voulait s'envoler.



Les gendarmes de Saint-Tropez et l'héritière.

Clodo en smoking

● Dans son livre de souvenirs *Le Commissaire de Saint-Tropez* raconte, le très sympathique Georges Boeri évoque la rafle matinale que la police doit effectuer chaque jour sur les plages afin de repérer les douzaines de fumeurs venus de toutes les régions d'Europe.

« Généralement des fauchés, maigres, gros, barbues, les yeux rouges, l'allure équivoque. Des filles, les seins barbouillés de sable, le maquillage hallucinant. Un mélange universel de gosses qui ont fait la noce ensemble toute la nuit pour goûter tous les plaisirs accessibles dans le brasier de jouissances. »

Un matin, les policiers extraient d'un sac en jute un jeune homme vêtu d'un smoking blanc, froissé mais superbe. Et le nœud papillon en prime. Il n'a pas de papiers, mais tire de ses poches deux millions de centimes. On l'amène au commissariat. Il déclare être le fils d'un gros industriel belge et donne le téléphone de son père. Après vérification, cela se révélera exact, et le père tancera vertement les policiers d'empêcher son fils de s'amuser.

Mona. Il n'en lâche pas pour autant les cordons de la bourse. Outre l'allemand, elle parle anglais et français. Au Smic, elle travaillera donc chez Fauchon comme vendeuse-interprète. Un an s'écoule à peine que son père meurt des suites d'une crise d'urémie. Son tuteur, l'oncle Georges, le suivra quelques mois plus tard dans la tombe. Désormais, Christina est totalement seule, car elle rencontre rarement son frère Ricky, tout accaparé par des courses de formule 1. Il est vrai que la voici riche, puisque Fritz von Opel a veillé à ce que la fondation von Opel verse à chacun des enfants une mensualité de 40 000

LE CRAPOUILLOT

Deutschemarks (environ 100 000 francs). Christina se désintéresse des propriétés familiales de Saint-Tropez et de Saint-Moritz et en confie la gestion à sa nurse, la fidèle Lona.

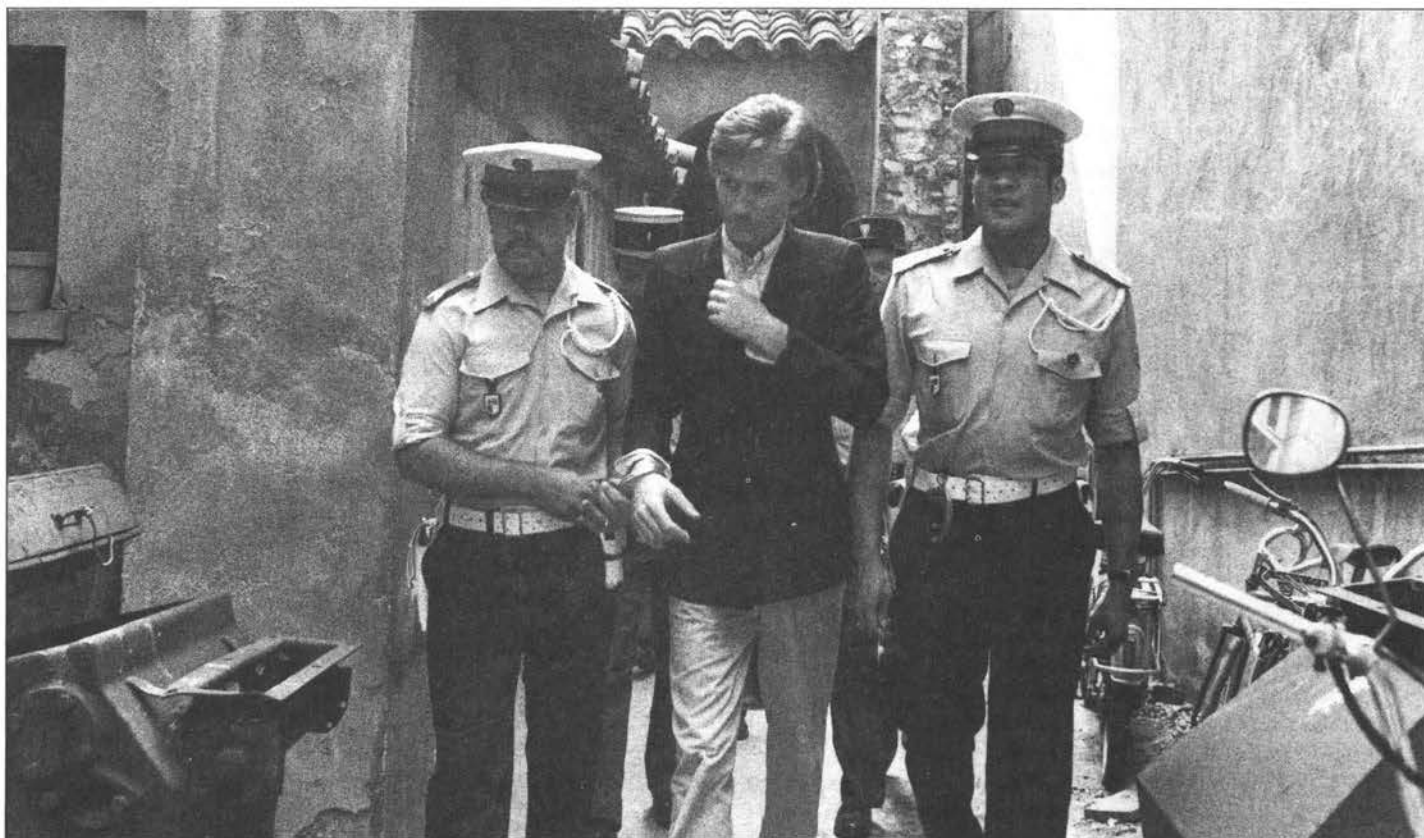
A vrai dire, rien ne l'intéresse beaucoup si ce ne sont les milieux hippies parisiens qui l'initieront au haschich. Après un éphémère flirt anglais, elle va rencontrer, en 1973, l'homme qui sera son mauvais génie.

Il s'appelle Michael Karg. Ancien cover-boy, c'est une sorte de métis social. Fils de prospères commerçants bavarois, il a lui aussi étudié à l'Institut Salem, où il s'est frotté à l'aristocratie et au grand capital. Mais sa propre aisance familiale représente un fort pâle reflet des fortunes qu'il a côtoyées. Aussi, au début, est-il ébloui et fasciné d'être l'ami de cœur d'une fille de la « jet-society », qui prend un avion particulier pour aller dîner à Saint-Tropez et continue le lendemain sur New York. Michael est un bambocheur doublé d'un velléitaire. Nouveau maître des maisons de Saint-Tropez et de Saint-Moritz, il draine dans son sillage une bande de parasites qui vit aux crochets de Christina. Déçue et isolée, cette dernière se replonge dans le hasch et la vodka. Cependant, Michael est également un orgueilleux. Il entend sortir de son rôle de prince consort. Il entreprend un reportage chez les Kurdes, qui n'aboutira jamais, et tente de se rattraper en montant une vaseuse combine où, pour 80 dollars par tête, il aide des réfugiés libanais à traverser la Méditerranée.

En mars 1975, Christina est enceinte. A sa nurse et à Michael Karg elle affirme :

— *Je veux être une bonne mère, pas comme la mienne.*

Pendant quelque temps, elle cesse de boire, interrompt le haschich et s'alimente. Puis, comme son amant est parti trois semaines en vadrouille, elle chute à nouveau. Lorsque, le 26 août 1975, la petite Vanessa voit le jour, Christina se trouve seule. Michael ne fera qu'une brève apparition, le lendemain.



Le mauvais génie de Christina : Michael Karg.



**Christina, menottes aux poignets,
en route pour la prison des Baumettes.**

La jeune mère restera isolée avec le bébé jusqu'au 1er novembre. Puis, tout comme sa propre mère l'avait fait lors de sa naissance, elle confie Vanessa à celle qui fut sa nourrice et file à Munich sous le prétexte d'acheter un appartement. Deux semaines plus tard, la nurse rencontrera le couple dans la capitale bavaroise. Christina et Michael sont complètement sous l'emprise de la drogue.

Le grand n'importe quoi

A partir de ce moment, le couple infernal sombre dans le grand n'importe quoi et s'installe principalement à « Tour et Voile », la propriété de Saint-Tropez. Elle se compose de trois bâtisses : l'une pour les maîtres, la seconde pour les invités, la troisième pour le personnel. Située en bordure de Méditerranée, au milieu des citronniers et des palmiers, elle comprend un bel embarcadère. Christina s'est arrangée avec son frère Ricky pour partager les séjours dans la villa. Lorsque Ricky vient à Saint-Tropez, elle loue Thalassa, la résidence voisine. Mais Michael Karg est devenu le véritable maître des lieux. Comme Christina n'approuve pas toujours la présence des amis douteux qu'il amène, elle se fait répondre : « Si mes amis ne te plaisent pas, tu n'as qu'à partir. »

Il arrive à Michael de la chasser du lit. Elle va alors se nicher par terre dans un coin. En fait, elle ne dessaoule pas, ce qui, ajouté à la drogue, la transforme en loque humaine. Dans sa folie éthylique, elle redoute d'être enlevée et, dans le parc, monte la garde, armée d'un fusil que lui a procuré Jeannot le jardinier. Michael Karg est partagé entre deux attitudes : le spectacle de Christina ivre lui répugne, mais il sait, en revanche, que cet assujettissement à l'alcool conforte sa domi-

nation.

C'est à ce moment que de douteux amis de rencontre lui proposent une juteuse combinaison : on procurera des fusils d'assaut aux Phalanges libanaises. En réalité, ce seront les Palestiniens d'**El Fatah** qui bénéficieront de ces livraisons d'armes. Ils les régleront avec de la drogue. Enfin, Michael Karg va construire une fortune qui ne devra rien à la famille von Opel.

Cette fortune, qui heureusement ne viendra jamais, Christina von Opel la paiera de sa liberté. Car il faudra attendre le deuxième procès, en 1979, pour que Michael Karg reconnaisse : « La mère de ma fille n'a rien à voir avec cette histoire qui a pris son nom parce qu'elle est célèbre. »

Au moment où les gendarmes viennent arrêter la bande, voilà trois jours qu'elle est restée sans pouvoir ouvrir les yeux tellement elle a pris de drogue et éclusé de vodka. Entre deux hoquets, elle souhaite même la bienvenue aux forces de l'ordre, imaginant sans doute qu'il s'agit de nouveaux amis venus faire la fête.

Ayant totalement perdu le contrôle d'elle-même, il y a belle lurette qu'elle ne se rend plus compte du comportement de son entourage. Dieu sait pourtant si les complices de Michael Karg se sont activés, depuis un mois, en trafiquant des coffres de voitures de location et en transformant des cales de bateau.

Chacun des jours suivant l'arrestation amènera des rebondissements. A Saint-Moritz, dans les Grisons suisses, on trouve

Machine à coudre en or

● Fils d'un modeste serrurier de Russelheim, non loin de Francfort-sur-le-Main, **Adam Opel** était un passionné de mécanique. Il séjourna à Paris et, en 1862, découvrit la machine à coudre. Comme ses talents d'organisateur égalent sa créativité, il va lancer le nouveau produit à l'échelle industrielle. Très vite, son usine, employant trois cents ouvriers, atteindra une production annuelle de 18 000 unités. Il n'en reste pas là, et, collant au progrès technique, se lance dans la production de bicyclettes.

Bon chien chassant de race, son fils Wilhelm hérite de ses dons. Dès 1897, il met sur le marché la première voiture à un cylindre : l'**Opel-Darracq**.

Désormais, la famille ira d'Austerlitz en Austerlitz. En 1923, la firme Opel est le plus grand producteur mondial de cycles, et son usine d'automobiles l'une des plus perfectionnées.

La crise de 1929 assènera de rudes coups à la société. La General Motors arrive à la contrôler à 80 %. Wilhelm von Opel (la famille a été anoblie) et son frère demeurent cependant à la tête du conseil d'administration. Déjà, la famille semble être sortie de l'orbite industrielle pour se tailler une place dans le carnet mondain. **Fritz von Opel** (le père de Christina) sera surtout connu pour ses exploits sportifs. En 1929, il a remporté le Grand Prix de Paris en hors-bord. Aujourd'hui, outre un patrimoine immobilier non négligeable, la fortune de Christina et de son frère Ricky est estimée à 80 millions de Deutschemarks.

encore des stupéfiants dans sa villa. Dans son appartement parisien, on arrête deux Libanais. Enfin, on découvre dans son sac de voyage un véritable agenda de comptabilité. Y sont annotés les envois de haschich avec indication de la provenance. Comme pour les grands crus, les estampilles attestant l'origine de la drogue ont été soigneusement recopiées.

Lors de son procès, elle expliquera que, son frère Ricky devant venir occuper la villa « Tour et Voile », on fut obligé de faire place nette et de transporter les pénates du couple et de leurs hôtes à la résidence Thalassa. Aussi, tout fut-il entassé n'importe comment et à la hâte.

On imagine mal, en effet, la manière dont une femme, pesant 38 kilos et agitée de tremblements nerveux, aurait pu tenir une comptabilité alignée avec une précision d'horloger suisse. Du reste, avant de se trouver au régime du droit commun à la prison des Baumettes à Marseille et d'y effectuer du pliage de cartons, à 50 centimes de l'heure, il fallut la désintoxiquer.

Prison salvatrice

Si quelqu'un fera preuve d'éléance à l'égard de la jeune femme, ce sera bien Gunther Sachs. Le célèbre play-boy, ancien mari de Brigitte Bardot, est le cousin de Christina von Opel. Il s'agit tous azimuts, clamant que Christina n'est qu'une épave et que si la Justice française se veut égalitaire « elle ne saurait traiter les riches plus durement que les pauvres ».

L'organigramme du gang établi par les enquêteurs semble correspondre à la réalité. Karg supervisait le trafic. Egger et Hubatus Kottnow, professionnels de la contrebande, établissaient les contacts avec les Libanais. Ceux-ci se fournissaient à Baalbeck, véritable plaque tournante de la drogue. Quant à Silber, il occupait le poste de capitaine du *Sonia*. Le rôle attribué à Christina aurait été celui de financière des opérations. Or, lorsqu'on connaît l'emprise qu'exerçait Michael Karg sur elle et l'état de zombie dans lequel elle se trouvait, sa capacité à détenir la moindre parcelle de pouvoir de décision semble peu probable.

Après neuf mois de détention, Christina se retrouvera dans une clinique psychiatrique de Pierrefeu, dans le Var. Elle sera ensuite assignée à résidence dans sa villa de Saint-Tropez. Son état de santé et surtout la caution de un million de francs versée par Gunther Sachs auront facilité cette solution.

« La prison est la pire des choses, mais au point où j'en étais lorsque je fus arrêtée, elle m'a sauvé la vie. » Avec un sourire triste, Christina von Opel fait cette déclaration lorsqu'au terme de neuf mois de détention, elle regagne le salon rose de sa villa « Tour et Voile ».

Neuf mois, le temps de renaître à elle-même ! On pourrait

croire qu'il s'agit d'années-lumière. Comment identifier cette belle jeune femme aux cheveux soyeux et aux traits détendus à la loque menottée, tirée tel un chien fou par un gendarme ? La prison des Baumettes serait-elle un établissement de thalassothérapie ? A ses côtés, sa fille Vanessa, petite poupée blonde de cinq ans à peine, semble ne pas en croire ses yeux. Que de tact, que de ferveur fallut-il à la fidèle nourrice Lona pour que l'image de cette maman mythique ne se ternisse pas dans la mémoire enfantine !

Au cours de l'« armistice » — car, telle l'épée de Damoclès, le procès reste suspendu au-dessus de sa tête —, Christina va presser chaque seconde jusqu'à la dernière goutte de bonheur. Avec Vanessa, elle rattrape ses retards de tendresse, la dorlotte et la maternelle. Et puis, elle a un nouvel ami. « Garde du corps » et « garde du cœur » à la fois, il s'agit d'un soignant de la clinique de Pierrefeu où elle a été traitée. Sans médire, on pourrait parler aussi de garde-fou, car Christina a payé pour le savoir : la dépression et la solitude constituent les voies infernales de la rechute. Chaque lundi, il l'accompagne dans une R5 blanche afin de pointer à la gendarmerie de Saint-Tropez.

Elle engrange forces physiques et morales. Ce stock ne sera en rien superflu. Le 1^{er} octobre 1979, le procès de Christina et de ses co-inculpés s'ouvre à Draguignan. Avec un calme et une éloquence qui sourdent du plus profond d'elle-même, la jeune femme nie en bloc sa responsabilité dans le trafic de haschich qui lui est reproché. Quatre heures durant, maîtres Badinter et Vaisse, ses avocats, s'efforceront de démontrer qu'elle n'a pas financé les opérations. Bien que n'ayant rien à gagner, Michael Karg, le concubin de Christina et véritable chef d'orchestre de l'affaire, confortera cette thèse. Inutile feu d'artifice, puisque l'avocat général Le Gouic en viendra à requérir la confirmation des peines, soit dix ans de prison pour Christina. A l'énoncé du verdict, elle chancelle, réprime un long sanglot et enfouit son visage dans ses mains.

Elle va renouer avec la triste routine des Baumettes. Chaque semaine, une mince tranche de 25 minutes d'affection lui est concédée, ainsi qu'à sa fille. La vitre du parloir exclut toute effusion. Puis, le mercredi 13 août 1981, survient la divine surprise. Le président de la République a gracié vingt mères de famille incarcérées. Christina fait partie du lot. A 11 h 40, chancelante et d'une pâleur de cire, elle quitte la prison. Lorsque Vanessa saute dans ses bras et que Tao, son épagneul roux lui mordille les chevilles, son visage reprend quelque couleur. Tout n'est pourtant pas terminé. Il lui reste à régler le problème de son interdiction de séjour en France et en Suisse, les deux pays où elle a une maison et où elle aimerait repartir d'un pied nouveau. A Saint-Tropez surtout, où Vanessa, inscrite à l'école, rencontre toujours auprès des petits Provençaux des cœurs « gros comme ça ».

Yves de SAINT-AGNES

Le jargon de la défonce

Accro :	accroché, soumis à l'effet de dépendance de la drogue.
Acid :	désigne le LSD.
Afghan :	résine de cannabis d'Afghanistan.
Amphés :	amphétamines.
Baba cool :	hippie des années 60.
Barbis :	barbituriques.
Bassouko :	crack colombien.
Poudre blanche :	héroïne.
Brown sugar :	héroïne n° 3.
Coke :	cocaïne.
Dealer :	petit revendeur de drogue.
Défonce :	abus de drogue.
Flash :	impression ressentie après un shoot.
Fix :	injection intraveineuse.
Flipper :	ressentir l'angoisse du manque.
Hook :	drogué.
Joint :	cigarette de tabac et cannabis.
Julie :	cocaïne.
Junky :	toxicomane « lourd ».
Naphtaline :	héroïne.
Neige :	cocaïne.
Rails :	lignes de cocaïne.
Shit :	haschich.
Shoot :	une piqûre et son effet.
Sniffer :	renifler.
Speed :	amphétamine.
Tango and cash :	mélange d'héroïne et de méthylétanyl.
Trip :	prise de LSD, voyage imaginaire sous l'effet de la drogue.

CHAPITRE IX

LES "M'AS-TU VU" SONT TOUJOURS DE LA REVUE...

Mais Saint-Tropez fait « crise » mine !



Avec Jojo, ah que... garé aux gorilles !

Rien ne va plus à Saint-Tropez ! En cette fin juin 93, l'été s'annonce déjà comme un bide monumental. Encore plus que les années précédentes, lesquelles — mais faut-il le rappeler ? — furent des années socialistes. Les agences de location se désespèrent. Les somptueuses villas à 100 000 francs, jusqu'à 250 000 francs et plus, par mois, ne trouvent pas preneur. Pas plus que les boutiques à louer pour la saison.

Bref, Saint-Tropez fait « crise » mine !

A l'heure du pastis, sous l'ombre des platanes, on ne veut surtout pas parler de crise, mais d'une « pause nécessaire ». Tout est dans le poids des mots :

« Le marché, dans les années 80 à 90, était devenu complètement fou. »

Evident, votre honneur !

Mais, quand ce sont des agents immobiliers comme **Olivier Le Quellec** et **Pierre Maeder** qui le disent, lesquels possèdent sans doute le meilleur carnet d'adresses de la Côte, et aussi des clients anciens comme **Le Luron** et **Johnny Hallyday**, on se dit qu'à Saint-Tropez, comme ailleurs, rien n'est plus comme avant.

« Dans les belles années, les prix augmentaient de 20 %. Sans aucune raison apparente. »

« Dès 91, c'était déjà le son du tocsin. Si nous obtenions alors une marge de 8 %, on s'estimait heureux. »

« Aujourd'hui, si on vend, même sans marge, on fait une affaire. Nous n'avons plus d'agios à payer. »

Comme le temps des bonnes affaires a changé?

En 1985, Saint-Tropez comptait sept agences immobilières. En 90, le nombre avait doublé, officiellement.

Car, alors, n'importe qui jouait les marchands de biens. Aussi bien des notaires, docteurs, avocats, bouchers et charcutiers, que gens du bâtiment. Un bon tuyau, une bonne adresse, et hop, ces « amateurs » de l'immobilier venaient surenchérir sur les prix.

Pour finalement se contenter d'un « dessous de table », ni vu ni connu, pour retirer leurs offres.

Préservatifs gonflés à bloc

Aujourd'hui, on n'en est plus là. L'acheteur potentiel a tout le temps pour faire son choix et marchander à loisir. Les prix, dans leur ensemble, ont baissé de 30 % à 40 %.

Tout cela pour dire qu'il ne faut pas désespérer. S'il y a pause dans l'immobilier et le tourisme, Saint-Tropez n'est pas encore devenu la baie des Trépassés.

Beaucoup voient dans cette situation l'occasion pour la ville de se ressourcer. Les commerçants retrouvent le temps de

sourire et les touristes ne se roulent plus sur les pieds. Saint-Tropez redevient vivable. Comme il y a vingt ans.

C'est si vrai que l'on s'aime toujours autant sous les remparts de la Citadelle. Les pharmaciens reconnaissent, sourire en coin, qu'il n'y a pas de crise sur le préservatif. Sa consommation est même gonflée à bloc.

Sur les plages, les filles à la peau dorée et aux seins himalayens sont toujours belles... à croquer. Et les hommes, dans un bel ensemble, entonnent un « Crac, boum, hue » à faire pâlir **Jacques Dutronc**.

A chaque plage son style et ses mœurs : le « Club 55 » a cette particularité d'avoir des prix et une clientèle bien élevés. Dirigé par **Patrice de Colmont**, qui en a hérité de sa mère, celui-ci en a fait une gigantesque usine à bouffe : 600 couverts par jour, et 30 millions de chiffre annuel (autrement dit, réalisé en cinq mois). Ce qui lui permet, la mauvaise saison venue, d'hiverner en Suisse sur un confortable matelas. La « Voile Rouge », tout aussi chère, se gonfle de snobinards « m'as-tu-vu ». « L'Aqua » n'a de boulevard que celui qu'arpentent chaque jour les minets intéressés par des messieurs fortunés. « Tahiti » a le goût du monoï sur peau sucrée, mais, hélas, trop souvent sexagénaire. « L'Esquinade » fait la fête chaque année à **Brigitte Bardot** et aux fidèles du Golfe. « Mooréa », ou officie **Félix Giraud**, l'une des grandes figures de Saint-Tropez... est le club de l'amitié où **Alain Delon** se fait un



Des coups d'épée dans l'eau.

devoir de venir manger une bouillabaisse s'il est de passage.

A la tombée de la nuit, inévitablement, c'est entre « La Renaissance » et le « Café des Arts », sur la place des Lices, que les « m'as-tu-vu », peau lisse et bronzée, cheveux brillantins et gourmettes dorées aux poignets font leur entrée.

A 20 heures... pétanque !

La journée, ils l'ont passée à l'ombre des murs de leurs propriétés. Loin des regards indiscrets. A lire *Le Monde* au bord de leurs piscines et à écouter, à la radio, les cours de la Bourse et les actualités.

A voir leurs mines, on sait tout de suite si le dollar s'est effondré, si un vilan **Saddam Hussein** a levé le petit doigt contre Israël ou si le « travail au noir » risque d'être réprimandé.

Quoi qu'il en soit, à 20 heures... pétanque : ils sont tous sur le « Sentier » de la gloire.

Il y a là le « Napoléon » du prêt-à-porter, leader de « Energie-Sud », aux dernières élections régionales, celui qui, après une campagne anti-chômage, n'a toujours pas créé un emploi dans le Var, tout simplement parce qu'il commande ses fringues au Portugal, j'ai nommé **Daniel Hechter**, avec ses deux boules à la main.

« *Té ! C'est le seul moment où il se prend pour un homme* », siffle perfidement un pêcheur du coin qui connaît les faiblesses de tout un chacun.

Au hasard de l'été, il y a aussi le grand sifflet **Michel Noir**, le maire de Lyon. Celui qui tire désormais plus vite que son ombre sur son gendre **Pierre Botton**.

Mais, encore, il y a **Laurent Fabius**. L'invité « permanent » d'**Enrico Macias**. Lequel ne lui tient pas le parapluie, mais lui cire les espadrilles à longueur de journée. Et l'entraîne, chaque matin, dans d'épuisantes séances de jogging, soi-disant pour retrouver la ligne, alors qu'à partir de 14 heures, ils se mettent à table pour ne la quitter que sur le coup des 17 heures. Après avoir éclusé force bouteilles de rosé.

Le « Crépuscule des Vieux »

Et puis, il y a les « pros » : les **Constantin, Rocchia, Ariando, Artisan** et **Bain**. Ceux qui acceptent de jouer dans « la main » d'amateurs fortunés, des parties qui peuvent se compter en millions de francs. En millions anciens, comme il est coutume de dire place des Lices où le nouveau franc **Pinay** n'a toujours pas droit de cité.

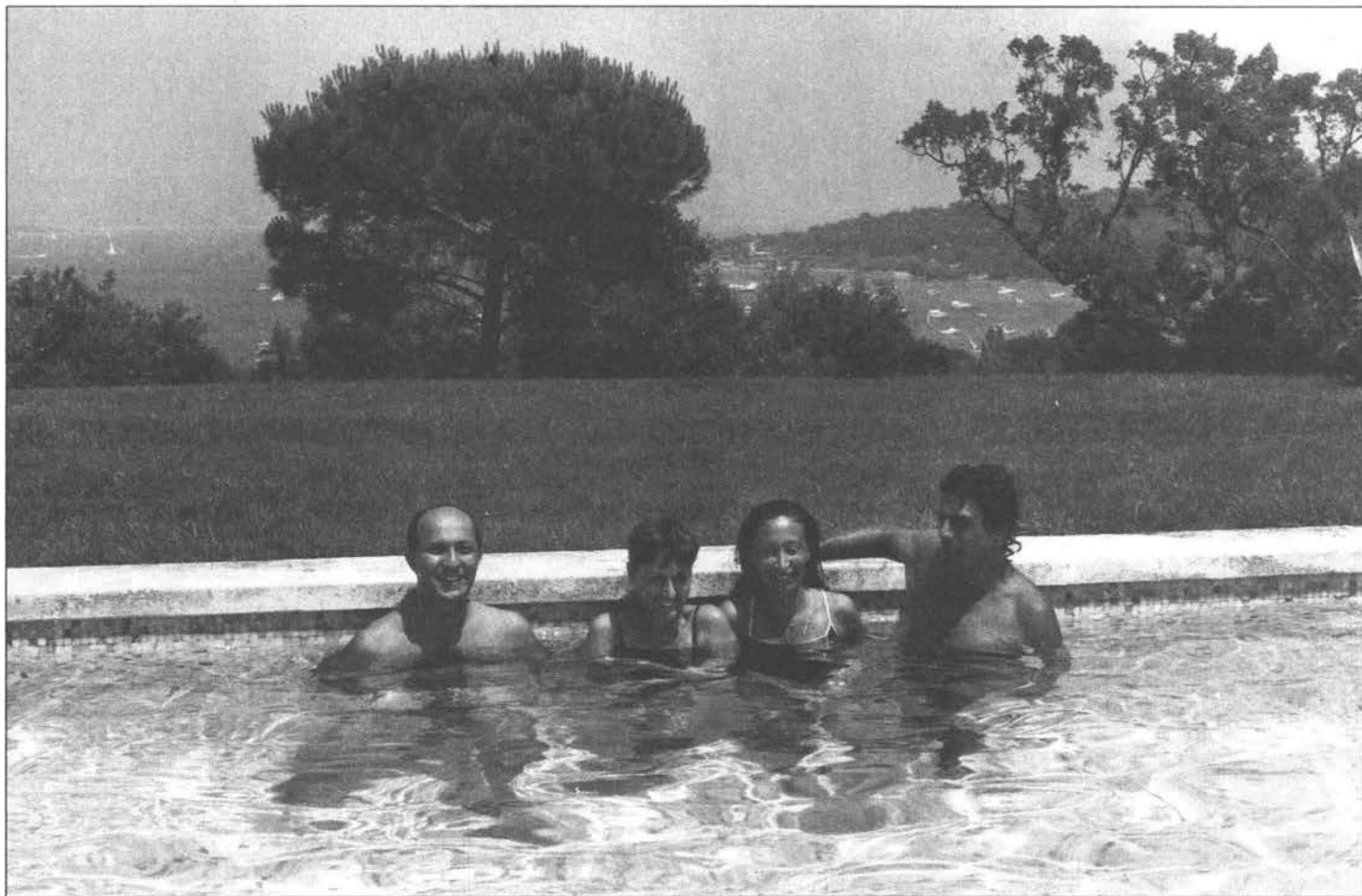
Et puis, et puis, il y a le « bébé-show », orchestré par **Stéphane Collaro**, surnommé « Têtête-chaud », sous prétexte qu'avec lui, les heures du berger s'échelonnent de onze heures



Félix Giraud accueille Alain Delon : Le Mooréa, c'est le club de l'amitié.

du matin à 23 heures. L'homme n'est jamais seul, mais entouré de la joyeuse bande des « anisés », dont le coupe-rosé **Eddie Barclay** (72 ans) est visiblement le chef. Il y a là, selon les semaines, **Jean Lefebvre** (72 ans), **Henri Salvador** (73 ans), **Charles Aznavour** (70 ans), **Darry Cowl** (69 ans) qui jouent une partition très wagnérienne du « Crépuscule des Vieux ».

Pour ne pas rester sur la touche, les « Guignols de l'info », chers à *Canal +*, ont aussi leurs représentants. A commencer par **PPDA**, lequel passe toujours à Saint-Tropez en coup de vent... de peur de voir s'envoler ses derniers cheveux par temps de mistral. Tout aussi fugitif, **Jean-Paul Belmondo**, après avoir été embrasser son pote Paul de « La Voile Rouge », ne manque pas de passer par la place des Lices pour un bain de foule. Au risque de provoquer une émeute et de



Alors Premier ministre, Fabius et madame n'hésitaient pas à se mouiller en compagnie de Macias et Suzy.

voir son yorkshire préféré transformé en tapis à prières.

Pas de tels risques pour les imposants **Carlos et Christian Brincourt**. Le premier, tout de gentillesse, signe des autographes à la chaîne. Le second, ex-grand reporter à *RTL* et, aujourd'hui à *TF 1*, roule des mécaniques depuis qu'une légende tenace veut qu'il ait inspiré **Jean Yanne** pour la première séquence de *Tout le monde, il est beau...*, où l'on voit un envoyé spécial « bidouiller » son reportage dans sa chambre d'hôtel. Le genre de sport que n'a jamais pratiqué un **Yvon Samuel**, on s'en doute ! Grand reporter à *France-Soir*, l'homme a préféré prendre la gestion d'un hôtel dans le Golfe, plutôt que de continuer à faire du journalisme à sensation.

Chez les « Jumeaux »

Après 22 heures, épuisés, il faut reprendre des forces à « L'Oustaou », au « Café des Arts » ou à « La Renaissance » ou encore, si l'on est plus raffiné, à « La Romana » de **Lucciano** ou au restaurant des « Jumeaux » que tiennent **Jean-Claude et Jean-François Moreu**. C'est le plus bel endroit, le plus reposant, le plus coté et le meilleur de tout Saint-Tropez. Le client y est roi et la cuisine provençale typique, délicieuse de simplicité. D'ailleurs, ne vous y trompez pas. Sans réservation, pas de place possible.

Vers deux heures du matin, c'est obligatoire, sous peine d'être taxé de ringardise, il faut aller boire un verre aux « Caves du Roy » où règne **Jacqueline Veyssière**, ou s'encanailler au « Papagayo ». Pour les autres, c'est le grand mystère. Saint-Tropez, la nuit, est une ville impudique, infernale, mais secrète.

Au lever du jour, pas avant 10 heures du matin, c'est chez « Sénéquier » ou à la terrasse du « Gorille » qu'il est de bon ton de petit-déjeuner et de lire les journaux locaux et nationaux achetés à la « Maison de la Presse » d'à côté. Là, inmanquablement, **Jean-Pierre Aumont** se jette sur les mots croisés, Enrico Macias sur le roman de l'été, les avocats **Paul Lombard** et **Gilles Dreyfus** sur les faits divers du jour, **Eddy Mitchell** sur les pages spectacles et **Paul-Loup Sulitzer** exclusivement sur les articles qui parlent de lui.

Les « michettes » de Morgan

A la même heure, **Michèle Morgan**, suivie comme son ombre par son fidèle **Gérard Oury** — lequel, grand prince, porte le panier — achète ses michettes de pain chez Delpui, son poisson chez Madeleine et, pour le tout venant, passe par les Galeries Tropéziennes.

Ainsi, Saint-Tropez retrouve l'atmosphère d'antan. Celle d'une certaine douceur de vivre. Celle d'une certaine époque où le Down Jones n'existait pas. Celle où le seul fait d'être milliardaire ne vous autorisait pas à faire tout et n'importe quoi.

Pour ces derniers, qui viennent de moins en moins du golfe Persique, mais beaucoup plus d'Allemagne et d'Italie, rien n'est trop beau afin de s'amuser un peu. Il leur faut toujours et à chaque instant ce qu'il y a de meilleur, de plus cher, de plus insolite. C'est chaque jour une course effrénée pour épater les copains, conquérir une jolie fille, ou simplement se griser de vitesse et de jeu.

Dépenser 500 000 ou 1 million d'anciens francs en une heure pendant les vacances ne leur fait pas peur. Et cela va vite, très vite... Il y a pour commencer la location d'une villa. Ces « m'as-tu-vu » du fric et de la frime ne font pas dans le quatre pièces-piscine. Il leur faut une piscine, certes, mais olympique de préférence, équipée d'une *pool-house* pour se changer ; d'un jacuzzi, ces bains à remous qui effacent les douleurs de la nuit ; d'un tennis ; être au bord de la mer et avoir une vue imprenable. Tout cela ne suffit pas ! Il faut aussi une piste d'hélicoptère. Indispensable pour éviter les embouteillages, accueillir ses amis banquiers ou politiques, ou aller, d'un coup de pales, jeter quelques millions sur les tapis verts de Cannes ou de Monte-Carlo.

Pour allumer, il faut une « cigarette » !

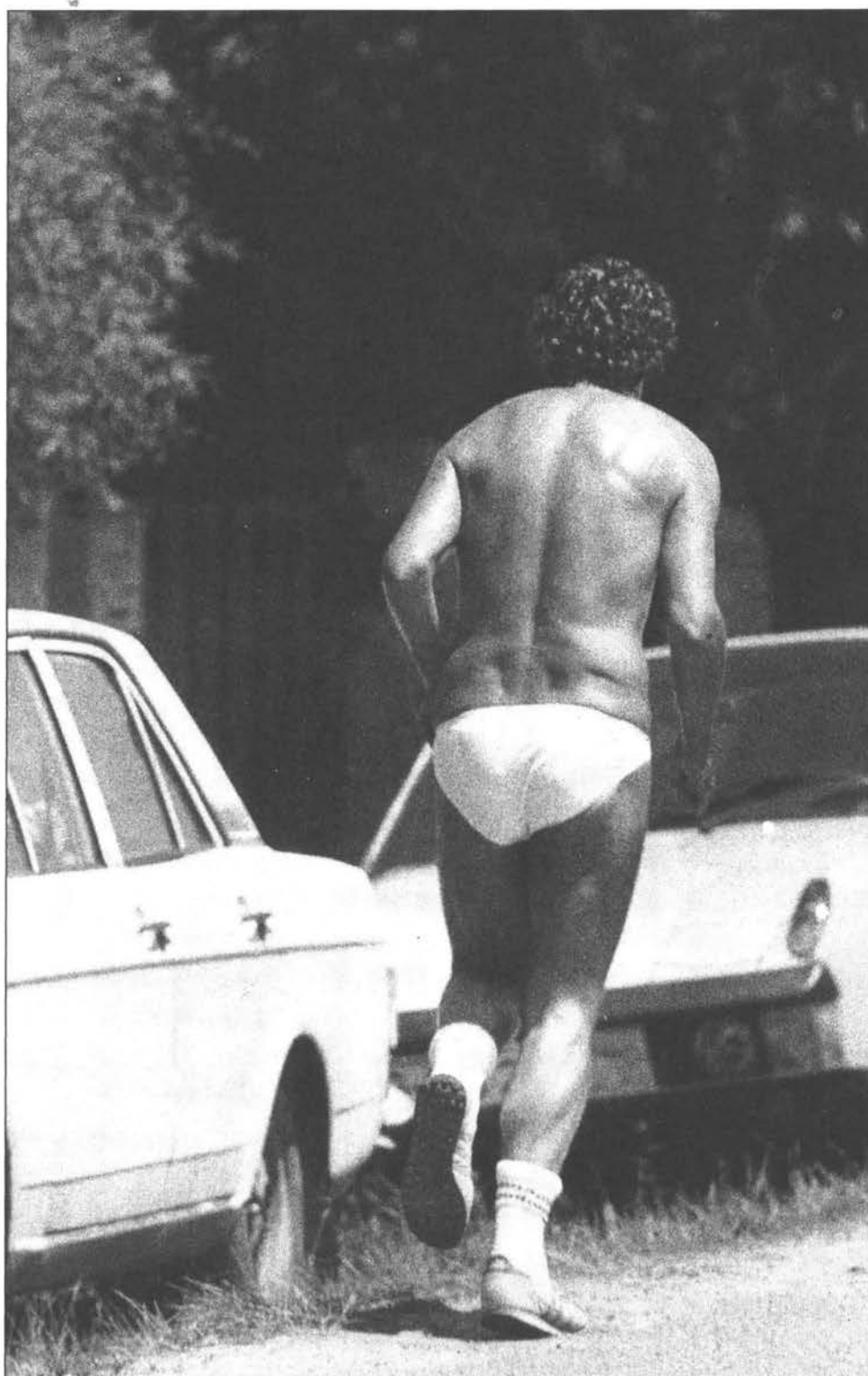
Pour 200 000 francs par mois, vous n'avez rien de tout ça. Il faut, même en cette période de crise, doubler la mise. Sans compter les domestiques attachés à la maison, la femme d'un milliardaire n'ayant généralement pas l'habitude de faire son lit ou la cuisine, et encore moins le marché.

L'hôtel est une autre solution, mais pas plus économique. Que ce soit au Château de la Messardière ou au Byblos, la chambre la plus modeste va chercher dans les 1 500 francs par nuit. Pour une suite, on peut multiplier par huit. Petit-déjeuner non compris !

Reste la troisième solution, qui paraît logique quand on sait que Saint-Tropez est aussi un port : c'est d'arriver en bateau. Lequel, selon la hauteur du mât, les chevaux du moteur et le nombre des hommes d'équipage, ira chercher entre 50 000 et 100 000 francs par jour. Mais pas question de l'utiliser pendant le séjour. S'il quitte le port, il n'est pas près de retrouver une place, laquelle, au quai d'honneur, se négocie autour de 5 000 francs par vingt-quatre heures.

Alors, pour se déplacer sur l'eau, pas d'hésitation : il faut une « cigarette ». Le genre de bateau aussi bruyant qu'une forge d'aciérie, aussi rapide qu'un TGV, aussi dangereux que le « kilomètre lancé » sur neige, aussi polluant qu'un haut fourneau. Pour faire quelle distance ? Celle qui sépare le port des plages de Pampelonne, soit, à vue d'œil, pas plus de 5 à 10 kilomètres. Le prix ? Le « plein » compris, il faut compter 15 000 francs pour quelques heures passées sur la plage.

Et maintenant que les problèmes d'intendance sont réglés, il faut penser au superflu. Cela passe par le shopping obligatoire. Des petites robes en tissu provençal de Soleiado, à 2 000 francs l'unité. Des modèles plus « mode », donc plus cher, de chez Alaïa, Mugler, Lagerfeld. Jusqu'aux panoplies griffées Hermès et aux bijoux de Cartier. Sans négliger les beaux meubles provençaux — vrais ou faux — qui sont proposés à des prix hautement méditerranéens, chaque mardi et samedi, par des brocanteurs grands amateurs de « pigeons ».



Devinez qui est cette bête de course en plein effort marathonien ?...

Jamais moins de 500 personnes

Et les fêtes, direz-vous ? Bonjour tristesse ! La fête, somptueuse, débridée, un peu folle, fut pendant bien des années l'une des grandes spécialités de Saint-Tropez. Actuellement, les vedettes du cru tendant à se replier chez elles, pour pénétrer le « circuit mondain », la carte de membre invité d'une

soirée n'est délivrée qu'à ceux qui sont les hôtes d'une maison de grand standing ou, à la rigueur, du très fascinant Byblos. Ou alors aux jeunes sensations d'un été, à qui leur beauté du diable ouvre toutes les portes avec conte de fées éventuel à l'appui.

Ceux-là seuls participeront à ces fêtes tropéziennes qui, chaque été, font rêver dans les chaumières.

La fête blanche d'Eddie Barclay qui est l'un des derniers à illustrer à peu près régulièrement la tradition dans son palais très hollywoodien. Il invite rarement moins de 500 personnes, dont les noms formeraient habituellement la plus prestigieuse

des affiches ou le plus surprenant des génériques de films. Chez lui, le spectacle est d'ailleurs de rigueur, tout comme le somptueux feu d'artifice final.

Musiciens, danseurs et fantaisistes divers sont toujours de la partie. En ce domaine, Eddie est allé jusqu'à un « Bébête show » fabriqué sur mesures par ses auteurs habituels.

La fête « Gitane », le dernier samedi de juillet, chez l'homme d'affaires milliardaire **Toni Murray**, qui reçoit fastueusement dans sa somptueuse maison dont il possède l'équivalent à Acapulco, cinq cents invités là aussi, dont beaucoup sont venus en yacht des quatre coins de la Méditerranée.

La fête, toujours pleine de surprises, de **Nina et Mickaël Stevens**, dans l'ex-maison de **Philippe Tallien** et **Claude Chauvin** où, il y a deux ans, ils ont organisé le mariage « Mille et une Nuits » de **Bérénice** et **Bertrand Djian**.

« Osez », « osez plus » !

Des fêtes, encore et toujours. Celle de l'homme d'affaires international **Geffray Steiner**, toujours jeune à cause de ses six enfants ; celle de la très belle **Eugénia de Sérigny** dans sa résidence de rêve « Le Patio » ; l'anniversaire, toujours merveilleux, de **Cyril Karaoglan**, donné par ses parents dans leur aile, au rez-de-chaussée du château du Parc ; la fête, très recherchée par ces dames, du milliardaire play-boy **Robert Mimram**.

Les fêtes institutionnelles que sont l'anniversaire, le 14 juillet, de **Jacqueline Veyssière**, reine des nuits de Saint-Tropez, sur la terrasse du Byblos ; l'anniversaire de la sexy **Azi Mimram**, le 1^{er} août, aux « Caves du Roy », dont le thème, chaque année, est à la surenchère de : « osez », « osez plus » à « osez tout », etc.

Sans oublier le dîner de gala du 15 août, donné autour de la piscine du Byblos ; la « spaghettis-partie » de **Régine** dans sa maison « Byzance »



Mais oui, c'est « Gaston » Macias qui élimine des couscous trop copieux.



Eddie Barclay est le dernier, mais toujours le premier à faire la fête.

de La Chapelle-Saint-Anne ; et le rendez-vous de l'autre grand spécialiste du cru, le richissime **Gunther Sachs**. Lequel semble avoir un peu modéré ses ardeurs. Ses fêtes champagne et caviar font partie du passé. De toute manière, les vieux Tropicains en ont vu d'autres, et certains se racontent les fêtes d'antan comme des grognards de l'Empire pouvaient évoquer leurs campagnes.

La Provence à l'honneur

L'antiquaire et peintre **Georges Barry** se souvient encore des festivités qui suivirent son premier vernissage.

« Dans une nuit éclatante d'étoiles, raconte-t-il ⁽¹⁾, des artistes de toutes origines vinrent représenter une personnalité marquante de la Provence. C'était le thème de la fête. Grâce à **Alexandre**, ce fut somptueux. Il arriva de Paris avec des malles entières de costumes et de bijoux de théâtre. La journée fut délirante. Il dut maquiller une centaine de personnes, et, le soir, sous les projecteurs, apparurent **Serge Lifar**, la marquise de la Falaise en fontaine de Vaucluse, **André Roussin** en **Fragonard**, **Nora Auric** en reine Victoria, **Georges Auric** en **Alphonse Daudet**. **Jacques Février** était **Adolphe Adam**, hommage du pianiste à ce musicien qui avait vécu à Hyères. **Alexandre** en roi maure, avec une cour digne des Mille et Une Nuits. Deux nègres portaient des ombrelles dorées pour abriter des têtes si royalement extraordinaires. **Gary Lepape** faisait la femme du roi maure, tandis que

Claude Lepape était un **Tartarin de Tarascon** plus vrai que nature...

« La gentry de tous les coins de Provence était parquée sous des amandiers centenaires. On avait invité les propriétaires du Clos Mistinguett, avec leurs singes et leurs perroquets criant à pleine voix : " Par ici, Saint-Louis, par ici, Blanche de Castille " ! etc. Ils s'étaient eux-mêmes déguisés en hindous. Les singes, attachés dans les amandiers, ne cessaient de faire pipi et le reste sur la tête des invités. Personne n'osa changer de place...

« Une invasion de Martiens clôtura le spectacle. De tous les remparts surgirent des cosmonautes avant la lettre, vêtus de cuirs collants et brillants et portant des antennes lumineuses.

« Un festin digne de Rabelais termina cette fête. C'était la plus belle de la Côte pour longtemps. »

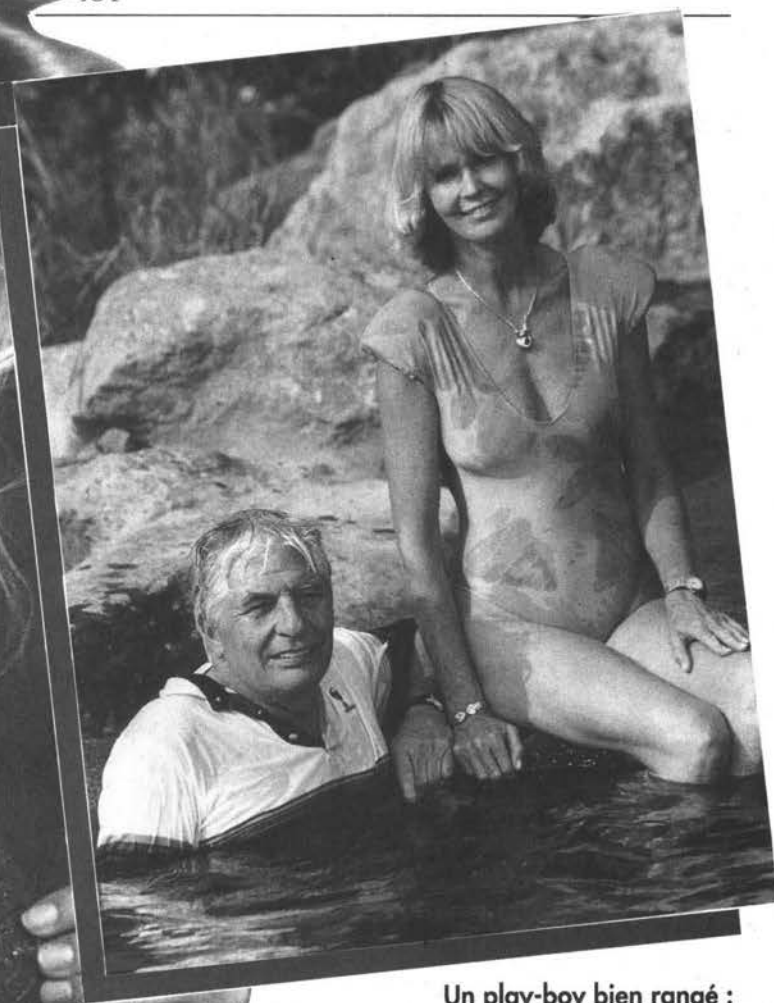
Ah ! les fêtes noires d'antan

Mais **Georges Barry** raconte aussi d'autres soirées, moins somptueuses, mais nettement plus insolites.

« Une très riche Américaine, écrit-il, que tout le monde connaît pour ses folies, m'invite à un étrange dîner. Elle avait recommandé à tous ses invités de venir vêtus de noir. C'est assez facile : un pantalon noir de chez Vachon et un pull-over firent l'affaire.



« Juste
pour
les
yeux... »



**Un play-boy bien rangé :
Gunther Sachs avec son épouse Mirja.**

« J'arrivai après le cocktail, qui avait eu lieu sur une terrasse fort blanche de la villa. Tout le monde s'était conformé aux désirs de la maîtresse de maison. Il y avait une duchesse et son mari, un écrivain très en vue, un homme politique dont je tairai prudemment le nom, et quelques célébrités de l'ancienne vague.

« La richissime Américaine pérorait, vêtue aussi de noir. Elle avait un collier en jais que je lui avais prêté.

« Un serviteur annonça en anglais :

« — Madame est servie.

« La surprise augmentait : la nappe était noire, les bougies noires, les assiettes et les verres aussi. C'était lugubre.

« Pour commencer, on apporta un gratin recouvert de truffes, noires évidemment. Tout le monde roulait des yeux dans tous les sens, lorsque la dame agita une sonnette. A ce moment-là, je faillis m'étrangler : du fond de la terrasse arrivaient quatre nègres immenses. Ils étaient, je m'en excuse, tout nus.

« Ils portaient des corbeilles de pain ou des bouteilles de vin. Je dois dire que les dames regardaient plus bas que ce qu'ils avaient dans les mains.

« Chacun était au bord du fou rire. Enfin, une des invitées, épouse d'un grand de ce monde, parla discrètement à la maîtresse de maison.

« Celle-ci dit un mot à l'oreille des Noirs, qui sortirent immédiatement et revinrent voilés pudiquement d'une écharpe de soie noire. »

A chacun, décidément, sa façon de voir la vie en rose...

Jean-Pierre MONTESPAN

(1) Georges Barry : Antiquaire à Saint-Tropez, Agep.

CHAPITRE X

LES VACANCES DE MONSIEUR BLAIREAU

« Le blaireau », ainsi appelle-t-on, sans gentillesse excessive, le touriste de base — et de masse — qui, chaque année, investit les ruelles et le port de la cité du Bailli de Suffren. L'animal n'est pas trop difficile à saisir : sitôt sorti de son terrier de camping, il joue les furets de la chanson, passant par ici et repassant par là. N'hésitant pas à payer de notre personne, des trous d'eau les plus saumâtres aux campings les plus concentrationnaires, nous l'avons débusqué.



La typologie du blaireau est moins sommaire qu'on pourrait s'y attendre et il serait certes facile de le caricaturer en quelques traits grossiers : un short en toile à bandes verticales de couleur, un tee-shirt publicitaire, des claquettes japonaises et, surmontant le tout, un bob « Casanis ». Ajoutons qu'il aurait un appareil photo en bandoulière, un enfant en bas âge dans une hotte sur le dos et l'indispensable « banane » autour de la taille, contenant les papiers, l'argent, la carte de crédit et les tickets de stationnement.

Cette vision-là, pour schématique qu'elle soit, a néanmoins donné dans le passé d'autres appellations à notre intéressante bestiole : il fut successivement « plouc », « beauf », « mimile », « traîne-tongs », « suceur de glace » et j'en passe de moins gracieuses. C'est une vision réductrice car l'expérience prouve qu'on est, en fait, toujours le blaireau de quelqu'un et qu'un renard, même très argenté, venu de Nice en hélicoptère, peut parfaitement susciter l'ironie des « vrais » Tropicéniens, laquelle est pire que le mépris.

Le parcours du con vacanciant

Mais, par commodité ethnographique, nous nous devons d'accepter peu ou prou le stéréotype du blaireau et le prendre là où il arrive, c'est-à-dire à La Foux qui est l'octroi du paradis cherché. Bien obligé de passer par là, M. Blaireau, qui ne peut gîter à Saint-Tropez où ne se trouve nul camping et une seule route d'accès. Il a donc posé sa carapace de toile, de

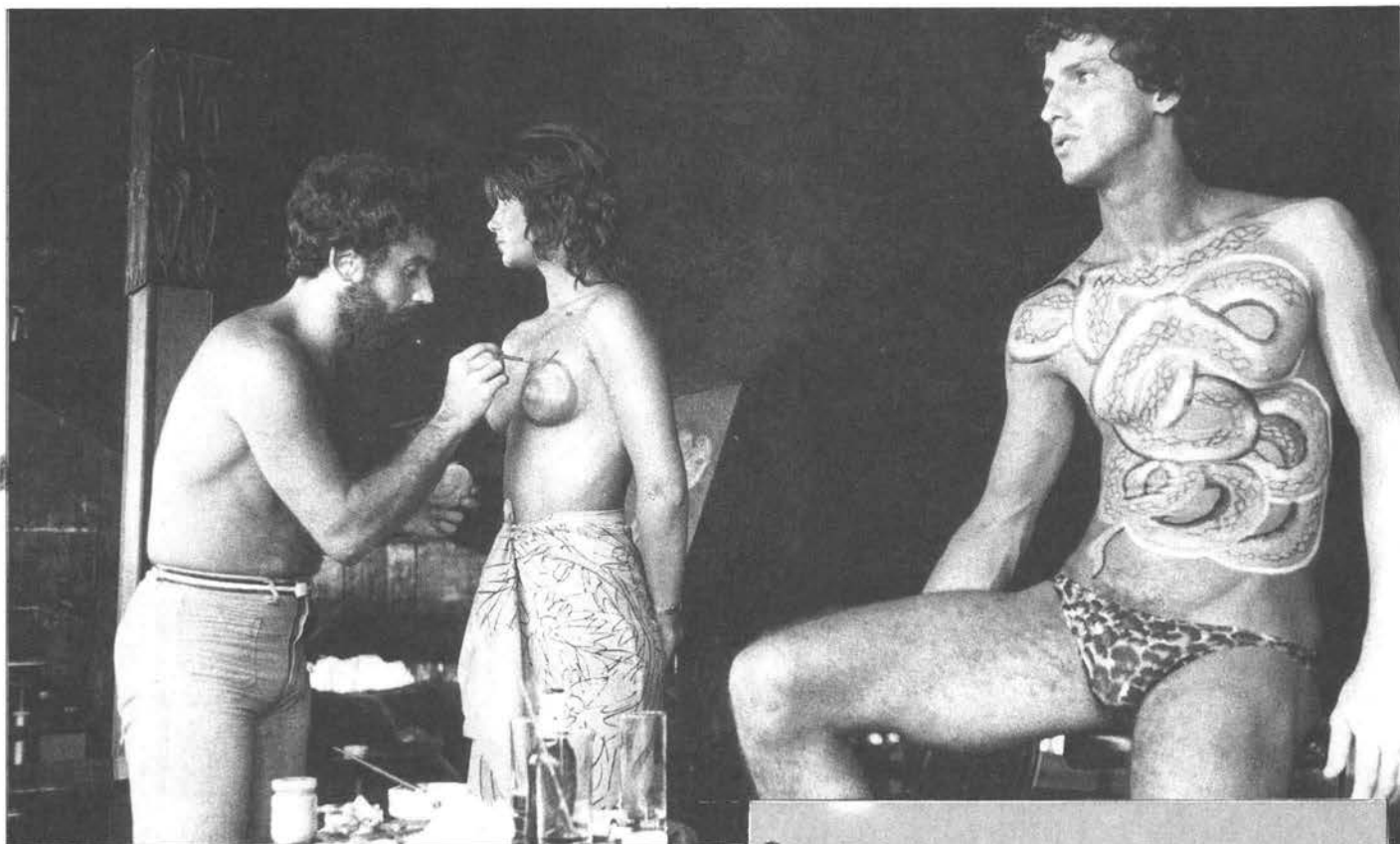
caravane ou de camping-car sur l'un des 239 terrains que le Var offre à ces gitans saisonniers, du plus grand, celui du parc de Saint Aygulf (1600 places, deux étoiles, forfait 2 personnes : 58 F/jour, supplément enfant - de 7 ans : 11 F, animal : 7 F) aux trois plus petits qui sont ceux de l'île du Levant (avec 15 places chacun et seulement une étoile).

Mais M. Blaireau aura préféré se rapprocher davantage du sein des Saints et aura plus vraisemblablement opté pour Ramatuelle ou Grimaud qui offrent respectivement 2513 et 1805 places aux impétrants estivants. Il aura la mer ou non, plus ou moins d'ombrage (de 0%, les pòvres, au camping « Le Pavillon » de Tourves, aux 10 qui offrent 100%), il lui aura fallu réserver ou pas et il bénéficiera, selon les cas, de branchements d'eau et d'électricité. Mais, quoi qu'il arrive, il aura des voisins. Le blaireau est en effet un animal grégaire. Il se déplace en groupe sur les autoroutes, mange la merguez en groupe, écoute en groupe les ronflements de la tente la plus proche, se rend à la douche (non obligatoire) en compagnie et ne peut bronzer ou se baigner sans être entouré du plus grand nombre de congénères.

Mais il ne saurait être éloigné de Saint-Tropez de cinq ou dix kilomètres (soit trois ou cinq heures de trajet automobile) sans vouloir, au moins une fois, se rendre à la Mecque du Mec, à la cité de Suffren et du gendarme, au firmament des stars et au seul endroit où les vedettes méritent votre confiance. Auparavant, il aura été judicieux de sa part de prendre un peu d'entraînement, du type métro aux heures de pointe, marché aux voleurs de la Goutte d'Or ou ascension du Mont Saint-Michel un jour de marée du siècle.



Un p'tit coin de paradis sous des tas de parasols.



Séance de peinture sur soi.

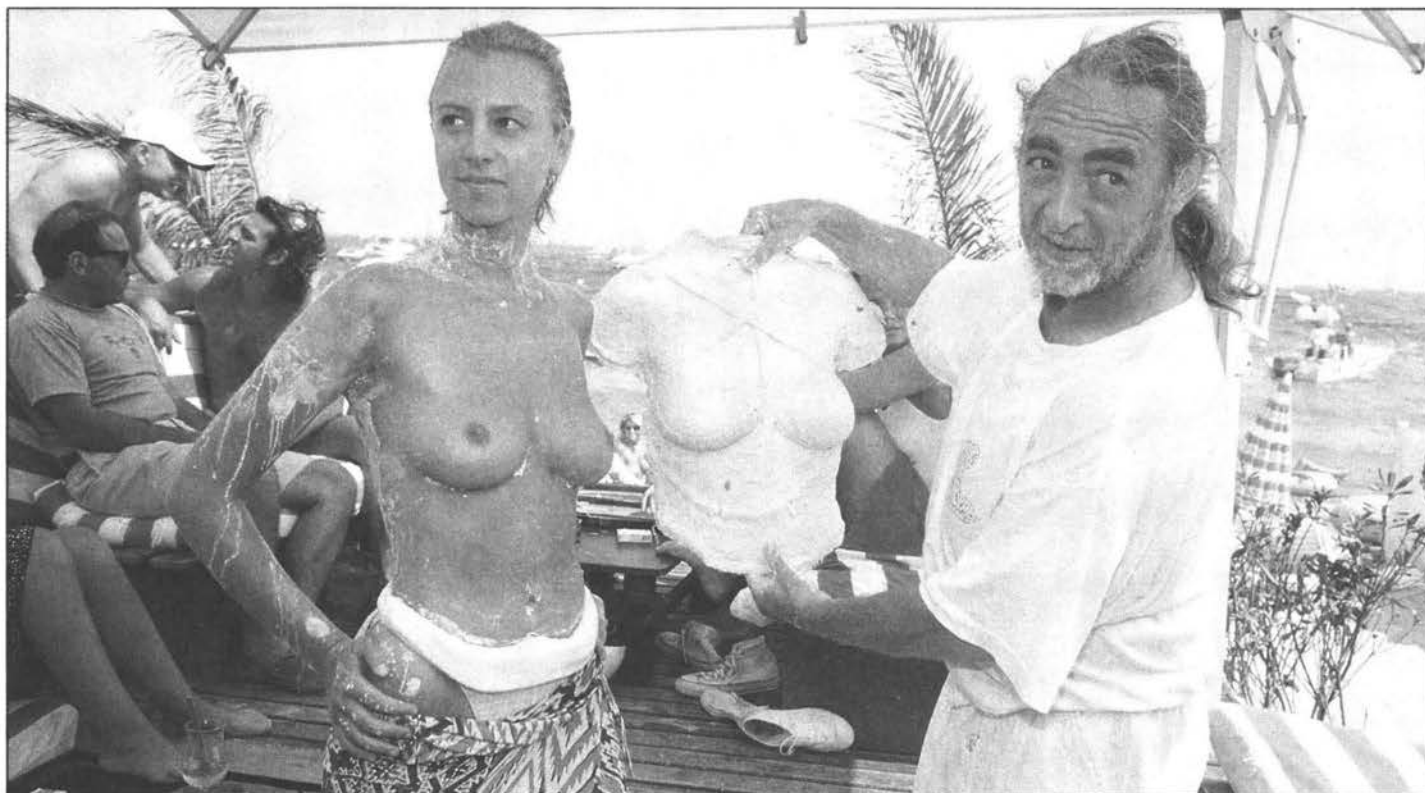
Une spécialité tropézienne : rester de glace.

C'est qu'en effet va commencer le plus difficile de tous les parcours du con vacant. Aucune bête au monde, Mme **Bardot** peut en témoigner, ne supporterait cette épreuve qui tient du décathlon et des grands Mystères médiévaux. Aucune bête, sauf le blaireau.

D'abord, après avoir arraché les enfants à leurs châteaux de sable et quitté le camping vers les dix heures du matin, on comptera un minimum de deux heures avant de seulement apercevoir, au détour d'un virage, la plaque magique qui n'est pas « Saint-Tropez » mais : « parking ». Une petite heure pour y pénétrer, payer 40 francs, une demi-heure pour trouver une place, dans le meilleur des cas, on arrivera à pied à l'extrémité du port sur le coup de treize heures. Dans cette ville, qui fut une des capitales du liège provençal, on a conservé la coutume du bouchon. On mettra d'autant plus de temps que le temps sera couvert car comme l'escargot, qui est aussi son animal emblématique (bête à corne et maison ambulante), M. Blaireau vient surtout s'ennuyer à Saint Tropez quand il pleut et qu'il craint de s'ennuyer sur la plage.

C'est l'heure du casse-croûte et on délaissera donc momentanément celles des peintres postés à l'orée du port pour se mettre à la recherche de nourriture. Sauf si, évidemment, on a emporté la glacière et qu'on se tartine de la crème de gruyère au pied des grands yachts de bois et de cuivre à la passerelle relevée ou gardée par de balestes matelots. Dans ce cas-là, avec un peu de chance, deux mondes se contempleront en sustentation : les milliardaires cosmopolites assis sur leur plage arrière, version coupe et toast, et la famille Blaireau debout, sandwich dans une main, gobelet de carton dans l'autre. Nulle animosité de part et d'autre, jamais un caillou lancé sur





La nouvelle édition des petits roberts.

le bateau, ni une cuillerée de caviar sur le Mimile. Tout le monde est content et on le constate en ce que les propriétaires de yacht pourraient se cacher derrière leurs jardinières de glaïeuls pour manger, mais qu'ils ne le font pas, et que les prolétaires pourraient ne pas les regarder, ce qu'ils ne font pas non plus.

Mais si on est un blaireau un peu supérieur, on se mettra en quête d'un restaurant ou d'une baraque à frites. La rue Clemenceau, pour étroite qu'elle soit, apparaît comme un fleuve de ripailles. Les ruelles du quartier de la Ponche, comme des rivières de graillons. Un homme-sandwich (non, ça ne se mange pas), coiffé d'un sombrero, promène inlassablement sur le port une pancarte promettant des menus à 49,90 et 69,90 F, le panneau étant certainement moins dur que les steaks du restaurant qu'il vante. Rue Clemenceau, le restaurant « La Patate » fait ses trois cents couverts par jour, emportés à l'étage par une roue style noria, tandis que vous partez déjà pour la caisse avec le bon de commande que vous avez rempli vous-même. La viande et les frites y sont d'ailleurs plutôt excellentes.

" Banane " au régime

Le blaireau d'une catégorie encore plus friquée aura le choix entre les restaurants de la vieille ville, où il se fera tondre en écoutant pousser ses cheveux et les brasseries du port, où il pourra mater le blaireau pique-niqueur zieutant les milliardaires, lesquels chouffront en retour les terrasses dans l'espoir d'y apercevoir une célébrité égarée. Car, à Saint-Tropez, on se regarde en rond, sans fin, seuls les non-blai-reaux qui déjeunent chez eux ne contemplent qu'eux-mêmes.

Mais déjà les enfants Blaireau réclament leur dessert car, soit l'esquimaux Gervais a fondu dans la glacière, soit on n'en a pas pris au restaurant. On aurait mieux fait car l'opération glacier, que ce soit chez le pittoresque Popov ou le frigorifique Häagen-Dazs, va faire fondre un peu plus ses économies contenues dans sa « banane » qui va devoir se mettre au régime.

Madame Blaireau, qui louche depuis le début de ces pérégrinations sur les boutiques de mode où le moindre string est vendu au prix de la corde de pendu et la petite robe Vichy (ah, souvenirs !) à celui de la journée de thalassothérapie, aimerait bien prendre un café en terrasse, toujours dans l'espoir d'apercevoir une « vedette ». Pas question d'aller chez Sénéquier où l'on s'écrase les nougats depuis un siècle. Au « Gorille » d'où l'on peut voir les gens de Sénéquier ? Non, tout cela est trop cher et on a déjà fait des sacrifices pour les enfants, le mieux est d'investir dans une carte postale qu'on achètera à la Maison de la Presse ou au Tabac du Port.

Mieux que les SICAV monétaires, les cartes postales sont en effet d'un rendement maximal. Pour sept francs cinquante, timbre compris, on peut avoir l'estime, pendant toute une année, de sa concierge, de son bureau ou de sa chaîne de montage. Représentant Saint-Tropez, postée à Saint-Tropez (ne commettez pas la fatale erreur de la déposer dans une boîte de Ramatuelle !), entre son achat et sa rédaction, vous aurez passé une heure qui mettra une ceinture dorée à votre renommée.

Mais il faut maintenant se livrer à l'indispensable tourisme culturel. Bien sûr, il y a le musée naval, ou celui de l'Annonciade, qui a reçu 42 000 visiteurs l'année dernière pour son exposition Signac, mais tout cela est bien loin de valoir une photo de maman et des enfants devant la façade de la Gendarmerie la plus cinématographique de France. Celle-ci n'a visiblement pas été refaite depuis que de Funès y grimait, que Galabru y bougonnait et que Jean Lefebvre y bêtifiait.

fiat et on sent bien qu'il y a là un choix esthétique délibéré de la part de la Direction Générale de la boîte à pandores. Peu importe, voilà un cliché qui fera rigoler les copains. Et puis, divine surprise, sur la même place, s'élève le kiosque de la Fondation Brigitte Bardot aux vitres tapissées d'articles dénonçant la vivisection, les expérimentations animales et la chasse à courre. On essaie de regarder à l'intérieur, des fois que notre autre héroïne nationale serait tapie dans ce minuscule local en train de tirer à la ronéo ou de retirer des échardes des pattes d'un petit chat. Rephoto, on pourra toujours laisser croire que B.B. s'y trouvait, l'idéal étant, bien sûr, avec un zoom assez puissant, de prendre en enfilade la famille devant le kiosque à B.B. et la gendarmerie, réunissant ainsi deux mythes exemplaires de Saint-Tropez, ses deux mamelles pour ainsi dire.

Le kiosque aux bêtes (je ne parle pas de la gendarmerie) a d'ailleurs donné des idées à M. et Mme Blaireau : si qu'on allait voir la villa de Bardot, d'autant plus que les enfants en ont marre de marcher et que le petit dernier, dans sa hotte, est devenu aussi mou qu'un chichis. On reprend la voiture et, comme on a dépassé le temps réglementaire, on écope de 40 francs supplémentaires (on n'aurait pas dû prendre de glaces, dit papa Blaireau, on n'aurait pas dû prendre de photos, glapissent les enfants Blaireau).

Le chemin de la Madrague

Direction les Salins, de toute façon, pas de lézard, il n'y a qu'une route. Les Tropéziens, qui ont des tonnes de différends à régler avec Brigitte Bardot depuis bientôt quarante ans, se feront un véritable et malin plaisir d'indiquer à la famille Blaireau le chemin de la Madrague. On devrait plutôt dire la piste et l'affecter aux 4x4 ou même carrément l'interdire car il est impossible d'y faire demi-tour ou de croiser un autre véhicule. Cela ne fait rien, les Blaireaux sont contents, ils auront vu les deux portes bleues comme le ciel promis, en écartant les cannisses, contemplant le fameux mur de l'Atlantique en Méditerranée et, pour peu qu'ils aient écrasé un chien, rêvé que madame **Brigitte d'Ormale** le soignait.

Poursuivant leur chemin jusqu'à la plage des Salins où les attend un cul-de-sac, les Blaireaux pourront y faire une halte, face au rocher de la « Tête de chien », où les uns disent que **Gunther Sachs** a fait ériger une statue de B.B., les autres une réplique de la statue de la Liberté, et qui s'avère être, en fait, un moulage de la petite sirène de Copenhague. Là, dans le sympathique établissement tenu par Manu et Relly, la seule plage de Saint-Tropez avec celles de la Bouillabaisse et des Graniers, ils trouveront le matelas à 32 F et le parasol à 19 F, moins chers qu'à Pampelonne.

Retour dans la cité magique, non sans avoir tenté de pénétrer dans la résidence

« Les Parcs » où on leur a dit que nichaient quantité de « vedettes » mais qui est plus inexpugnable que le siège de la CIA. Il y a aussi la villa de **Johnny Hallyday** mais c'est dur à trouver. Auront-ils le temps et les moyens de s'offrir le tour du golfe où, pour 80 francs, on peut voir de la mer les maisons célèbres, La Madrague bien sûr, mais aussi celle des **von Opel** et autres mirifiques magnats ? C'est peu probable et c'est dommage, car c'est bien expliqué, le guide nautique n'hésitant pas à héler les habitants des villas par haut-parleur pour les inciter, ô paradoxe, à sortir de leur trou afin de se montrer aux blaireaux.

Après avoir garé la voiture sur un emplacement providentiel, on va donc recommencer à arpenter le port où de nouveaux yachts sont arrivés, toujours plus beaux, toujours plus riches, toujours plus inaccessibles. De la jetée au Papagayo, le trajet n'est pas très long mais toujours si renouvelé. Tiens, ça c'est du bol, il y a **Enrico Macias** (qu'on



Casse-croûtes à toute heure.

appelle Gaston si on est branché) à la terrasse de chez Sénégier. Ou un sosie très réussi, personne n'est d'accord dans la famille Blaireau qui le trouve ou trop gros ou pas assez.

Puis, pour continuer à marcher dans la culture, on va voir les peintres et les croqueurs de silhouettes massés près du musée où ils n'ont aucune chance d'entrer, sinon comme visiteurs. Ces artistes, qui sont toujours lents à terminer une toile sur leur chevalet mais toujours prompts à en retirer une de la pile cachée sous un drap, se fournissent soit à Hong-Kong pour les peintures sur soie, soit dans une usine de tableaux mécaniques de Stockholm. A la fin de la saison, ils repartiront place du Tertre pour bazarder du Sacré-Cœur au lieu de la Citadelle, ce qui prouve bien que leur inspiration est variée. M. Blaireau n'achètera rien, sauf s'il est hollandais ou allemand, c'est à dire un « étranger du dehors », encore plus odieux et plus atteint de coups de soleil que « l'étranger » du dedans.

C'est que va maintenant se dérouler, alors que le soleil se couche et que les enfants sont réduits à l'état de pauvres petites méduses échouées (ils ont dû se partager une tarte de Saint-Tropez pour le goûter, sans se rendre compte qu'ils se sont fait avoir car la « vraie » est la *Tarte Tropézienne* de A. Micka), un de ces rites étranges à quoi se reconnaissent les civilisations les plus avancées et qu'il faut donc absolument avoir vu.

Direction la place des Lices où, sous les platanes séculaires (et parfois même juchés sur les basses branches), des centaines de fidèles se rassemblent autour de quelques dizaines de grands prêtres vêtus de blanc, une peau de chamois à la main, absorbés à lancer de lourdes boules de métal sur une malheu-



Les blaireaux au concert : la femme de von Karajan passe.

SECRET DÉFENSE

Combien de blaireaux viennent-ils chaque année à Saint-Tropez, pendant la saison qui va de Pâques à la Nioulargue ? On ne le sait pas avec précision ou, en tout cas, le Syndicat d'Initiative, qui doit relever de la DGSE, n'a pas voulu nous le communiquer. On parle de 100 à 150 000 visiteurs/jour. Une fuite nous a cependant permis d'apprendre que ce S.I., annexe de « la Piscine », avait reçu 59 126 personnes en 1989 et 85 153 en 1992. Par ailleurs, des espions infiltrés nous ont informés qu'on avait comptabilisé 19 632 passages entre La Foux et Saint-Tropez en 1979 et 19 213 en 1986. Cela n'a pu qu'augmenter et on était pourtant déjà à saturation routière.

reuse bille de bois qui ne leur a rien fait et qui endurera ce sacrifice rituel tout au long de la soirée. Cette religion païenne s'appelle la pétanque, une religion que M. Blaireau pratique aussi le soir au camping mais s'il se presse pour assister aux parties de la place des Lices, c'est avec le même enthousiasme qu'un curé de campagne admis à participer à un conclave.

Paire de fresques

Le cérémonial et les règles y sont les mêmes qu'ailleurs, que ce soit « la longue », « la provençale » ou « à la sautée », les joueurs ne sont ni meilleurs ni plus mauvais qu'à Aubagne ou à Tourcoing, mais ce qui fait le sel de ces parties, encore une fois, c'est l'espoir d'y voir des « vedettes ». Ah ces vedettes, encore plus fameuses que celles de Cherbourg, en font-elles courir du monde ! Le plus souvent en vain, car elles se montrent de moins en moins sur la place des Lices, les plus assidues aux tournois étant souvent les moins cotées. Guère de chance d'apercevoir « Jojo » (Hallyday) qui, grâce à l'incontournable Jo de Salernes, s'est fait construire un terrain de boule chez lui à Ramatuelle, décorés d'une paire de fresques représentant l'acte de Fanny. Aznavour non plus mais « Gaston » Macias vient encore, avec Daniel Hechter, Darry Cowl, parfois avec Jean Lefebvre ou Henri Salvador.

Le plus beau, évidemment, pour M. Blaireau, serait d'être accepté dans une partie et que maman puisse le prendre en photo avec une célébrité, histoire d'épater les copains après les avoir fait rigoler avec la gendarmerie. Mais il faut pour cela être un blaireau d'une essence supérieure, directeur de banque au moins, et Jo de Salernes, qui est grand ordonnateur de ces pompes guillerettes, veille à la bonne tenue de ces fêtes nocturnes qui pouvaient se poursuivre jusqu'à quatre heures du matin, entrecoupées d'agapes dispendieuses (minimum 400 F par tête de pipe) au Café ou à la Brasserie des Arts.

Ce soir-là, la nuit étant tombée, M. Blaireau a dû se contenter d'un figurant du *Jour le plus long* et d'un ex-soi-disant Gypsy-King, mais vrai manouche qui l'a proprement plumé de deux cents balles dans une partie « un peu » intéressée. Comme il faisait frisquet, maman lui avait sorti un haut de jogging aux bandes fluorescentes qu'il portait à la mode tropézienne, c'est-à-dire attaché autour du cou et, impressionné par l'ambiance intellectuelle qui régnait dans sa triplète, il avait remonté ses lunettes de soleil sur le front, comme un artiste.

Mélancolique, se souvenant de sa jeunesse folle dans les boîtes de nuit de Pornichet, il avait alors entraîné sa petite famille à la recherche des night-clubs où, là aussi, les stars n'entraient plus et ne sortaient pas davantage. Aux Caves du Roy, au Pigeonnier ou au Bal, il sentait bien qu'il ne serait jamais admis.

De monstrueuses Harley-Davidson, Roadster ou Electra



Je ne connais plus personne en Harley-Davidson.

Glide, passaient en vrombissant, chevauchées par d'inquiétants Bickers en qui il voulait à tout prix reconnaître Jojo ou Schmoll (**Eddy Mitchell**) mais qui n'étaient jamais que les fantômes enfiévrés de ses rêves de gloire.

Les enfants piaillaient : ils auraient préféré passer la journée au Luna-Park de Gassin. Maman récriminait : elle, c'était le Géant Casino, situé juste en face du parc d'attractions qu'elle regrettait. Ces *panem et circenses* avortés remirent les pensées de M. Blaireau dans les fosses communes du quotidien. Allons, la vie était belle, le camping bien situé, les voisins de caravane pas réticents à la belote et, ce soir, il y aurait même « La nuit des héros » à la télé branchée sur la batterie de la voiture.

Qu'il avait garée où ? Du côté de la poste. Il était onze heures du soir. Encore cinq cents mètres et on y serait, puis retour rapide aux « Flots bleus » où les attendaient une pizza surgelée avec beaucoup de « forte » et une salade au mesclun.

Hélas, une vigilante et vélocité police municipale était passée par là, enlevant à l'aide d'une grue le véhicule en infraction (l'ingéniosité de la municipalité tropézienne — quelle qu'elle soit — est sans limite : elle possède même un véhicule d'enlèvement spécial pour motos !). Après avoir râlé, laissant les enfants dormir sur le trottoir, M. Blaireau voulut se rendre à la fourrière quand un Tropézien compatissant l'informa du dernier coup du sort : la municipalité avait fixé la fermeture de ladite fourrière à 21 heures et elle ne rouvrirait que le lendemain matin.

C'est alors que M. Blaireau médita amèrement les fortes paroles d'un ancien maire de Saint-Tropez, **Bernard Blua**, qui, alors qu'on évoquait devant lui les difficultés d'accès dans sa ville, avait répondu avec superbe : « Saint-Tropez, ça se mérite »...

A.D.G

L'allégresse au plateau.



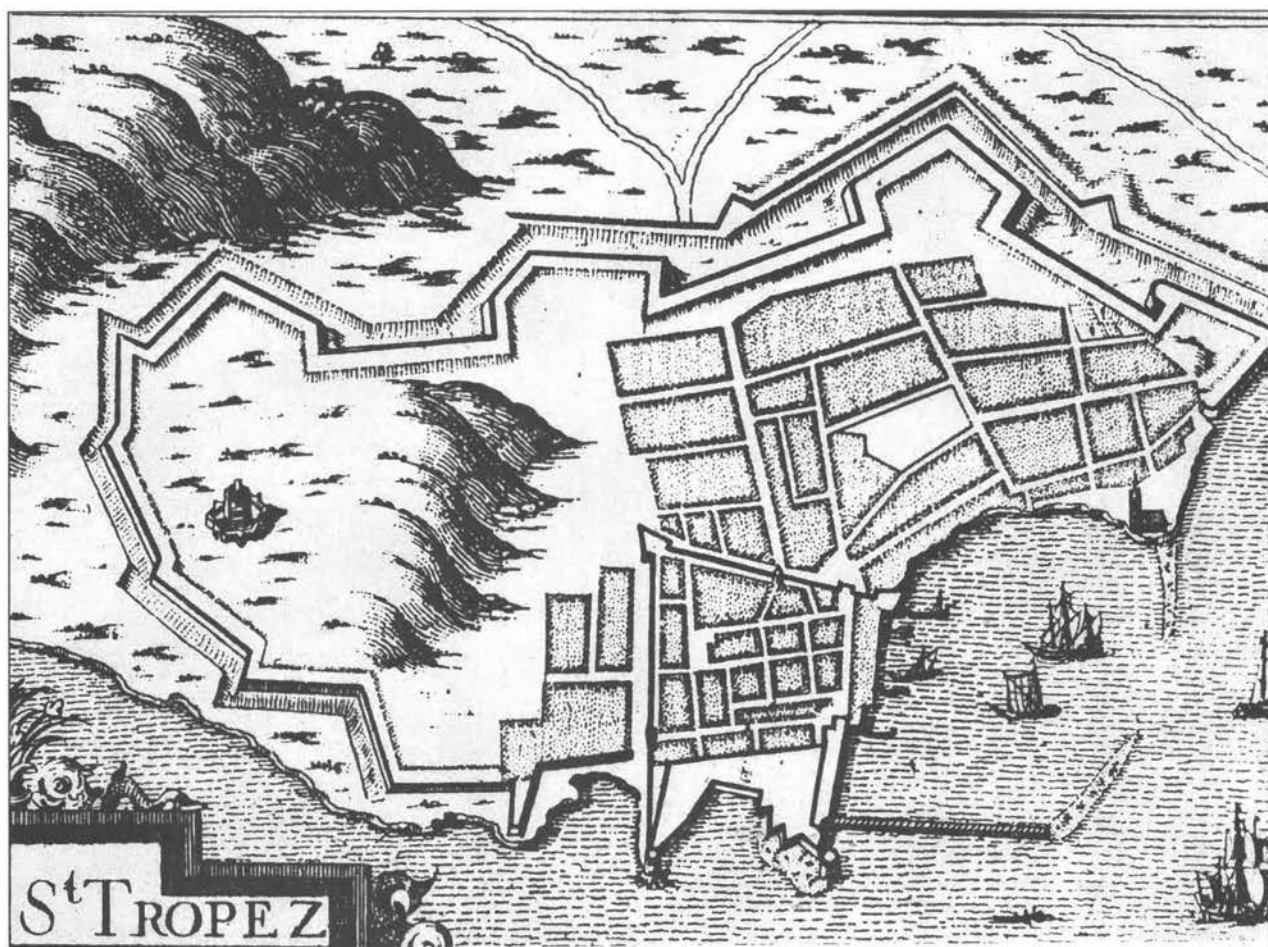
PRIX DE LA JOURNÉE DU BLAIREAU

Essence:	60 F
Parking:	80 F
Nourriture (sandwiches, glaces):	300 F
Carte postale:	7, 50 F
Tarte Tropézienne:	60 F
Pétanque:	200 F
Timbre-amende:	230 F
Frais d'enlèvement de la voiture:	450 F
Fourrière:	50 F
Taxi retour:	145 F
TOTAL:	1582, 50 F

CHAPITRE XI

MIES (BONNES) ADRESSES

par A.D.G.



Est-ce la séculaire tradition de la Bravade, ponctuée on le sait par de fortes mousquetades, qui a donné à Saint-Tropez cette fâcheuse réputation de redoutables additions en « coups de fusil », nul ne le sait. En tout cas, il vaut mieux envisager de réaliser en partie votre emprunt Pinay si vous voulez bien manger dans le village des stars — où, paradoxalement, le guide Michelin est lui très avare d'étoiles — et ne pas vous laisser abuser par le côté faussement germanopratin de certaines gargotes de la place des Lices où vous paierez la vue en terrasse des parties de pétanque au prix d'un sérieux coup de boules dans votre bourse.

Idem pour le port où, mis à part le sérieux et constant « Le

Girellier » (94.97.03.87), qui est un yacht de haute mer et de grande tenue, les drapeaux noirs flottent sur les marmites de radeaux de la Méduse consternants de médiocrité et de cherté.

Cependant, il n'y a pas que des fortunes de mer et des abordages rugueux dans cette ville corsaire de Méditerranée. Ainsi, depuis quelques années, « La table du marché » (38bis, rue Clemenceau - 94.97.85.20) propose-t-elle, sous la toque talentueuse de **Christian Leroy**, les couverts les plus courus de Saint-Tropez. Pratiquant également l'art du traiteur dans la même rue (« Sucré-salé »), il a ouvert pour cette nouvelle saison, à son premier étage et aux portes de sa cuisine nickelée, une adorable « Salle à manger » de 25 à 30 places, ouverte le soir et où on peut déguster, dans un cadre délicat, sa somp-

tueuse soupe de pommes de terre glacée aux truffes ou ses gambas marinées aux pétales d'ail. A noter un menu à 490 F qui justifie son prix.

J'ai aussi un particulier coup de coeur pour « La Romana », fondée en 1957 par **Luciano Rossetti** où, sous les fraîches charmilles et au milieu d'étonnantes compositions florales élaborées par les patrons, une carte sage et suivie, d'inspiration italienne, n'a jamais déçu les fidèles de cet endroit de charme (Chemin des Conquettes - 94.97.15.50).

Mon ami **Georges Boéri**, ancien commissaire de police de Saint-Tropez, qui y a pris sa retraite et qui, lui-même fin cuisinier, devrait bien envisager d'y ouvrir une cantine, nous recommande particulièrement « L'Echalotte » (35, rue Allard - 94.54.83.26) pour la qualité de ses viandes et le copieux de ses plats, le tout sous la houlette de **François Caldéron**. A suivre, donc, cet alléchant mandat d'amener...

Dans le quartier de la Ponche où le boui-boui n'est pas rare et où sévissent des équipages entiers de pirates des fourneaux, on notera en revanche la qualité maintenue de « Lou Revelen » (4, rue des Remparts - 94.97.06.34) où **Claudine et Edwige** servent gentiment et sans parcimonie des poissons indemnes de tout problème de fraîcheur.

On aimera aussi, au 9 de la rue du Petit Saint-Jean, « Le Cocotier » (94.97.09.62) qui propose simplement des menus raisonnables dans sa petite salle où trône une fontaine et « Côté jardin » (1, rue des Tisserands - 94.97.26.41) où **Alexandra et Donato** jouent depuis des années la carte de la sincérité transalpine et de la joie de vivre par les pâtes.

Il est encore trop tôt pour savoir si « Joseph » qui a repris le célèbre « Fifine » (5, rue Cepoun San Martin - 94.97.03.90) maintiendra la réputation de la maison mais il a des atouts en ce qu'il a conservé la carte et les spécialités provençales d'antan, en y adjoignant des créations rafraîchissantes comme le tartare de thon ou la petite pêche en barigoule d'artichauts.



Crevettes à la mauresque chez Brigit et son frère Henri-Claude

Pour noctambules branchés recherchant le calme des rues piétonnes et l'accueil convivial, « Brigit » (3, rue Saint-Jean - 94.97.77.30) fera l'affaire puisqu'elle y sert de 11 heures du matin (pour le brunch) à 1 heure du matin (pour le petit creux).

Maintenant, si vous avez gagné au Loto ou commis un juteux délit d'initiés, vous n'aurez que le choix entre les deux restaurants du Byblos (Avenue Paul Signac - 94.97.00.04), « Les Arcades » et « le Chabichou », ou bien, sur la route de Tahiti, la très fameuse « Messardière » (94.56.76.00) où dîner sur la belle terrasse dominant le golfe de Saint-Tropez et les



Chapon farci à la provençale par le chef Chauvet des « Arcades » du Byblos

plages de Pampelonne vous coûtera au moins quatre yeux de la tête, mais vous apportera un plaisir raffiné de par sa cuisine italienne de très haut niveau.

Puisque nous sommes sur la route de Tahiti où, hélas tout n'est pas que vahiné, restons-y pour le restaurant de la plage privée qui porte ce nom et où vous aurez peut-être la chance de déjeuner ou de dîner à une table voisine de celle de **Charles Aznavour** ou d'une autre célébrité. **Félix et Marie**, les hôtes, ainsi que leur fils **Patrick**, sont des gens sérieux et accueillants et on est sûr de n'y être point volés, même si les prix peuvent paraître dissuasifs (Quart Pinet, Ramatuelle - 94.97.18.02).

Plus modestement mais d'une qualité ajustée, le restaurant des Salins, au-dessus de la plage éponyme (94.97.04.40) pratique une cuisine bourgeoise, donc raisonnable (**Gérard Longuet** y était avec sa famille le jour de mon passage) avec une vue panoramique épatante qui fait dire à Manu, l'un des deux maîtres des lieux, qu'il n'a que la Corse en face, le Mont-Blanc derrière et lui au milieu. Et si vous êtes sur la plage, vos enfants adoreront pour leur goûter la « tarte Bidule » tropézienne qui, pour 32 francs (38 avec fraises !), les calera pour l'après-midi.

Et puisque nous avons quitté le « centre-village » nombrilique, pourquoi ne pas déjeuner au « Blouch » (Plage de Pampelonne - Ramatuelle - 94. 79. 84.24 -) à l'ombre des canisses ou y dîner devant la mer toujours recommencée ? Pizzas au feu de bois, gambas flambées au pastis, c'est simple mais pas fou, d'autant que la « carte-Blouch » vous donnera accès à la discothèque, à l'amusant piano-bar « le Tycos »



Gambas flambées au pastis et « Carte-Blouch »

Les domaines de
Bertaud-Belieu et la
cuvée Prestige des
Maîtres Vignerons de
Saint-Tropez



décoré Harley-Davidson où vous pourrez déguster pour 55 F l'intrigant cocktail « Sex on the beach » ou « le Kamikaze », ainsi qu'à la piscine de « la Plage verte ».

Maintenant, vous êtes peut-être de ces asiatolâtres convaincus — j'en connais — qui ne peuvent aller nulle part s'ils n'ont pas « un petit chinois » à portée de leurs baguettes. Si tel est le cas, pas d'hésitation, le « Vien Dong » (faire un tour à la maison ?), avenue Paul Roussel (94.97.09.78) vous donnera votre content de nems et de nuoc-mam.

En revanche, si le mal jaune ne vous tracasse pas mais que vous êtes atteint d'une nostalgie maghrébine, c'est à « La Couscousserie » (3, rue du Petit St-Jean - 94.54.83.01) qu'il faut vous adresser : apéritif et kemia, bricks, tajines de poisson, Gérard et Touria vous démontreront que, chez eux, c'est bon comme là-bas, dis !

Enfin, il faut dire un mot des vins. Saint-Tropez, jusqu'au siècle dernier, était renommé pour son thon mariné, ses anchois salés et surtout son vin : « les bons crus sont réellement d'une qualité supérieure et supportent très bien le transport par mer », affirmait ainsi E. Genin dans son *Dictionnaire historique et typographique de la Provence*, paru en 1835, en ajoutant toutefois non sans lourdeur : « Il faudrait seulement que les marchands les classassent avec discernement, et leur donnassent les soins nécessaires, tandis qu'ils

sont habituellement mélangés avec des qualités inférieures. » En est-il de même aujourd'hui ? Je ne crois pas puisque j'ai apprécié la production de la Cave coopérative (Avenue Paul Roussel - 94.97.70.24) au pied de la chapelle Sainte-Anne, où le rosé fruité et le rouge d'une belle charpente que vous pourrez emporter en cubitainer vous fera raison garder. Les A.O.C., dont l'amusante « Cuvée des Bravades » ne vous décevront pas non plus.

D'ailleurs, il faut bien convenir que toutes ces cuvées de Provence sont de fort belle tenue et vous pouvez aller pratiquement dans tous les domaines (Bertaud-Belieu, des Campax, des Féraud ou Château-Minuty) avec l'assurance d'y être reçu le mieux du monde et d'y trouver des grands vins trop méconnus au profit piteux de petites piquettes « provençales » que l'estomac gagnerait à ne connaître pas. Mais j'ai gardé pour le bon palais « Les Maîtres Vignerons de la presqu'île de Saint-Tropez » (Carrefour de la Foux - Gassin - 94.56.32.04) qui allient heureusement technicité moderne et tradition pour un résultat dont témoignent leurs nombreuses médailles. Cépages Ugni-Blanc, Clairette ou Sémillon pour les blancs, Grenache, Syrah ou Mourvèdre pour les rouges, sont traités avec respect et savoir-faire pour un résultat magnifique (je vous recommande les cuvées « Prestige » qui sont dignes des plus grandes tables).

Au terme de ce voyage gastronomique et oenologique trop bref, si par hasard vous aviez été atteint par un de ces « coups de fusil » que j'évoquais au début de cet article, vous pourrez toujours aller vous consoler dans le recueillement à l'église paroissiale devant les ex-voto les plus curieux qui soient : * ceux offerts par les vaillants participants des Bravades passées qui, leur tromblon ou leur mousquet ayant explosé lors de leurs infernales pétarades, s'en sont, eux, tirés sans dommage... **

* Merci au « Guide de la Provence mystérieuse » de J.P. Clébert (Ed. Tchou)

** Et aussi à « la Revue du Golfe de Saint-Tropez ».

Lectures

Au cours de ces derniers mois, il a été souvent question de Vichy, du Maréchal, de l'Occupation, de la Collaboration, de la Résistance, de la déportation des Juifs. Ceci à travers des événements aussi divers que le dépôt d'une gerbe, effectué par ordre du président de la République, sur la tombe du Maréchal ; que la rafle des Juifs au Vel d'Hiv ; que le film de **Claude Chabrol**, *L'Œil de Vichy* ; que celui sur **Pétain** ; que l'assassinat de **Bousquet** ; ou que le procès de l'ancien milicien **Paul Touvier**.

Ceci a donné lieu à un déferlement d'informations et à une sorte d'offensive antivichiste généralisée, voire parfois forcenée.

Il nous a donc paru que c'était l'occasion de rappeler la parution d'ouvrages sur cette période, qui rendent un son différent, qui sont oubliés, voire silencieux, et qui sont parfois difficilement trouvables, sauf chez certains bouquinistes.

Avant tout, il y a le journal de **Galtier Boissière** ; le double journal, pourrait-on dire, celui qu'il écrivait en secret sous l'Occupation ; celui qu'il tint librement après la Libération. Les deux ont été récemment réédités en un seul volume (1).

Roland Gaucher en a rendu compte dans notre précédent numéro. Notations quotidiennes, écrites avec verve et insolence, bourrées d'anecdotes, et qui forment le précieux témoignage d'un esprit libre. **Galtier** ne passe rien aux gens de Vichy, aux collabos en général, à Pétain et à sa cour. Mais quand la Libération survient, il est tout aussi féroce avec les épurateurs, notamment avec les communistes qu'il ne ménage pas.

Sur l'Occupation, il y a tout une série d'ouvrages, auxquels il convient de se reporter, dans la mesure où on peut les trouver.

Et d'abord, *Les procès de la Collaboration* (2). Il s'agit de comptes rendus sténographiques — par exemple ceux des procès dont les vedettes furent **Fernand de Brinon**, **Jean Luchaire**, et **Joseph Darnand** — publiés dans une collection que dirigeait le célèbre avocat **M^e Maurice Garçon**. On n'y trouvera pas le procès d'un homme qui joua sous la IV^e et la V^e République un rôle en partie occulte,

fort important, **Georges Albertini**, secrétaire général du Rassemblement National Populaire de **Marcel Déat**. Mais la « sténo » de ce procès existe à la bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine.

Sur cette période des procès, il convient de signaler le livre de **Me Yves-Frédéric Jaffré** : *Les Tribunaux d'Exception (1940-1962)* (3). Cette notion d'**exception** englobe pour l'auteur aussi bien le procès de Riom et les cours martiales sous l'Occupation, que les procès qui eurent lieu à Alger (**Bonnier de la Chapelle**) ou ceux de l'Epuración.

HENRI DE KERILLIS

**DE GAULLE
DICTATEUR**

BEAUCHEMIN

Ce livre est paru aux éditions Beauchemin (Canada)
le 6 octobre 1945. Introuvable !

Du même auteur, il faut signaler un livre sur **Pierre Laval**, dont il fut un des défenseurs : il était alors tout jeune avocat (4).

Après la Libération, **Alfred Fabre-Luce**, merveilleuse intelligence servie par un grand talent, publia plusieurs ouvrages sur cette période des années 40-50.

Retenons-en deux ici : *Au nom des silencieux* (5) et *Haute-Cour*, (6); Fabre-Luce, à travers ces ouvrages qui englobent aussi bien l'Occupation, l'Épuration que la guerre d'Algérie, y règle des comptes avec un homme que manifestement il déteste : **Charles de Gaulle**. On peut trouver qu'il est partial. Mais quel talent ! C'est quand même autre chose que **Bernard-Henri Lévy**.

Puisque nous traitons d'un auteur très antigauilliste,

alors il ne faut surtout pas oublier *De Gaulle dictateur* par **Henri de Kerillis**, assorti de ce sous-titre révélateur : *Une grande mystification de l'Histoire*.

Cagouleurs

L'intérêt de ce témoignage, c'est que l'auteur, ancien éditorialiste avant-guerre à *L'Echo de Paris*, n'a jamais été un partisan, bien que de droite, du régime de Vichy. Bien au contraire, il s'est enfui au Canada où son livre a été publié.

Toutes sortes de détails piquants y figurent sur la lutte entre gaullistes, antigauillistes, giraudistes, dans la phase de l'émigration, soit en Grande-Bretagne, soit aux États-

Unis, soit à Alger. On y lit, par exemple, que l'entourage de de Gaulle était composé essentiellement de cagouleurs, et qu'ils furent responsables de la mort d'**Estienne d'Orves**.

Il y a sans doute dans cet ouvrage beaucoup d'excès polémiques, mais il donne de la résistance à l'étranger et de ses divisions souvent acharnées, une image qu'on ne peut entièrement passer sous silence sans tronquer la vérité historique.

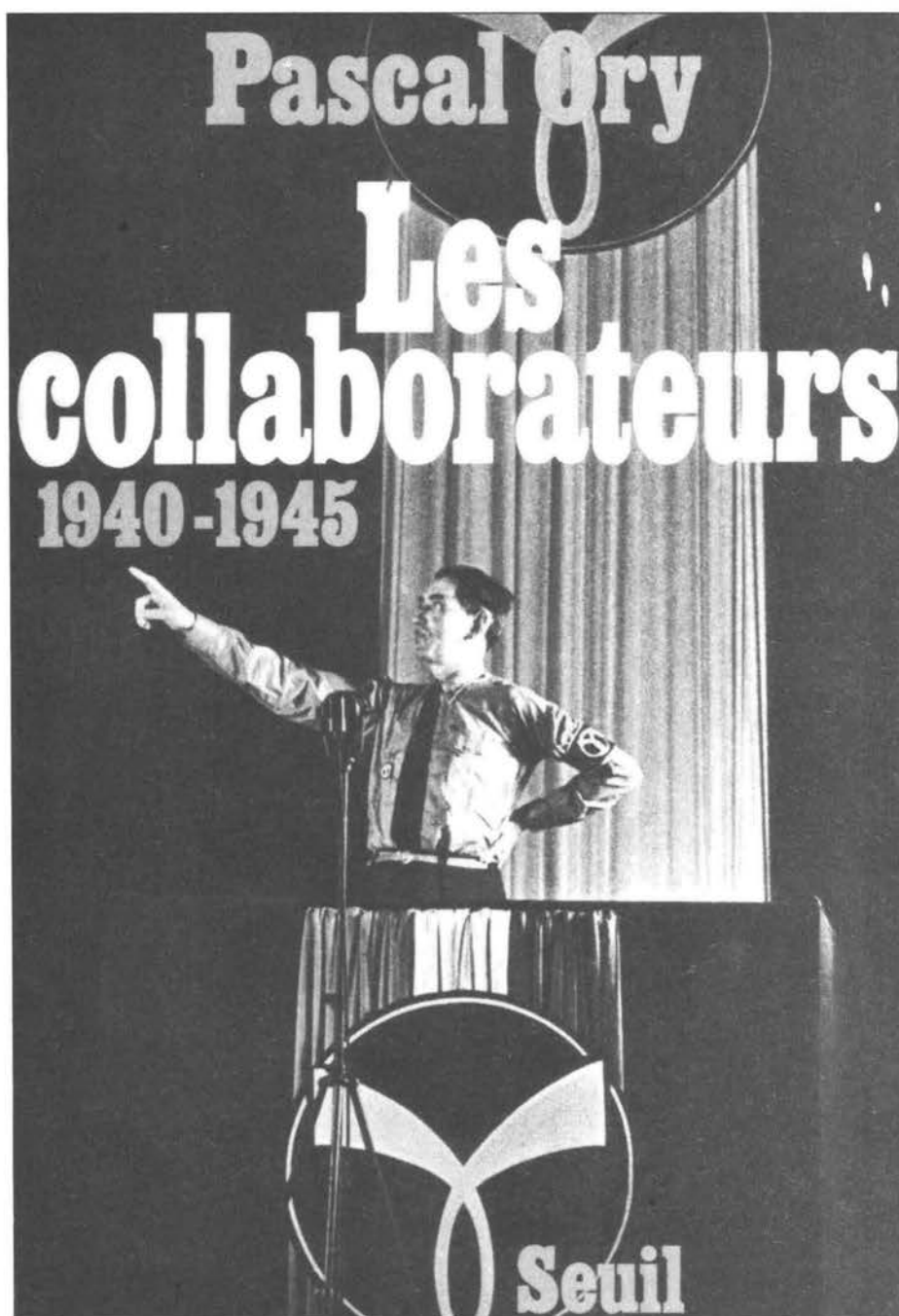
Malheureusement, ce livre est introuvable. Y aura-t-il un éditeur courageux pour oser le rééditer ?

Il faut aussi citer *Le Système* de **Jean Maze** qui est un violent pamphlet contre le tripartisme et les profiteurs de l'Épuration.

Jean Maze avait appartenu, avant-guerre, à la rédaction de *La Flèche*, et à la direction du parti frontiste aux côtés de **Gaston Bergery**. Il était, comme Bergery, **Emmanuel Berl**, **Maurice Gaït**, de ces hommes de gauche qui, après la défaite de 1940, se rallièrent à Vichy, mais qui ne se retrouvèrent pas à Uriage, comme feu **Beuve-Méry**, le futur directeur du *Monde*.

Carrément pétainiste, **Louis-Dominique Girard**, avec *Montoire*, *Verdun diplomatique* (le titre à lui seul indique l'orientation) (8) et *Mazinghem ou La vie secrète de Philippe Pétain (1856-1951)* (9).

Quiconque aime à savoir qui est qui, ce qu'il a fait et avec qui, aura intérêt à se procurer le livre d'**Henry Coston** : *Partis, Journaux et Hommes politiques*



Un réquisitoire. Bien documenté.

d'aujourd'hui (10) qui vient d'être réédité. C'est une véritable mine. On y retrouve une foule de noms dont certains souhaiteraient ne pas avoir été repérés par l'œil vigilant de Coston : celui du père de **Jospin**, par exemple, instituteur, qui collabora jusqu'en août 44 à *Germinal*, hebdomadaire dirigé par **Paul Rives**, un des bras droits de Marcel Déat.

On ne saurait oublier, puisque nous citons le nom de l'ancien député socialiste devenu le chef du Rassemblement National Populaire sous l'Occupation, les *Mémoires Politiques* de ce dernier, écrites après sa fuite en Italie. Elles sont parvenues, peu après sa mort survenue en 1956, chez Plon. Mais elles n'ont vu le jour qu'en février 1989 (11).

Explication de ce retard considérable : le manuscrit fut donné en lecture à **Georges Albertini** : celui-ci n'avait aucun intérêt, alors qu'il était en contact quasi quotidien avec des hommes politiques importants (**Martinaud-Deplat**, **Edgar Faure**, **Emile Roche** etc.) de la IV^e République, puis de la V^e (**Marie-France Garaud**, **Juillet**, **Duvillard**), à ce que l'attention fut attirée sur celui dont il avait été le lieutenant.

L'ouvrage, qui n'a pas fait grand bruit, n'en reste pas moins un témoignage important d'un des principaux acteurs de la Collaboration en France.

Journal de Déat

Encore plus intéressant peut-être : le journal quotidien qu'il tenait sous l'Occupation. Chaque jour sur sa machine à écrire, Déat marque son emploi du temps : réceptions, visites, lectures, **démarches effectuées** auprès de lui, pour obtenir tel service ou telle faveur : une foule de noms dont la publication en ferait sans doute grimacer plus d'un.

Ce manuscrit fut perdu par Déat, lors de sa fuite, près de Bolzano. Il fut récupéré par les services américains, puis par la DST. Il figure aujourd'hui aux Archives Nationales.

Sur le parti communiste, pendant la guerre 39-40, puis pendant l'Occupation, les ouvrages de base sont ceux d'**Angelo Tasca**, dit **Rossi**, ancien communiste italien, ancien membre du Komintern, en particulier son monumental *Les communistes français pendant la drôle de guerre* (12).

Ces livres sont très difficiles à trouver. Il est fort douloureux que la fille de Tasca, qui fut ministre socialiste sous **Mitterrand**, fasse un effort en ce sens. Elle n'aime pas du tout qu'on lui parle de son père.

La première brochure anticommuniste qui circula (sous le manteau) peu après la Libération n'eut toutefois pas Rossi pour auteur. Mais un ancien journaliste du *Populaire*, **Ceyrat** qui travaillera plus tard en liaison avec Georges Albertini et **Boris Souvarine**.

Sur la façon dont **Maurice Thorez**, alors déserteur, réfugié en Suisse, gagna en 1940 l'Union Soviétique, il est quasiment certain que la voie empruntée fut l'Allemagne avec le consentement des autorités hitlériennes. Il existe à coup sûr, sur cet épisode, des docu-

ments dans les archives soviétiques. Mais qui se soucie de ce « point de détail » ?

Nombre des ouvrages que nous avons cités jusqu'ici ont eu pour auteur des gens qui étaient collaborateurs, ou vichistes, ou dont l'hostilité à l'égard de de Gaulle ou des communistes était patente.

On peut donc les soupçonner d'un certain parti pris. Ce qui n'interdit nullement d'en prendre connaissance.

Tel n'est pas le cas pour l'ouvrage monumental d'**Henri Amoureux** suivi de la grande *Histoire des Français après l'Occupation* (13). Il s'agit là d'une œuvre remarquablement documentée et très objective.

Il faudrait encore citer les ouvrages de **Robert Aron** (*Histoire de Vichy*, *Histoire de l'Épuration* etc.) (14), *L'Histoire de Vichy* de **François-Georges Dreyfus** (15), *De Gaulle et les communistes* d'**Henri-Christian Giraud** (16), **André Figueras** (*Faux résistants et vrais maquisards*) (17).

Non moins nombreux, bien entendu, ont été les ouvrages dus à d'anciens résistants et à des adversaires déclarés de la Collaboration et de Vichy.

Il est assurément impossible de les citer tous ici. Notons **Henri Noguères** (en collaboration avec **Degliame-Fouché** *Histoire de la Résistance en France en cinq volumes* (18), **Albert Ouzoulias** *Les Fils de la Nuit* (19), **Roger Pannequin** *Ami, si tu tombes* (20), **Charles Tillon** *Les F.T.P.* (21), **Delperrié de Bayac** *Histoire de la Micile* (22), **Jean-Pierre Azéma** *La Collaboration* (23), **Pascal Ory**, *Les Collabos* (24).

On n'en a certainement pas fini avec cette période terriblement troublée de notre pays. Nombre d'archives restent certainement à explorer.

Signalons le dernier « scandale » qui vient d'éclater : l'ouvrage de **Thierry Wolton**, *Le Grand Recrutement* (25). Wolton, spécialiste des services secrets, y soulève le problème des attaches possibles de **Jean Moulin** et de **Pierre Cot** avec les services soviétiques avant et sous l'Occupation. Ce qui provoque de vives réactions. Une des plus importantes a été celle de la publication du Tome III, de **Daniel Cordier**, adjoint de Moulin.

Une affaire à suivre.

VALTERUS

- | | |
|---------------------------------|---------------------|
| (1) Quai Voltaire | (17) chez l'auteur |
| (2) Albin Michel | (18) Robert Laffont |
| (3) Nouvelles Editions Latines | (19) Grasset |
| (4) André Bonne | (20) Sagittaire |
| (5) Librairie Béranger | (21) Julliard |
| (6) Julliard | (22) Fayard |
| (7) Editions Beauchemin | (23) PUF |
| (8) André Bonne | (24) Le Seuil |
| (9) Edité par l'auteur | (25) Grasset |
| (10) <i>Lectures Françaises</i> | |
| (11) Denoël | |
| (12) Les Iles d'Or | |
| (13) Robert Laffont | |
| (14) Fayard | |
| (15) Perrin | |
| (16) Albin Michel | |

Un précis illustré de l'Occupation

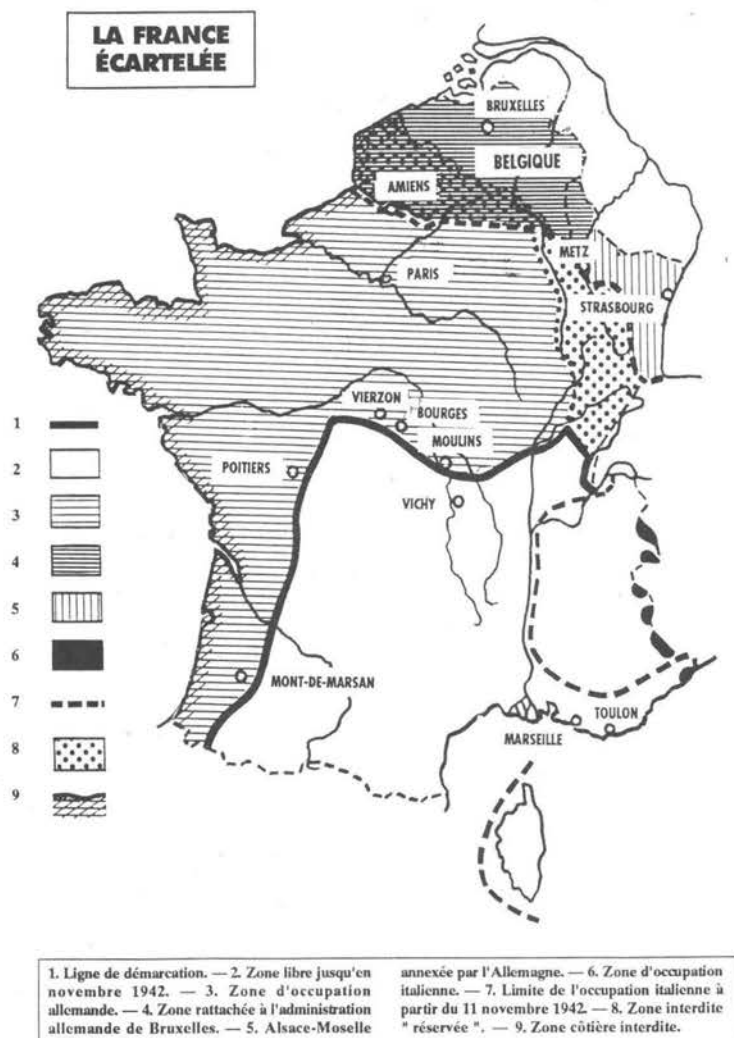
Lorsqu'ils se sont rencontrés — il y a vingt-trois ans de cela — Pierre-Philippe Lambert et Gérard Le Marec s'étaient juré de réaliser un jour un livre sur les insignes et les uniformes portés en France de 1940 à 1944. Dans leur esprit, il ne s'agissait aucunement d'écrire le énième ouvrage sur Vichy ou la Collaboration ou de juger de l'engagement de tel ou tel au côté du Maréchal ou des Allemands — ce qui n'est certes pas la même chose, malgré les dires de certains. Le premier volume est déjà paru l'an passé, le second sortira au mois d'octobre et le troisième, consacré aux formations militaires ayant combattu « sous le casque allemand », est annoncé pour 1994.*

Les auteurs se sont attelés à une tâche difficile. Il fallait éviter à la fois l'analyse universitaire, l'album photographique, et la tentation, pour l'iconographie, de documents imprimés utilisés pour les recherches. Bref, il fallait trouver un équilibre entre le texte et l'image. Voilà pour la forme, à laquelle il convient d'ajouter l'hommage... mérité par l'éditeur pour la qualité des photos en noir et blanc, ainsi que des planches en couleurs des insignes et des uniformes.

De cette somme nous avons lu la première partie, *Organisations, mouvements et unités de l'Etat Français, Vichy 1940-1944*, et nous avons eu connaissance de la deuxième, *Partis et mouvements de la Collaboration, Paris 1940-1944*. C'est assez pour pouvoir analyser un ouvrage aux contours aussi précis qu'un manuel d'Histoire, écrit avec suffisamment de hauteur de vue pour ne sombrer ni dans l'hagiographie ni dans la condamnation sans recours des acteurs de l'époque.

Vichy, des milliers d'hommes et d'uniformes

Il faut se souvenir qu'avant la guerre l'uniforme était de rigueur pour les militants des formations politiques, qu'elles appartiennent à la droite extrême (les Francistes de Marcel Bucard) ou aux Jeunesses socialistes. Cette habitude sera maintenue entre 1940 et 1944, aussi bien pour les nouveaux mouvements créés en zone occupée ou dans ce qui reste de zone libre sous le contrôle de l'Etat Français, où les partis sont interdits. Malgré l'extrême rareté du textile, son rationnement, et un pouvoir d'achat réduit, les membres des organisations portent tenues et insignes différents. Organisations, on le verra, fort nombreuses, en dehors même des unités mili-



ORGANISATIONS MOUVEMENTS ET UNITÉS DE L'ÉTAT FRANÇAIS

VICHY
1940
1944



taires ou paramilitaires que l'armistice est parvenu à conserver à l'autorité du maréchal Pétain.

Nous n'évoquerons pas ici l'Armée. Sa tenue et ses insignes perpétuent des traditions anciennes que la défaite n'a pas interrompues. Non plus que le 1^{er} Régiment de France, une tentative lancée en 1943 après l'occupation de la zone sud, ou la police et les unités parallèles créées pour le maintien de l'ordre.

En revanche, il convient de souligner l'importance numérique d'une expérience unique dont tout le monde — sauf les Allemands — a dû reconnaître l'intérêt et la valeur, au point pour certains, aujourd'hui encore, de songer à leur renaissance : les Chantiers de la Jeunesse. Pour Pierre-Philippe Lambert et Gérard Le Marec, il s'est agi essentiellement de décrire d'une manière aussi claire et concise que possible les tenues et les insignes des 400 000 jeunes de la zone sud incorporés dans ce service national. De nombreuses études leur ont déjà été consacrées, et c'était une gageure que de vouloir ne consacrer qu'un chapitre à la plus remarquable institution de l'Etat Français. Au risque de déplaire à tous les anciens qui sont passés par ses rangs, on peut penser que l'essentiel y figure. Pour les seuls uniformes du moins, car pour les insignes il faudrait renvoyer le lecteur à l'album très complet de **Paul Edmond** (Ed. de l'Orme Rond, 1985).

Voilà pour les gros bataillons. Mais il faut savoir que furent créées en zone libre des dizaines d'organisations, souvent d'importance numérique réduite, (728 mouvements de jeunesse ont été recensés !) qui, toutes, ont tenu à se distinguer de la voisine (et concurrente), au moins par l'insigne porté à la boutonnière.

Pour tous — ou presque — un dénominateur unique :

la francisque du Maréchal, arborée d'ailleurs aussi bien au sud qu'au nord de la ligne de démarcation, sinon par les « quarante millions de pétainistes » dénombrés par **Henri Amouroux**, du moins par tous ceux qui tiennent à manifester leur attachement à la personne du chef de l'Etat.

Et le livre s'ouvre, à juste raison, sur cette Francisque instituée par la loi du 16 octobre 1941, non plus insigne, mais décoration attribuée à quelque 3 000 hommes (et 4 femmes !), qui s'étaient distingués au service du Maréchal. Il faudra un jour publier la liste complète, non seulement des récipiendaires, mais également de ceux qui intriguèrent pour l'obtenir. Tout le monde sait maintenant que **François Mitterrand** l'obtint (n° 2202) avant de partir pour Londres et Alger offrir ses services au général **De Gaulle**.

Il faudrait pouvoir relater ici les pages consacrées à la Légion française des Combattants (qu'il ne faut surtout pas confondre avec la LVF qui nous est promise pour le troisième volume). Anciens combattants des deux guerres, ils sont plus d'un demi-million d'hommes à porter, sinon la francisque, du moins le « fer à repasser », ainsi irrévérencieusement appelé parce que l'écu (français selon le vocabulaire de l'héraldique) rappelle par sa forme un ustensile ménager plus qu'un symbole glorieux... emprunté d'ailleurs à la vieille Ligue des Patriotes de **Paul Déroulède**.

PIERRE PHILIPPE LAMBERT - GÉRARD LE MAREC

PARTIS ET MOUVEMENTS DE LA COLLABORATION

PARIS
1940
1944



De la Légion des Combattants, les auteurs nous conduisent logiquement au Service d'ordre légionnaire et la Milice française qui en naîtra en 1943.

Ici encore, il n'est question que d'organigramme, de galons et d'épaulettes. Si les hommes sont présents, les motivations sont absentes et plus encore, si possible, les jugements sur leur comportement.

Paris : les multiples partisans d'un Parti Unique

Nous n'avons pas eu entre les mains la totalité de l'ouvrage, mais nous en connaissons la teneur. Ici encore, c'est un considérable travail de recherche qui a été accompli, à ne se référer qu'à l'index des noms cités, manquant d'ailleurs pour le premier volet de l'étude.

En effet, Lambert et Le Marec ne se sont pas contentés d'étudier les « grands » partis politiques de la Collaboration, PPF, RNP ou Francisme. Ils se sont attachés à étudier, avec le maximum de précision possible, ceux qui ne comptaient qu'une poignée d'adhérents — et moins encore de militants — et qui sont évoqués, toujours avec les mêmes lacunes, dans des ouvrages dont les auteurs se sont contentés de recopier les mêmes erreurs depuis la Libération. Leurs sources sont simples : la presse de l'époque en prenant garde de contrôler l'inflation numérique inhérente à toute propagande.

Depuis la débâcle de juin 1940, et malgré l'intronisation à Vichy de la Révolution nationale, de nombreux « chefs » ont prétendu, à Paris, installer à leur profit le régime du Parti Unique. L'Etat Français le redoutait, et

les services allemands — pour des raisons différentes — n'en voulaient à aucun prix. D'où cette poussière de mouvements qui ne parvinrent jamais, au total, à réunir plus de 150 000 membres. Moins qu'en Belgique, le VNV flamand, et aux Pays-Bas, le parti de **Mussert**. Certains peuvent se permettre de donner des manifestations-spectacles lors de défilés et de congrès et, pour donner le change à leur manque d'audience, ils arborent des uniformes, portent des grades, des insignes et brandissent des drapeaux que des études partielles — et partiales — de ces mouvements n'avaient même jamais mentionnés.

Vexillologie, uniformologie et phaléristique ne sont que des sciences annexes de l'Histoire toujours négligées par les universitaires.

Pour des raisons de division géographique de cette France morcelée par la défaite, P.-P. Lambert et G. Le Marec ont été contraints d'inclure à cette partie de leurs études des mouvements qui n'ont rien de « collaborationniste », selon le mot inventé par Marcel Déat (*L'Œuvre*, 4 novembre 1940).

La situation a amené au développement de forces centrifuges jusqu'alors contrôlées par le centralisme jacobin. Séparatistes — ou même simplement régionalistes — se retrouvent dans ce volume aux côtés de ceux des provinces arrachées à la France. C'est le cas de l'Alsace, de la Moselle... et même de Menton, annexé à l'Italie.

Mais l'épuration de 1944 ne s'attachera pas aux distinctions subtiles entre adhésions et contraintes ; non plus qu'entre les « chefs » ovationnés et les adhérents de tous ces petits mouvements, souvent entraînés par la volonté sincère de reconstruire « une France propre dans une Europe Nouvelle ».

Déat, **Doriot**, **Bucard**, **Deloncle**... autant de biographies brossées en quelques lignes. Leurs engagements

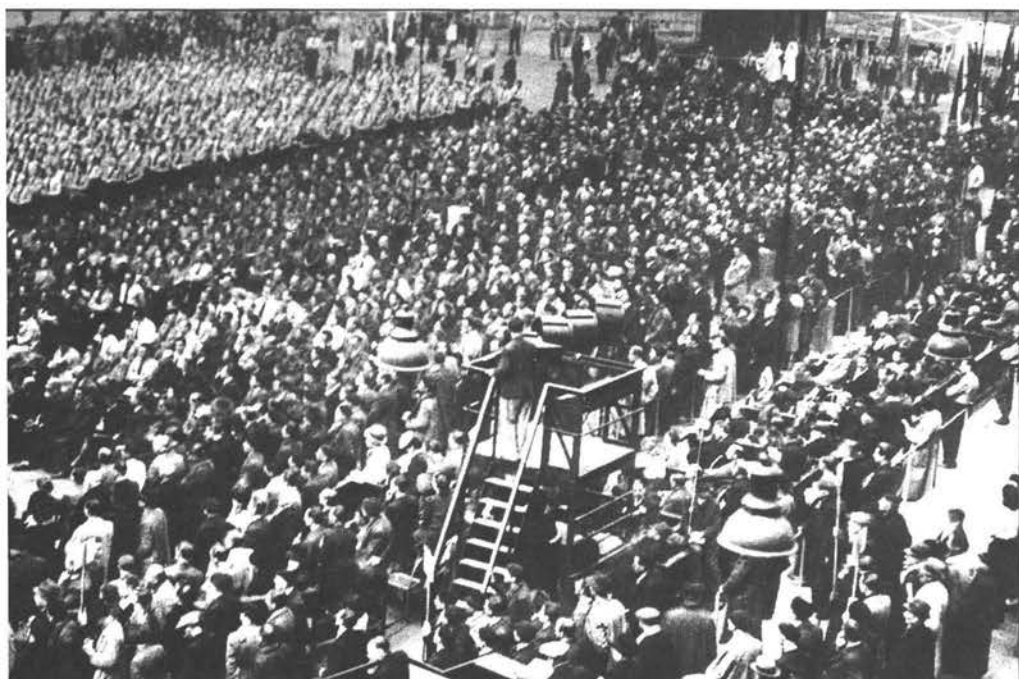
avant la guerre avaient été étudiés, leurs activités durant l'Occupation longuement évoquées et leur sort final était connu. Mais qui donc s'était attaché à différencier le Parti National Socialiste français de la Croisade du National-Socialisme et des Hitlériens français ? Pour le Rassemblement National Populaire de Marcel Déat, nous allons, pour la première fois, trouver dans *Partis et mouvements de la Collaboration*, un historique complet des organisations annexes au nombre de plus d'une vingtaine.

C'est assez dire à quel travail d'archéologie contemporaine, pour reprendre une formule qui leur est chère, se sont livrés les auteurs, obsédés par l'objectivité.

Une qualité que le bulletin des professeurs d'histoire et de géographie reconnaît à des chercheurs qui n'ont cherché que la vérité, sans souci de plaire et sans crainte de déplaire. Une vertu aujourd'hui peu commune.

Michel MIOT

11 avril 1943. La presse de la collaboration annonce toujours un Vel'd'Hiv' plein. Pour cette manifestation unitaire, le photographe a cependant préféré la pelouse aux gradins vides.



* Editions Jacques Grancher, 98 rue de Vaugirard, 75006 Paris. 266 pages, nombreuses illustrations, 16 planches en couleur, 150 F.

AGENCE CANARIS

TOUTES MISSIONS CONFIDENTIELLES
FRANCE/ETRANGER

DÉCLARÉE EN PRÉFECTURE DE POLICE SOUS LE N° 493

DÉTECTIVE PRIVÉ

18 rue de Bassano 75016 Paris

Tél. 47 23 45 64 - Fax : 47 20 44 94

TOUJOURS DISPONIBLE

NOUVELLE SERIE N° 113 AVRIL - MAI 1993 - 36 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

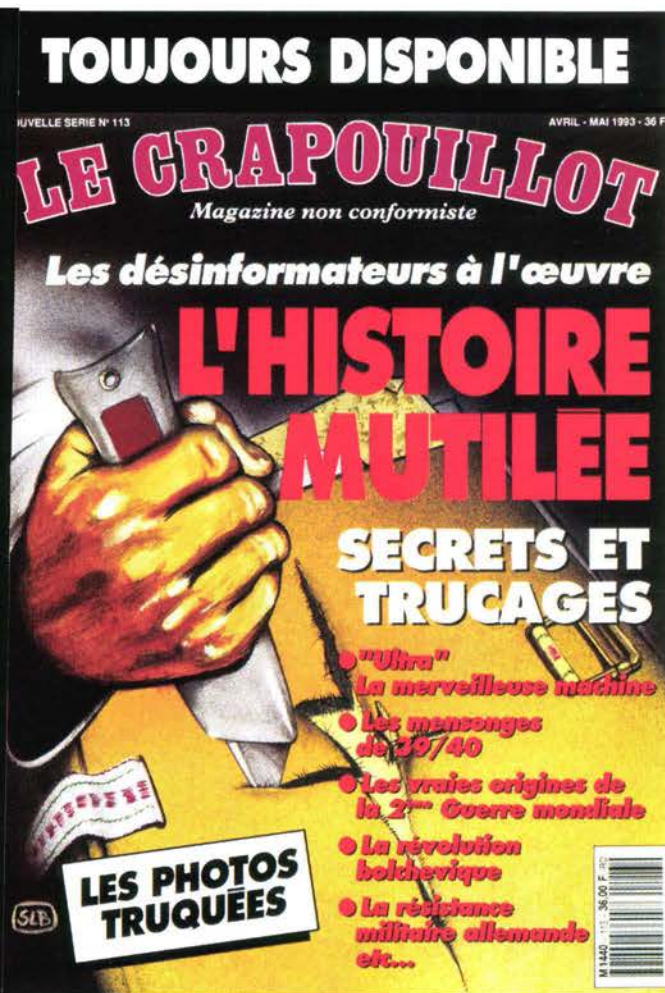
Les désinformateurs à l'œuvre

L'HISTOIRE MUTILÉE

SECRETS ET TRUCAGES

- "Ultra" la merveilleuse machine
- Les mensonges de 19/40
- Les vraies origines de la 2^{ème} Guerre mondiale
- La révolution bolchevique
- La résistance militaire allemande etc...

LES PHOTOS TRUQUÉES



L'HISTOIRE ?

TEXTES, IMAGES : DES DOCUMENTS

Jean Bourdier (textes)

Gérard Le Marec (Images)

DÉVOILENT LES MENSONGES

A COMMANDER AU CRAPOUILLOT

7 TER COUR DES PETITES-ÉCURIES 75010 PARIS

Bon de commande à découper ou à recopier

NOM PRÉNOM

ADRESSE

Commande exemplaires (s) de

CI-JOINT UN CHEQUE DE F




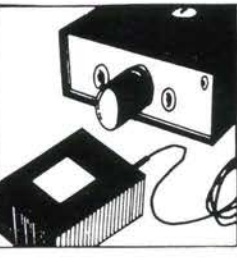
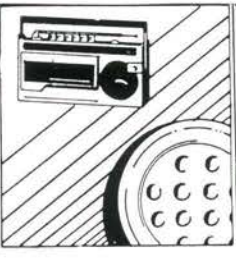

36 F (plus 15 F de port)

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

L'HISTOIRE MUTILÉE

PARTEZ TRANQUILLES : NOS SYSTÈMES ELECTRONIQUES RESTENT A L'ÉCOUTE

 <p>DETECTEUR DE MICROS ESPIONS RS 2028 • Préviens de la présence d'un émetteur espion dans votre local.</p>	 <p>INFINITY TRANSMITTER RS 2032 • Le seul moyen efficace de surveiller vos locaux à des milliers de kilomètres.</p>	 <p>DETECTEUR D'ÉCOUTE TÉLÉPHONIQUE « PROTECTEL » RS 2027 • Préviens en cas d'écoute clandestine de votre ligne.</p>	 <p>MINI-RECEPTEUR + MINI-ÉMETTEURS (ESPIONS) A QUARTZ RS CZ 2004 • Pour écoutes téléphoniques ou ambiantes jusqu'à 200 mètres.</p>	 <p>ENSEMBLE D'ENREGISTREMENT TÉLÉPHONIQUE RS 2019 • Invisible. Automatique, pour vos absences. Sans branchement. Portée environ 150 mètres.</p>	 <p>LA VOIX MASQUÉE • Votre voix sera méconnaissable au téléphone. Plusieurs réglages. Homme, femme, enfant. Sans branchement. Livré, raccordé à un poste téléphonique.</p>
---	--	--	---	---	---

ENCORE DISPONIBLES

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

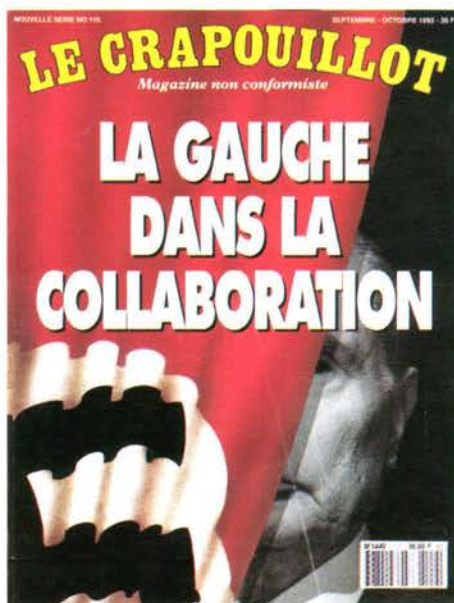
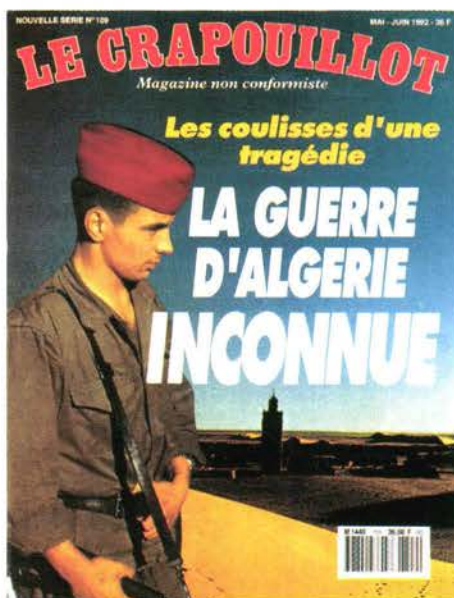
COCHEZ LES NUMÉROS DEMANDÉS

- ☐ N° 52 : Folies 39
- ☐ N° 53 : Dictionnaire des Contemporains (1)
- ☐ N° 55 : Les Affaires scandaleuses
- ☐ N° 56 : La Grande Bouffe
- ☐ N° 57 : Dictionnaire des Contemporains (2)
- ☐ N° 58 : Les Homos
- ☐ N° 60 : Les Toubibs sur le grill
- ☐ N° 61 : Dictionnaire des Contemporains (3)
- ☐ N° 62 : Mitterrand : l'état de disgrâce
- ☐ N° 63 : Les Femmes fatales
- ☐ N° 65 : Esprit es-tu là ?
- ☐ N° 67 : Les meilleurs dessins de presse
- ☐ N° 68 : La bataille de Paris
- ☐ N° 69 : L'Ecole en guerre
- ☐ N° 70 : Le Pamphlet
- ☐ N° 72 : Les Supers Femmes
- ☐ N° 74 : Le choc Montand
- ☐ N° 77 : Les Fascistes
- ☐ N° 78 : Sexe et Magie
- ☐ N° 80 : Les Juifs
- ☐ N° 82 : Les Travestis
- ☐ N° 83 : La torture
- ☐ N° 84 : Les photos insolites
- ☐ N° 85 : Vrais miracles et faux prodiges
- ☐ N° 87 : Le petit Barre illustré
- ☐ N° 88 : Les Auvergnats
- ☐ N° 89 : L'or
- ☐ N° 90 : Ah ! les beaux héritages
- ☐ N° 91 : Les coups d'Etat
- ☐ N° 92 : Les musulmans et nous
- ☐ N° 93 : Les bobards de la guerre d'Algérie
- ☐ N° 94 : Les Bretons
- ☐ N° 95 : La vie amoureuse des rois de France
- ☐ N° 96 : Les anti
- ☐ N° 97 : Les mystère de Marseille
- ☐ N° 99 : Héros
- ☐ N° 100 : Les corrompus de la V^e
- ☐ N° 101 : Il était une fois la révolution
- ☐ N° 102 : Les collabos
- ☐ N° 103 : Les nouveaux monstres
- ☐ N° 104 : Qui est franc-maçon ?
- ☐ N° 105 : Les Fétichistes
- ☐ N° 106 : Les secrets des sectes
- ☐ HS3 : Le sexe
- ☐ HS4 : Les grandes gueules cassées
- ☐ HS6 : La petite histoire des maisons closes
- ☐ HS8 : Les francs-maçons

NOUVELLE SERIE : (36 F + port)

- ☐ N° 107 : Le diable est de retour
- ☐ N° 108 : Les secrets des R.G.
- ☐ N° 109 : La Guerre d'Algérie inconnue
- ☐ N° 110 : La gauche dans la collaboration
- ☐ HS9 : La France insolite (35 F + port)
- ☐ N° 111 : La conspiration des sectes
- ☐ N° 112 : Drôle de Droite

soitnuméros



OFFRE PROMOTIONNELLE

1 numéros : 50 F
4 numéros : 150 F
8 numéros : 300 F
12 numéros : 400 F
20 numéros : 750 F

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Ci-joint mon règlement par ☐ chèque bancaire
☐ chèque postal ☐ mandat-lettre à l'ordre du Crapouillot
+ 15 Francs de frais de port, 30 F à partir de 10 numéros
(nous n'acceptons pas les chèques tirés sur l'étranger)

A retourner à : **Le Crapouillot,**
7 ter cour des Petites-Ecuries 75010 PARIS

Tél. : 47 70 68 16